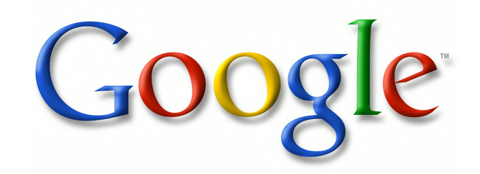
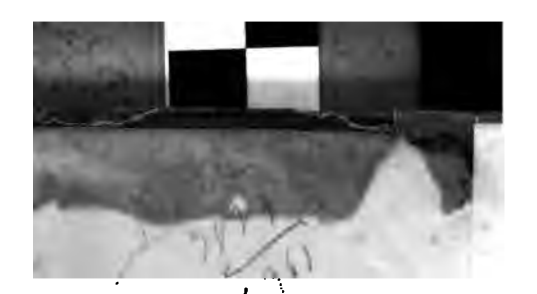
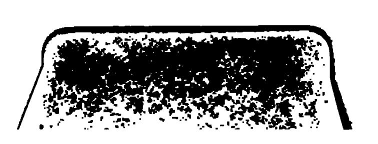

Google





Henry Bickersteth

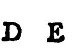
Lincoln's Inn



OEUVRES

PHILOSOPHIQUES,

DE



Mr. DE LA METTRIE.

TOME PREMIER.

NOUVELLE EDITION.

Corrigée & augmentée.

A BERLYN,

M. D. CCLXIV.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

Je me propoſe de prouver que la Philoſophie, toute contraire qu'elle eſt à la Morale & à la Religion, non ſeulement ne peut détruire ces deux liens de la Société, comme on le croit communément, mais ne peut que les reſſerrer & les fortifier de plus en plus. Une diſſertation de cette importance, ſi elle eſt bien faite, vaudra bien, à mon avis, une de ces Préfaces triviales, où l'Auteur humblement à genoux devant le Public, s'encenſe cependant avec ſa mode-

ſtie

ftie ordinaire: Et j'efpère qu'on ne la trouvera à la tête d'Ouvrages de la nature de ceux que j'ofe r'imprimer, malgré tous les cris d'une haine * qui ne mérite que le plus parfait mépris.

Ouvrez les yeux; vous verrez affichés de toutes parts:
„ *Preuves de l'exiftence de Dieu par les merveilles de la Nature.*
„ *Preuves de l'immortalité de l'Ame par la Géométrie & l'Algebre.*
„ *La Réligion prouvée par les faits.*
„ *Théologie Phyfique.*

Et tant d'autres livres femblables. Lifez-les, fans autre préparation, vous ferez perfuadé que la Philofophie eft par elle-même favorable à la Religion & à la Morale, & qu'enfin l'étude de la Nature eft le plus court chemin pour arriver, tant à la connoiffance de fon adorable Auteur, qu'à l'intelligence des vérités morales & révélées. Livrez vous enfuite à ce genre d'étude; & fans embraffer toute cette vafte étenduë de Phyfique, de Botanique, de Chymie,

* Odium Theologicum.

mie, d'Histoire naturelle, d'Anatomie, sans vous donner la peine de lire les meilleurs Ouvrages des Philosophes de tous les siècles, faites vous Médecin seulement, & à coup sûr vous le serez comme les autres. Vous reconnoîtrez la vanité de nos Déclamateurs, soit qu'ils fassent retentir nos Temples, soit qu'ils se récrient éloquemment dans leurs Ouvrages sur les merveilles de la Nature; & suivant l'Homme pas à pas, dans ce qu'il tient de ses divers âges, dans ses passions, dans ses maladies, dans sa structure, comparée à celle des Animaux, vous conviendrez que la foi seule nous conduit à la croiance d'un Etre suprême; & que l'Homme, organisé comme les autres Animaux, pour quelques dégrés d'intelligence de plus, soumis aux mêmes loix, n'en doit pas moins subir le même sort. Ainsi du faîte de cette immortalité glorieuse, du haut de cette belle Machine Théologique, vous descendrez, comme d'une *Gloire* d'Opera, dans ce Parterre physique, d'où ne voyant partout autour de vous que matière éternelle, & formes qui se succédent & *périssent sans cesse*, confus, vous

avoüerez qu'une entière destruction attend tous les corps animés. Et enfin ce Tronc du Systême des mœurs parfaitement déraciné par la Philosophie, tous les efforts qu'on a faits pour concilier la Philosophie avec la Morale, & la Théologie avec la Raison, vous paroitront frivoles & impuissans.

TEL est le premier point de vuë, & le Plan de ce Discours; avançons & dévelopons toutes ces idées vagues & générales.

LA Philosophie, aux recherches de laquelle tout est soumis, est soumise elle-même à la Nature, comme une fille à sa Mère. Elle a cela de commun avec la vraie Médecine, qu'elle se fait honneur de cet esclavage, qu'elle n'en connoit point d'autre, & n'entend point d'autre voix. Tout ce qui n'est pas puisé dans le sein même de la Nature, tout ce qui n'est pas Phénomènes, Causes, Effets, Science des choses en un mot, ne regarde en rien la Philosophie, & vient d'une source qui lui est étrangère.

TELLE est la Morale; fruit arbitraire de la Politique, qui peut à juste titre revendiquer ce qu'on lui a

im-

injuftement ufurpé. Nous verrons dans la fuite, pourquoi elle a mérité d'être mife au nombre des parties de la Philofophie, à laquelle il eft évident que proprement elle n'appartient pas.

Les Hommes aïant formé le projet de vivre enfemble il a fallu former un Syftème de mœurs politiques, pour la fûreté de ce commerce: Et comme ce font des Animaux indociles, difficiles à dompter, & courant *fpontanement* au Bien-etre *per fas & nefas*, ceux qui par leur fageffe & leur génie ont été dignes d'être placés à la tête des autres, ont fagement appellé la Réligion au fecours de Régles & de Loix, trop fenfées, pour pouvoir prendre une autorité abfoluë fur l'impétueufe imagination d'un Peuple turbulent & frivole. Elle a paru les yeux couverts d'un Bandeau facré; & bientôt elle a été entourée de toute cette multitude qui écoute bouche béante & d'un air ftupéfait les merveilles dont elle eft avide; merveilles qui la contiennent, ô prodige! d'autant plus, qu'elle les comprend moins.

Au double frein de la Morale & *de la Religion*, on a prudemment

ajoûté celui des ſupplices. Les bonnes, & ſur-tout les grandes Actions n'ont point été ſans récompenſe, ni les mauvaiſes ſans punition, & le funeſte exemple des coupables a retenu ceux qui alloient le devenir. Sans les Gibets, les Roües, les Potences, les Echaffauts, ſans ces Hommes vils, rebut de la Natare entière, qui pour de l'argent étrangleroient l'Univers, malgré le jeu de toutes ces merveilleuſes machines, le plus foible n'eût point été à l'abri du plus fort.

PUISQUE la Morale tire ſon Origine de la Politique, comme les Loix & les Bourreaux; il s'enſuit qu'elle n'eſt point l'ouvrage de la Nature, ni par conſéquent de la Philoſophie, ou de la Raiſon, tous termes ſynonimes.

DE-là encore il n'eſt pas ſurprenant que la Philoſophie ne conduiſe point à la Morale, pour ſe joindre à elle, pour prendre ſon parti, & l'appuier de ſes propres forces. Mais il ne faut pas croire pour cela qu'elle nous y conduiſe, comme à l'Ennemi, pour l'exterminer; ſi elle marche à elle, le flambeau à la main, *c'eſt pour* la reconnoître en quelque

forte, & juger de fang froid de la différence effentielle de leurs intérêts.

AUTANT les chofes font différentes des moeurs, le fentiment des Loix, & la vérité de toute convention arbitraire, autant la Philofophie eft différente de la Morale; ou, fi l'on veut, autant la Morale de la Nature (car elle a la fienne) diffère de celle qu'un Art admirable a fagement inventée. Si celle-ci paroît pénétrée de refpect pour la célefte fource dont elle eft émanée (la Religion;) l'autre n'en a pas un moins profond pour la vérité, ou pour ce qui en a même la fimple apparence, ni un moindre attachement à fes goûts, fes plaifirs, & en général à la Volupté. La Religion eft la Bouffole de l'une: le plaifir celle de l'autre, entant qu'elle fent; la vérité entant qu'elle penfe.

ECOUTEZ la première: elle vous ordonnera impérieufement de vous vaincre vous-mêmes; décidant fans balancer que rien n'eft plus facile, & que „ pour être vertueux, il ne „ faut que vouloir." Prêtez l'oreille à la feconde; elle vous invitera à fuivre *vos penchans*, vos Amours,

& tout ce qui vous plaît; ou plutôt dès-lors vous les avez déjà ſuivis. Eh! que le plaiſir qu'elle nous inſpire, nous fait bien ſentir, ſans tant de raiſonnemens ſuperflus, que ce n'eſt que par lui qu'on peut être heureux!

Ici, il n'y a qu'à ſe laiſſer doucement aller aux agréables impulſions de la Nature: là, il faut ſe roidir, ſe *régimber* contr'elle. Ici, il ſuffit de ſe conformer à ſoi-même, d'être ce qu'on eſt, & en quelque ſorte, de ſe reſſembler; là, il faut reſſembler aux autres malgré ſoi, vivre & preſque penſer comme eux. Quelle Comédie!

Le Philoſophe a pour objet ce qui lui paroît vrai, ou faux, abſtraction faite de toutes conſéquences; le Législateur, peu inquiet de la Vérité, craignant même peut être (faute de Philoſophie, comme on le verra) qu'elle ne tranſpire, ne s'occupe que du juſte & de l'injuſte, du Bien & du Mal Moral. D'un coté, tout ce qui paroît être dans la Nature, eſt appellé vrai; & on donne le nom de faux à tout ce qui n'y eſt point, à tout ce qui eſt con*tredit par* l'obſervation & par l'ex-

pé-

périence : de l'autre, tout ce qui favorise la Société, est décoré du nom de juste, d'équitable &c. tout ce qui blesse ses intérêts, est flétri du nom d'injuste ; en un mot, la Morale conduit à l'Equité, à la Justice &c. & la Philosophie, tant leurs objets sont divers, à la Vérité.

La Morale de la Nature, ou de la Philosophie, est donc aussi différente de celle de la Religion & de la Politique, Mère de l'une & de l'autre, que la Nature l'est de l'Art. Diamétralement opposées, jusqu'à se tourner le dos, qu'en faut-il conclure, sinon que la Philosophie est absolument inconciliable avec la Morale, la Religion & la Politique. Rivales triomphantes dans la Société, honteusement humiliées dans la solitude du Cabinet & au flambeau de la Raison : humiliées sur tout par les vains efforts mêmes que tant d'habiles gens ont faits pour les accorder ensemble.

La Nature auroit-elle tort d'être ainsi faite, & la Raison de parler son langage, d'appuyer ses penchans & de favoriser tous ses goûts ? La Société d'un autre côté auroit-elle tort *à son tour de ne* pas se mouler sur

enfin qui ont acquis, pour le dire ainsi, plus de maturité que d'adolescence.

MAIS si la Philosophie est contraire aux conventions Sociales, aux principaux Dogmes de la Religion, aux mœurs, elle rompt les liens qui tiennent les hommes entr'eux! Elle sappe l'édifice de la Politique par ses fondemens!

ESPRITS sans profondeur, & sans justesse, quelle terreur panique vous effarouche! Quel jugement précipité vous emporte au-delà du but & de la vérité! Si ceux qui tiennent les rênes des Empires, ne réfléchissoient pas plus solidement, ô! le bel honneur, & la brillante gloire qui leur en reviendroit! La Philosophie prise pour un poison dangereux, la Philosophie, ce solide pivôt de l'Eloquence, cette Nymphe nourricière de la Raison, seroit proscrite de nos Conversations, & de nos Ecrits; impérieuse & tirannique Reine, on n'oseroit en prononcer même le nom, sans craindre la Sibérie: & les Philosophes chassés & bannis, comme Perturbateurs, auroient le même sort qu'autrefois les *prétendus* Médecins de Rome.

NON,

NON, erreur ſans doute, non, la Philoſophie ne rompt, ni ne peut rompre les chaînes de la Société. Le poiſon eſt dans les Ecrits des Philoſophes, comme le Bonheur dans les chanſons, ou comme l'Eſprit dans les Bergers de Fontenelle. On chante un Bonheur imaginaire; on donne aux Bergers dans une Eglogue un Eſprit qu'ils n'ont pas: on ſuppoſe dangereux ce qui eſt bien éloigné de l'être: car la ſappe dont nous avons parlé, bien différente de celle de nos Tranchées, eſt idéale, métaphyſique, & par conſéquent elle ne peut rien détruire, ni renverſer, ſi ce n'eſt hypothétiquement. Or qu'eſt ce que renverſer dans une hypothèſe les uſages introduits & accrédités dans la vie civile? C'eſt n'y point toucher réellement, & les laiſſer dans toute leur vigueur.

JE vais tâcher de prouver ma Thèſe par des raiſonnemens ſans réplique.

DE la contradiction de Principes d'une Nature auſſi diverſe que ceux de la Philoſophie & de la Politique; de Principes dont le but & l'objet ſont eſſentiellement différens, il ne *s'enſuit nullement* que les uns réfu-

tent ou détruiſent les autres. Il n'en eſt pas des ſpéculations philoſophiques, aux principes reçus dans le monde, & de la croïance néceſſaire (je le ſuppoſe) à la ſûreté du commerce des hommes, comme de la Théorie à la Pratique de cet art. Ici, l'une a une influence ſi directe, ſi abſoluë ſur l'autre, que malheur aux malades, dont quelque Chirac a enflé le mauvais chemin ! Là, des méditations philoſophiques, auſſi innocentes que leurs Auteurs, ne peuvent corrompre ou empoiſonner la Pratique de la Société, qui n'a point d'uſages reſpectés par le peuple, ſi comiques & ſi ridicules qu'ils ſoient, auxquels tout Philoſophe n'applaudiſſe auſſi volontiers, quand il le faut, que ceux qui le ſont le moins: fort fâché ſans doute de porter le moindre échec à ce qui fait, ou plutôt paſſe pour faire la tranquilité publique.

LA Raiſon pour laquelle deux choſes auſſi contraires en apparence, ne ſe nuiſent cependant en aucune maniére, c'eſt donc que leurs Objets n'ont rien de commun entr'eux, leur but étant auſſi divers, *auſſi éloigné* l'un de l'autre, auſſi

op-

opposé, que l'Orient & l'Occident. Nous verrons dans la suite que loin de se détruire, la Philosophie & la Morale peuvent très-bien agir & veiller de concert à la sûreté du Public; nous verrons que si l'une influë sur l'autre, ce n'est qu'indirectement, mais toûjours à son avantage; de sorte que, comme je l'ai dit d'abord, les noeuds de la Société sont resserrés par ce qui semble à la première vuë devoir les rompre & les dissoudre: Paradoxe plus surprenant encore que le premier, & qui ne sera pas moins clairement démontré, à ce que j'espère, à la fin de ce Discours.

QUELLE lumière affreuse seroit celle de la Philosophie, si elle n'éclairoit les uns, qui sont en si petit nombre, que pour la perte & la ruïne des autres, qui composent presque tout l'Univers!

GARDONS-NOUS de le penser. Les Perturbateurs de la Société n'ont été rien moins que des Philosophes, comme on le verra plus loin; & la Philosophie, amoureuse de la seule vérité, tranquille contemplatrice des beautés de la Nature, *incapable* de témérité & d'usurpa-

pation, n'a jamais empiété ſur les droits de la Politique. Quel eſt le Philoſophe en effet, ſi hardi qu'on veuille le ſuppoſer, qui en attaquant le plus vivement à force ouverte tous les principes de la Morale, comme j'oſe le faire dans mon *Anti-Senèque*, disconvienne que les intérêts du Public ne ſoient pas d'un tout autre prix que ceux de la Philoſophie ?

LA Politique, entourée de ſes Miniſtres, va criant dans les places publiques, dans les Chaires, & presque ſur les toits: *Le corps n'eſt rien, l'Ame eſt tout; Mortels, ſauvez vous, quoiqu'il vous en coute.* Les Philoſophes rient, mais ils écrivent tranquilement; pour Apôtres & pour Miniſtres, ils n'ont qu'un petit nombre de Sectateurs auſſi doux & auſſi paiſibles qu'eux, qui peuvent bien ſe réjouïr d'augmenter leur troupeau, & d'enrichir leur domaine de l'heureuſe acquiſition de quelques beaux génies, mais qui ſeroient au deſeſpoir de ſuſpendre un moment le grand courant des choſes civiles, loin de vouloir, comme on l'imagine communément, tout bouleverſer.

LES Prêtres déclament, échauf-

ſent les Eſprits par des promeſſes magnifiques, bien dignes d'enfler un Sermon éloquent; ils prouvent tout ce qu'ils avancent, ſans ſe donner la peine de raiſonner; ils veulent enfin qu'on s'en rapporte à Dieu ſait quelles autorités apocrifes: & leurs foudres ſont prêts à écraſer & réduire en poudre quiconque eſt aſſés raiſonnable pour ne pas vouloir croire aveuglément tout ce qui révolte le plus la Raiſon. Que les Philoſophes ſe conduiſent plus ſagement! Pour ne rien prometre, ils n'en ſont pas quites à ſi bon marché; ils paient en choſes ſenſées & en raiſonnemens ſolides, ce qui ne coute aux autres que du poûmon, & une éloquence auſſi vuide & auſſi vaine que leurs promeſſes. Or le raiſonnement pourroit-il être dangereux, lui qui n'a jamais fait ni Enthouſiaſte, ni Secte, ni même Théologien?

ENTRONS dans un plus grand détail, pour prouver plus clairement, que la Philoſophie la plus hardie n'eſt point eſſentiellement contraire aux bonnes moeurs, & ne traine en un mot aucune ſorte de danger à ſa ſuite.

QUEL mal, je le demande aux plus

plus grands ennemis de la liberté de penſer & d'écrire, quel mal y a-t-il d'acquieſcer à ce qui paroît vrai, quand on reconnoît avec la même candeur, & qu'on ſuit avec la même fidélité ce qui paroît ſage & utile? A quoi ſerviroit donc le flambeau de la Phyſique? A quoi bon toutes ces curieuſes obſervations? Il faudroit éteindre l'un, & dédaigner les autres; au-lieu d'encourager, comme font les plus grands Princes, les Hommes qui ſe dévouënt à ces laborieuſes recherches. Ne peut-on tâcher de deviner & d'expliquer l'Enigme de l'Homme? En ce cas plus on ſeroit Philoſophe, plus, ce qu'on n'a jamais penſé, on ſeroit mauvais Citoyen. Enfin quel funeſte préſent ſeroit la vérité, ſi elle n'étoit pas toûjours bonne à dire? Quel appanage ſuperflu ſeroit la Raiſon, ſi elle étoit faite pour être captivée & ſubordonnée! Soutenir ce Syſtème, c'eſt vouloir ramper, & dégrader l'eſpèce humaine: croire qu'il eſt des vérités qu'il vaut mieux laiſſer éternellement enſévelis dans le ſein de la Nature, que de les produire au grand jour, c'eſt favoriſer la ſuperſtition & la Barbarie.

QUI vit en Citoyen, peut écrire en Philosophe.

MAIS écrire en Philosophe, c'est enseigner le Matérialisme ! Eh bien ! Quel mal ! Si ce Matérialisme est fondé, s'il est l'évident résultat de toutes les observations & expériences des plus grands Philosophes & Médecins; si l'on n'embrasse ce Systême, qu'après avoir attentivement suivi la Nature, fait les mêmes pas assiduëment avec elle dans toute l'étenduë du Régne Animal, &, pour ainsi dire, après avoir approfondi l'Homme dans tous ses âges & dans tous ses états ? Si l'Orthodoxie suit le Philosophe plutôt qu'il ne l'évite ; s'il ne cherche ni ne forge exprès sa Doctrine, s'il la rencontre en quelque sorte, qu'elle se trouve à la suite de ses recherches & comme sur ses pas, est-ce donc un crime de la publier? La vérité même ne vaudroit-elle donc pas la peine qu'on se baissât en quelque sorte pour la ramasser ?

VOULEZ-VOUS d'autres argumens favorables à l'innocence de la Philosophie ? Dans la foule qui se présente, je ne choisirai que les plus *frappans*,

LA

La Motte le Vayer a beau dire que la mort eſt préférable à la mendicité ; non ſeulement cela ne dégoûte point de la vie ces *Objets dégoûtans de la pitié publique*, (eh ! quel ſi grand malheur, s'il étoit poſſible que ces malheureux, acceſſibles à cette façon de penſer, délivraſſent la Société d'un poids plus qu'inutile à la terre !) mais quel eſt l'infortuné mortel, qui du faîte de la fortune précipité dans un abyme de miſère, ait, en conſéquence de cette propoſition philoſophique, attenté à ſes jours ?

Les Stoïciens ont beau crier : *Sors de la vie, ſi elle t'eſt à charge ; il n'y a ni raiſon, ni gloire à reſter en proye à la douleur, ou à la pauvreté ; délivres toi de toi même, rends toi inſenſible, comme heureux, à quelque prix que ce ſoit.* On ne ſe tuë pas plus pour cela, qu'on ne tuë les autres ; & on n'en vole pas davantage, ſoit qu'on aît de la Religion, ſoit qu'on n'en aît pas. L'inſtinct, l'eſpérance (Divinité qui ſourit aux malheureux, ſentiment qui meurt le dernier dans l'Homme,) & la Potence, y ont *mis bon ordre*. On ne ſe prive de

la

la vie, que par un ſentiment de malheur, d'ennui, de crainte, ou de certitude d'être encore plus mal qu'on n'eſt; ſentiment noir, production atrabilaire, dans laquelle les Philoſophes & leurs livres n'entrent pour rien. Telle eſt la ſource du Suicide, & non tout Syſtème ſolidement raiſonné, à moins qu'on ne veuille y ajouter cet enthouſiasme, qui faiſoit chercher la mort aux Lecteurs d'Hégéſias.

C'EST ainſi que, quoiqu'il ſoit permis, ſuivant la loi de la Nature & Pufendorf, de prendre par force un peu de ce qu'un autre a de trop, dans la plus preſſante extrémite, on n'oſe cependant ſe faire juſtice à ſoi-même par une violence ſi légitime & ſi indiſpenſable en apparence, parce que les loix la puniſſent, trop ſourdes, hélas! aux cris de la Nature aux abois. Tant il eſt vrai, pour le dire en paſſant, que ſi les loix ont en général raiſon d'être ſévères, elles trouvent auſſi quelquefois de juſtes motifs d'indulgence; car puiſque le Particulier renonce ſans ceſſe à lui-même en quelque ſorte, pour ne point toucher aux droits du *Public;* les loix qui les

pro-

protégent, ceux qui ont l'autorité en main, devroient à leur tour, ce me semble, rebattre de leur rigoureuse sévérité, faire grace avec humanité à des malheureux qui leur ressemblent, se prêter à des besoins mutuels, & enfin ne point tomber en des contradictions si barbares avec leurs frères.

Le moien de souscrire aux moindres inconvéniens d'une Science qui a mérité le suffrage & la vénération des plus grands Hommes de tous les siécles! Les Matérialistes ont beau prouver que l'Homme n'est qu'une Machine, le peuple (a) n'en croira jamais rien. Le même Instinct qui le retient à la vie, lui donne assés de vanité pour croire son Ame immortelle, & il est trop fol & trop ignorant pour jamais dédaigner cette vanité-là.

J'ai beau inviter ce malheureux à n'avoir point de remords d'un crime

(a) Quel si grand mal, quand il le croiroit? Grace à la sévérité des Loix, il pourroit être *Spinosiste*. sans que la Société eût rien à craindre de la destruction des Autels, où semble conduire ce hardi Systême.

me dans lequel il a été entrainé, comme on l'eſt ſur-tout par ce qu'on nomme premier mouvement; il en aura cependant, il en ſera pourſuivi; on ne ſe dépouïlle point ſur une ſimple lecture, de *principes* ſi *accoutumés*, qu'on les prend pour *naturels*. La conſcience ne ſe racornit qu'à force de ſcélérateſſe & d'infamie, pour lesquelles, loin d'y inviter, à Dieu ne plaiſe! j'ai taché d'inſpirer toute l'horreur, dont je ſuis moi-même pénétré. Ainſi Chanſons pour la multitude, que tous nos Ecrits; raiſonnemens frivoles, pour qui n'eſt point préparé à en recevoir le germe; pour ceux qui le ſont, nos hypothèſes ſont également ſans danger. La juſteſſe & la pénétration de leur génie a mis leur cœur en ſûreté, devant ces hardieſſes, &, ſi j'oſe le dire, ces *nudités d'Eſprit.*

MAIS quoi! les hommes vulgaires ne pourroient-ils être enfin ſéduits par quelques lueurs philoſophiques, faciles à entrevoir dans ce torrent de lumiéres, que la Philoſophie ſemble aujourd'hui verſer à pleines mains? Et comme on prend beaucoup de ceux avec lesquels on vit, ne peut-on pas facilement adop-

ter les Opinions hardies, dont les Livres philosophiques sont remplis, moins à la vérité, (quoiqu'on pense ordinairement le contraire,) aujourd'hui qu'autrefois.

LES Vérités philosophiques ne sont que des Systêmes, dont l'Auteur qui a le plus d'art, d'esprit, & de lumières, est le plus séduisant; Systêmes, où chacun peut prendre son parti, parce que le pour n'est pas plus démontré que le contre pour la plûpart des Lecteurs; parce qu'il n'y a d'un côté & de l'autre, que quelques dégrés de probabilité de plus & de moins, qui déterminent & forcent notre *assentiment*, & même que les seuls *bons* Esprits, (Esprits plus rares que ceux qu'on appelle *beaux*,) peuvent sentir, ou saisir. Combien de disputes, d'erreurs, de haines, & de contradictions, a enfanté la fameuse question de la liberté, ou du fatalisme! Ce ne sont que des hypothèses cependant. L'Esprit borné, ou illuminé, croiant à la doctrine de mauvais cayers qu'il nous débite d'un air suffisant, s'imagine bonnement que tout est perdu, Morale, Religion, Société, s'il est prouvé que l'Homme n'est

n'eſt pas libre. L'Homme de génie au contraire, l'Homme impartial & ſans préjugés, regarde la ſolution du Problême, quelle qu'elle ſoit, comme fort indifférente, & en ſoi, & même eû égard à la Société. Pourquoi? C'eſt qu'elle n'entraîne pas dans la pratique du monde les rélations délicates & dangereuſes, dont ſa Théorie paroît menacer. J'ai cru prouver que les remords ſont des préjugés des l'éducation, & que l'Homme eſt une Machine qu'un fataliſme abſolu gouverne impérieuſement: J'ai pû me tromper, je veux le croire: mais ſuppoſé, comme je le penſe ſincérement, que cela ſoit philoſophiquement vrai: qu'importe? Toutes ces queſtions peuvent être miſes dans la Claſſe du point Mathématique, qui n'exiſte que dans la tête des Géomètres; & de tant de problêmes de Géométrie & d'Algèbre, dont la ſolution claire idéale montre toute la force de l'Eſprit humain; force qui n'eſt point ennemie des loix, Théorie innocente, & de pure curioſité, qui eſt ſi peu réverſible à la Pratique, qu'on n'en peut faire plus d'uſage, que de toutes ces Vérités Métaphyſiques de la *plus haute* Gèométrie.

Je passe à de nouvelles Réflexions naturellement liées aux précédentes, qu'elles ne peuvent qu'appuyer de plus en plus.

Depuis que le Polythéisme est aboli par les loix ; en sommes-nous plus honnêtes gens ? Julien, Apostat, valoit-il moins, que Chrétien ? En étoit-il moins un grand Homme, & le meilleur des princes ? Le Christianisme eût-il rendu Caton le Censeur, moins dur, & moins féroce ? Caton d'Utique, moins vertueux ? Ciceron, moins excellent Citoyen ? &c. Avons-nous en un mot plus de vertus que les Payens ? Non, & ils n'avoient pas moins de Religion que nous ; ils suivoient la leur, comme nous suivons la nôtre, c'est-à-dire, fort mal, ou point-du-tout. La Superstition étoit abandonnée au Peuple & aux Prêtres, croyans (*a*) mercénaires ; tandis que les honnêtes Gens sentant bien que pour l'être, la Réligion leur étoit inutile, s'en moquoient. Croire un Dieu, en croire plusieurs, regarder la Nature comme la cause aveugle & inexplicable de tous les Phé-

(*a*) Pour la plûpart.

Phénomènes; ou séduit par l'ordre merveilleux qu'ils nous offrent, reconnoître une Intelligence suprême, plus incompréhensible encore que la Nature; croire que l'homme n'est qu'un Animal comme un autre, seulement plus spirituel; ou regarder l'Ame, comme une substance distincte du corps, & d'une essence immortelle: voilà le champ, où les Philosophes ont fait la guerre entr'eux, depuis qu'ils ont connu l'art de raisonner; & cette guerre durera, tant que cette *Reine des Hommes*, l'Opinion, régnera sur la Terre; voilà le champ, où chacun peut encore aujourd'hui se battre, & suivre parmi tant d'Etendarts, celui qui rira le plus à sa fortune, ou à ses préjugés, sans qu'on aît rien à craindre de si frivoles & si vaines Escarmouches. Mais c'est ce que ne peuvent comprendre ces Esprits qui ne voient pas plus loin que leurs yeux: Ils se noient dans cette Mer de raisonnemens. En voici d'autres qui par leur simplicité seront peut-être plus à la portée de tout le monde.

COMME le silence de tous les anciens Auteurs prouve la nouveauté de *certain mal immonde*, celui de

tous les Ecrivains ſur les maux qu'auroit cauſés la Philoſophie, (dans la ſuppoſition qu'elle en cauſe, ou en peut cauſer,) dépoſe en faveur de ſa bénignité & de ſon innocence.

QUANT à la communication, ou ſi l'on veut, à la contagion que l'on craint, je ne la crois pas poſſible. Chaque homme eſt ſi fortement convaincu de la vérité des Principes dont on a imbu, & comme abreuvé ſon enfance; ſon amour propre ſe croit ſi intéreſſé à les ſoutenir, & à n'en point démordre, que quand j'aurois la choſe auſſi fortement à cœur, qu'elle m'eſt indifférente, avec toute l'Eloquence de Ciceron, je ne pourrois convaincre perſonne d'être dans l'erreur. La raiſon en eſt ſimple. Ce qui eſt clair & démontré pour un Philoſophe, eſt obſcur, incertain, ou plutôt faux pour ceux qui ne le ſont pas, principalement s'ils ne ſont pas faits pour le devenir.

NE craignons donc pas que l'Eſprit du peuple ſe moule jamais ſur celui des Philoſophes, trop au deſſus de ſa portée. Il en eſt comme de ces Inſtrumens à ſons graves & bas qui ne peuvent monter aux tons ai-

gus & perçans de plusieurs autres, ou comme d'une Basse-taille, qui ne peut s'élever aux sons ravissans de la Haute-Contre. Il n'est pas plus possible à un Esprit sans nulle teinture philosophique, quelque pénétration naturelle qu'il ait, de prendre le tour d'Esprit d'un Physicien accoutumé à réfléchir, qu'à celui-ci de prendre le tour de l'autre, & de raisonner aussi mal. Ce sont deux Physionomies qui ne se ressembleront jamais, deux instrumens dont l'un est tourné, cizelé, travaillé; l'autre brut, & tel qu'il est sorti des mains de la Nature. Enfin le pli est fait; il restera; il n'est pas plus aisé à l'un de s'élever, qu'à l'autre de descendre. L'ignorant, plein de préjugés, parle & raisonne à vuide; il ne fait, comme on dit, que battre la Campagne; ou, ce qui revient au même, que rappeller & remâcher, (s'il les fait) tous ces pitoiables Argumens de nos Ecoles & de nos Pédans; tandis que l'habile homme suit pas à pas la Nature, l'observation, & l'expérience, n'accorde son suffrage qu'aux plus grands dégrés de probalité & de vraisemblance, & ne tire enfin des *conséquences* rigoureuses

& immédiates, dont tout bon Esprit est frappé, que de faits qui ne sont pas moins clairs, que de principes féconds & lumineux.

JE conviens qu'on prend de la façon de penser, de parler, de gesticuler, de ceux avec qui l'on vit; mais cela se fait peu-à-peu, par imitation machinale, comme les cuisses se remuënt à la vuë & dans le sens de celles de certains Pantomimes: On y est préparé pas dégrés, & de plus fortes habitudes surmontent enfin de plus foibles.

MAIS où trouverons-nous ici cette force d'habitudes nouvelles, capables de vaincre & de déraciner les anciennes? Le peuple ne vit point avec les Philosophes, il ne lit point de Livres philosophiques. Si par hazard il en tombe un entre ses mains, ou il n'y comprend rien, ou s'il y conçoit quelque chose, il n'en croit pas un mot; & traitant sans façon de fous, les Philosophes, comme les Poëtes, il les trouve également dignes des petites Maisons.

CE n'est qu'aux Esprits déjà éclairét, que la Philosophie peut se communiquer, nullement à craindre pour ceux-là, comme on l'a vû. Elle pas-

ſe cent coudées par-deſſus les autres têtes, où elle n'entre pas plus que le jour dans un noir cachot.

MAIS voyons en quoi conſiſte l'Eſſence de la fameuſe diſpute qui régne en Morale entre les Philoſophes & ceux qui ne le ſont pas. Choſe ſurprenante! Il ne s'agit que d'une ſimple diſtinction, diſtinction ſolide, quoique ſcholaſtique; elle ſeule, qui l'eût cru? peut mettre fin à ces eſpèces de guerres civiles, & reconcilier tous nos Ennemis : je m'explique. Il n'y a rien d'abſolument juſte, rien d'abſolument injuſte. Nulle équité réelle, nuls vices, nulle grandeur, nuls crimes abſolus. Politiques, Religionaires, accordez cette vérité aux Philoſophes, & ne vous laiſſez pas forcer dans des retranchemens où vous ſerez honteuſement défaits. Convenez de bonne foi que celui-là eſt juſte, qui péſe ſa juſtice, pour ainſi dire, au poids de la Société; & à leur tour, les Philoſophes vous accorderont, (dans quel tems l'ont-ils nié?) que telle action eſt rélativement juſte, ou injuſte, honnête, ou deshonnéte, vicieuſe, où vertueuſe, loüable, infâme, criminelle, &c. Qui vous diſpu-

te la nécessité de toutes ces belles rélations arbitraires? Qui vous dit que vous n'avez pas raison d'avoir imaginé une autre vie, & tout ce magnifique Systême de la Religion, digne sujet d'un Poëme Epique? Qui vous blâme d'avoir pris les hommes par leur foible, tantôt en les *piquant*, comme dit Montagne, en les prenant à l'amorce de la plus flatteuse espérance; tantôt en les tenant en respect par les plus effrayantes menaces. On vous accorde encore si vous voulez, que tous ces Bourreaux imaginaires de l'autre vie, sont cause que les nôtres ont moins d'occupation: que la plûpart des gens du peuple n'évitent *une de ces* (a) *maniéres de s'élever dans le monde*, dont parle le Docteur Swift, que parce qu'ils craignent les tourmens de l'Enfer.

OUI, vous avez raison, Magistrats, Ministres, Législateurs, d'exciter les Hommes par tous les moiens possibles, moins à faire un bien, dont vous vous inquiétez peut-être fort peu, qu'à concourir à l'avantage de la Société, qui est vôtre point capital,

(a) La Potence.

tal; puisque vous y trouvez votre ſûreté. Mais pourquoi ne pas nous accorder auſſi avec la même candeur & la même impartialité, que des vérités ſpéculatives ne ſont point dangereuſes, & que quand je prouverai que l'autre vie eſt une chimère, cela n'empêchera pas le Peuple d'aller ſon train, de reſpecter la vie & la bourſe des autres, & de croire aux préjugés les plus ridicules, plus que je ne crois à ce qui me ſemble la vérité même. Nous connoiſſons comme vous cette Hydre à cent & cent mille têtes folles, ridicules, & imbéciles; nous ſavons combien il eſt difficile de mener un Animal qui ne ſe laiſſe point conduire: nous applaudiſſons à vos Loix, à vos mœurs, & à votre Religion même, presqu'autant qu'à vos Potences & à vos Echaffauts. Mais à la vuë de tous les hommages que nous rendons à la ſageſſe de votre gouvernement, n'êtes vous point tenté d'en rendre à votre tour à la vérité de nos obſervations, à la ſolidité de nos expériences, à la richeſſe enfin, & à l'utilité qui plus eſt, de nos découvertes? Par quel aveuglement ne voulez-vous point ouvrir les yeux à

une ſi éclatante lumiére? Par quelle baſſeſſe dédaignez-vous d'en faire uſage? Par quelle barbare tyrannie, qui plus eſt, troublez-vous dans leurs Cabinets, ces hommes tranquiles qui honorant l'Eſprit humain & leur Patrie, loin de vous troubler dans vos fonctions publiques, ne peuvent que vous encourager à les bien remplir, & à prêcher, ſi vous pouvez, même d'exemple.

QUE vous connoiſſez peu le Philoſophe, ſi vous le croyez dangereux!

IL faut que je vous le peigne ici des couleurs les plus vraies. Le Philoſophe eſt Homme, & par conſéquent il n'eſt pas exemt de toutes paſſions; mais elles ſont réglées, &, pour ainſi dire, circonſcrites par le Compas même de la Sageſſe; c'eſt pourquoi elles peuvent bien le porter à la Volupté, (eh! pourquoi ſe refuſeroit-il à ces étincelles de bonheur, à ces honnêtes & charmans plaiſirs, pour leſquels on diroit que ſes ſens ont été viſiblement faits?) mais elles ne l'engageront, ni dans le crime, ni dans le déſordre. Il ſeroit bien fâché qu'on pût accuſer ſon cœur, de ſe reſſentir de la liberté, ou, ſi l'on veut, de la licen-

ce de ſon Eſprit. N'aiant pour l'ordinaire pas plus à rougir d'un coté, que de l'autre; modèle d'humanité, de candeur, de douceur, de probité, en écrivant contre la loi naturelle, il la ſuit avec rigueur; en disputant ſur le juſte, il l'eſt cependant vis-à-vis de la Société. Parlez, Ames vulgaires, qu'exigez vous de plus?

N'ACCUSONS point les Philoſophes d'un déſordre dont ils ſont preſque tous incapables. Ce n'eſt véritablement, ſuivant la réfléxion du plus Bel-Eſprit de nos jours, ni Bayle, ni Spinoſa, ni Vanini, ni Hobbes, ni Locke, & autres Métaphyſiciens de la même trempe; ce ne ſont point auſſi tous ces aimables & voluptueux Philoſophes de la fabrique de Montagne, de St. Evremond, ou de Chaulieu, qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans la Patrie; ce ſont des Théologiens, Eſprits turbulens qui font la guerre aux Hommes, pour ſervir un Dieu de paix.

MAIS tirons le rideau ſur les traits les plus affreux de notre Hiſtoire, & ne comparons point le Fanatisme & la Philoſophie. On ſait *trop qui des deux a armé divers Sy-*

jets contre leurs Rois, Monſtres vomis du fond des Cloîtres par l'aveugle ſuperſtition, plus dangereuſe cent fois, comme Bayle l'a prouvé, que le Déiſme, ou même l'Athéiſme, Syſtèmes égaux pour la Société, nullement blamâbles, quand ils ſont l'ouvrage, non d'une aveugle débauche, mais d'une réfléxion éclairée: mais c'eſt ce qu'il m'importe de prouver en paſſant.

N'EST-IL pas vrai qu'un Déiſte, ou un Athée, comme tel, ne fera point à autrui, ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît, de quelque ſource que parte ce principe, que je crois rarement *naturel*, ſoit de la crainte, comme l'a voulu Hobbes, ſoit de l'amour propre, qui paroît le principal moteur de nos Actions? Pourquoi? Parce qu'il n'y a aucune rélation nécеſſaire, entre ne croire qu'un Dieu, ou n'en croire aucun, & être un mauvais Citoyen. De là vient que dans l'Hiſtoire des Athées, je n'en trouve pas un ſeul qui n'ait mérité des autres & de ſa patrie. Mais ſi c'eſt l'humanité même, ſi c'eſt ce ſentiment inné de tendreſſe, qui a gravé cette loi dans ſon cœur, il ſera humain, doux,

bon-

honnête, affable, généreux, désintéressé; il aura une vraie grandeur d'Ame, & il réunira en un mot toutes les qualités de l'honnête-homme, avec toutes les vertus sociales qui le supposent.

La vertu peut donc prendre dans l'Athée les racines les plus profondes, qui souvent ne tiennent, pour ainsi dire, qu'à un fil sur la surface d'un cœur devot. C'est le sort de tout ce qui part d'une heureuse organisation; les sentimens qui naissent avec nous sont ineffaçables, & ne nous quittent qu'à la mort.

Après cela, de bonne foi, comment a-t-on pû mettre en question, si un Déïste, ou un Spinosiste, pouvoit être honnête-homme? Qu'ont de répugnant avec la probité les principes d'irréligion? Ils n'ont aucun rapport avec elle, *toto cælo distant*. J'aimerois autant m'étonner, comme certains Catholiques, de la bonne foi d'un Protestant.

Il n'est pas plus raisonnable, à mon avis, de demander si une Société d'Athées pourroit se soutenir. Car pour qu'une Société ne soit point troublée, que faut-il? Qu'on reconnoisse la Vérité des

principes qui lui servent de baze? Point du tout. Qu'on en reconnoisse la Sagesse: Soit. La nécessité? Soit encore, si l'on veut, quoiqu'elle ne porte que sur l'ignorance & l'imbécilité vulgaire. Qu'on les suive? Ouï: ouï sans doute, cela suffit. Or quel est le Déïste, ou l'Athée, qui pensant autrement que les autres, ne se conforme pas cependant à leurs mœurs? Quel est le Matérialiste, qui plein, & comme gros de son Systême, (soit qu'il garde intérieurement sa façon de penser, & n'en parle qu'à ses Amis, ou à des Gens versés comme lui dans les plus hautes sciences, soit que par la voïe de la conversation, & surtout par celle de l'impression, il en ait accouché & fait confidence à tout l'Univers,) quel est, dis-je, l'Athée, qui aille de ce même pas voler, violer, bruler, assassiner, & s'immortaliser par divers crimes? Hélas! Il est trop tranquille, il a de trop heureux penchans pour chercher une odieuse & exécrable immortalité; tandis que par la beauté de son génie, il peut aussi bien se peindre dans la mémoire des Hommes, qu'il a été agréable pendant sa vie.

vie par la politesse & la douceur de ses mœurs.

QUI l'empêche, dites-vous, de renoncer à une vertu, de l'exercice de laquelle il n'attend aucune récompense? Qui l'empêche de se livrer à des vices, ou à des crimes, dont il n'attend aucune punition après la mort?

O! l'ingénieuse & admirable Réfléxion! Qui vous en empêche vous-mêmes, ardens *Spiritualistes*? Le Diable. La belle machine & le magnique *Epouvantail*? Le Philosophe, que ce seul nom fait rire, est retenu par une autre crainte que vous partagez avec lui, lorsqu'il a le malheur, ce qui est rare, de n'être pas conduit par l'amour de l'ordre: ainsi ne partageant point vos frayeurs de l'Enfer, qu'il foule à ses pieds, comme Virgile & toute la savante Antiquité, par là même il est plus heureux que vous.

NON seulement je pense qu'une Société d'Athées Philosophes se soutiendroit très-bien, mais je crois qu'elle se soutiendroit plus facilement qu'une Société de Dévots, toûjours prêts à sonner l'allarme sur *le mérite & la* vertu des Hommes sou-

ſouvent les plus doux & les plus ſages. Je ne prétends pas favoriſer l'Athéïsme, à Dieu ne plaiſe! mais examinant la choſe en Phyſicien désintéreſſé, Roi, je diminuerois ma garde avec les uns, dont le coeur patriote m'en ſerviroit, pour la doubler avec les autres, dont les préjugés ſont les premiers Rois. Le moien de refuſer ſa confiance à des Eſprits amis de la paix, ennemis du déſordre & du trouble, à des Eſprits de ſang froid, dont l'imagination ne s'échauffe jamais, & qui ne décident de tout qu'après un mûr examen, en Philoſophes, tantôt portant l'étendart de la vérité, en face même de la Politique, tantôt favoriſant toutes ſes conventions arbitraires, ſans ſe croire, ni être véritablement pour cela coupables, ni envers la Société, ni envers la Philoſophie.

QUEL ſera maintenant, je le demande, le ſubterfuge de nos Antagoniſtes? Les Ouvrages licencieux & hardis des Matérialiſtes; cette Volupté, aux charmes de laquelle je veux croire que la plûpart ne ſe refuſent pas plus que moi? Mais quand *du fond* de leur coeur, elle ne feroit

que paſſer & couler lubriquement dans leur plume libertine ; quand, le livre de la Nature à la main, les Philoſophes montent ſur les épaules les uns des autres, nouveaux Géans, eſcaladeroient le Ciel, quelle conſéquence ſi fâcheuſe en tirer! Jupiter n'en ſera pas plus détroné, que les uſages de l'Europe ne ſeroient détruits par un Chinois qui écriroit contr'eux. Ne peut on encore donner un libre carrière à ſon génie, ou à ſon imagination, ſans que cela diſpoſe contre les mœurs de l'Ecrivain le plus audacieux? La plume à la main, on ſe permet plus de choſes dans une ſolitude qu'on veut égaler, que dans une Société qu'on n'a pour but que d'entretenir en paix.

Combien d'Ecrivains masqués par leurs ouvrages, le coeur en proye à tous les vices, ont le front d'écrire ſur la Vertu, ſemblables à ces Prédicateurs, qui ſortant des bras d'une jeune Pénitente qu'ils ont convertie (à leur manière) viennent dans des Diſcours moins fleuris que leur teint, nous prêcher la continence & la chaſteté! Combien d'autres, croiant *à peine en Dieu*, pour faire fortune,

ne, se sont montrés dans de pieux Ecrits les Apôtres de Livres Apocriphes, dont ils se moquent eux-mêmes le soir à la Taverne avec leurs amis : ils rient de ce pauvre Public qu'ils ont *leuré*, comme faisoit peut-être Sénèque, qu'on ne soupçonne pas d'avoir eu le coeur aussi pur & aussi vertueux que sa plume. Plein de vices & de richesses, n'est-il pas ridicule & scélérat de plaider pour la vertu & la pauvreté?

MAIS pour en venir à des Exemples plus honnêtes, & qui ont un rapport plus intime à mon sujet, le sage Bayle, connu pour tel par tant de gens dignes de foi aujourd'hui vivans, a parfumé ses ouvrages d'un assez grand nombre de passages obscènes, & de réfléxions qui ne le sont pas moins. Pourquoi? Pour réjouïr & divertir un Esprit fatigué. Il faisoit à-peu-près comme nos Prudes ; il accordoit à son imagination un plaisir qu'il refusoit à ses sens ; plaisir innocent, qui réveille l'Ame & la tient plus longtems en haleine. C'est ainsi que la gayété des Objets, dont le plus souvent dépend la nôtre, est nécessaire aux Poëtes : c'est elle qui fait éclôre ces graces, ces

Amours

Amours, ces fleurs, & toute charmante Volupté qui coule du pinceau de la Nature, & que respirent les Vers d'un Voltaire, d'un Arnaud, ou de ce Roi fameux qu'ils ont l'honneur d'avoir pour rival.

COMBIEN d'Auteurs gais, voluptueux, ont passé pour tristes & noirs, parce qu'ils ont paru tels dans leurs Romans, ou dans leurs Tragédies! Un Homme très-aimable, qui n'est rien moins que triste, (Ami du plus grand des Rois, allié à une des plus grandes maisons d'Allemagne, estimé, aimé de tous ceux qui le connoissent, jouïssant de tant d'honneurs, de Bien, de Réputation, il seroit sans doute fort à plaindre, s'il l'étoit) a paru tel a quelques Lecteurs, dans son célèbre *Essai de Philosophie morale*. Pourquoi? Parce qu'on lui suppose constamment la même sensation que nous laissent des vérités philosophiques, plus faites pour mortifier l'amour propre du Lecteur, que pour le flatter & le divertir. Combien de Satyriques, & notamment Boileau, n'ont été que de vertueux Ennemis des vices de leur tems? Pour s'armer & s'élever *contr'eux, pour* châtier les méchans

&

& les faire rentrer en eux-mêmes, on ne l'eſt pas plus, qu'on n'eſt triſte, pour dire des choſes qui ne ſont ni agréables, ni flatteuſes: Et comme un Auteur gai & vif peut écrire ſur la mélancolie & la tranquillité, un Savant heureux peut faire voir qu'en général l'Homme eſt fort éloigné de l'être.

Si j'oſe me nommer après tant de grands Hommes, que n'en a-t-on pas dit, ô bon Dieu! Et que n'en a-t-on pas écrit? Quels cris n'ont pas pouſſé les Dévôts, les Médecins & les Malades mêmes, dont chacun a épouſé la quérelle de ſon Charlatan? Quelles plaintes amères de toutes parts? Quel Journaliſte a refuſé un *glorieux* azyle à mes Calomniateurs, ou plutôt ne l'a pas été lui-même! Quel vil Gazetier de Göttingen, & même de Berlin, ne m'a pas déchiré à belles dents? Dans quelle maiſon dévote ai-je été épargné, ou plutôt n'ai-je pas été traité, comme un autre Cartouche? Par qui? Par des gens qui ne m'ont jamais vû; par des gens irrités de me voir penſer autrement qu'eux, ſur-tout déſeſperés de ma ſeconde fortune: par des *gens enfin* qui ont cru mon cœur

coupable des démangeaisons systématiques de mon Esprit. De quelle indignité n'est pas capable l'amour propre blessé dans ses préjugés les plus mal fondés, ou dans sa conduite la plus dépravée! Foible Roseau transplanté dans une eau si trouble, sans cesse agité par tous les vents contraires, comment ai-je pû y prendre une si ferme & si belle racine? Par quel bonheur entouré de si puissans Ennemis, me suis-je soutenu, & même élévé malgré eux, jusqu'au Trône d'un Roi, dont la seule protection déclarée pouvoit enfin dissiper, comme une vapeur maligne, un si cruel acharnement?

Osons le dire, je ne ressemble en rien à tous ces Portraits qui courent de moi par le monde, & on auroit même tort d'en juger par mes Ecrits; certes ce qu'il y a de plus innocent dans ceux d'entr'eux qui le sont le plus, l'est encore moins que moi. Je n'ai ni mauvais cœur, ni mauvaise intention à me reprocher: & si mon Esprit s'est égaré, (il est fait pour cela), mon cœur plus heureux ne s'est point égaré avec lui.

Ne se désabusera-t-on jamais sur le compte des *Philosophes* & des E-

crivains? Ne verra-t-on point qu'autant le cœur eſt différent de l'Eſprit, autant les mœurs peuvent différer d'une Doctrine hardie, d'une Satire, d'un Syſtème, d'un Ouvrage quel qu'il ſoit.

DE quel danger peuvent être les égaremens d'un Eſprit ſceptique qui vole d'une hypothèſe à une autre, comme un oiſeau de branche en branche, emporté aujourd'hui par un dégré de probabilité, demain ſéduit par un autre plus fort.

POURQUOI rougirois-je de flotter ainſi entre la vraiſemblance & l'incertitude? La Vérité eſt-elle à la portée de ceux qui l'aiment le plus, & qui la recherchent avec le plus de candeur & d'empreſſement? Hélas! non; le ſort des meilleurs Eſprits eſt de paſſer du berceau de l'ignorance où nous naiſſons tous, dans le berceau du Pirrhonisme, où la plûpart meurent.

SI j'ai peu ménagé les préjugés vulgaires, ſi je n'ai pas même daigné uſer contr'eux de ces ruſes & de ces ſtratagèmes qui ont mis tant d'Auteurs à l'abri de nos Juifs & de leurs Synodes, il ne s'enſuit pas que je *ſois un* mauvais ſujet, un Perturbateur,

teur, une *Peste* dans la Société; car tous ces *éloges* n'ont rien couté à mes adversaires. Quelle que soit ma spéculation dans le repos de mon Cabinet, ma Pratique dans le monde ne lui ressemble guères; je ne moralise point de bouche, comme par écrit. Chez moi, j'écris ce qui me paroît vrai; chez les autres je dis ce qui me paroît bon, salutaire, utile, avantageux: ici je préfère la vérité, comme Philosophe; là, l'erreur, comme Citoyen; l'erreur est en effet plus à la portée de tout le monde; nourriture générale des Esprits, dans tous les tems & dans tous les lieux, quoi de plus digne d'éclairer & de conduire ce vil troupeau d'imbécilles Mortels! Je ne parle point dans la Société de toutes ces hautes vérités philosophiques, qui ne sont point faites pour la multitude. Si c'est deshonorer un grand remède, que de le donner à un Malade absolument sans ressource, c'est prostituer l'auguste Science des choses, que de s'en entretenir avec ceux qui n'étant point initiés dans ses mystères, ont des yeux sans voir, & des oreilles sans entendre. En un mot, Membre d'un Corps dont je tire *tant* d'avantages, il est ju-

juste que je me conduise sans répugnance sur des principes auxquels, (posée la méchanceté de l'Espèce,) chacun doit la sûreté de sa personne & de ses biens. Mais Philosophe, attaché avec plaisir au char glorieux de la sagesse, m'élevant au-dessus des préjugés, je gémis sur leur nécessité, faché que le Monde entier ne puisse être peuplé d'Habitans qui se conduisent par Raison.

VOILA' mon Ame toute nuë. Pour avoir dit librement ce que je pense, il ne faut donc pas croire que je sois ennemi des bonnes mœurs, ni que j'en aïe de mauvaises. *Si impura est pagina mihi, vita proba.* Je ne suis pas plus Spinosiste, pour avoir fait *l'Homme Machine*, & exposé le *Systéme d'Epicure*; que méchant, pour avoir fait une Satyre contre les plus Charletans de mes confrères; que vain, pour avoir critiqué nos Beaux Esprits; que débauché, pour avoir osé manier le délicat pinceau de la Volupté. Enfin, quoique j'aïe fait main basse sur les remords, comme Philosophe; si ma Doctrine étoit dangereuse, (ce que je défie le plus acharné de mes Ennemis de prou-

ver) j'en aurois moi-même comme Citoyen.

J'AI bien voulu au reste avoir une pleine condescendance pour tous ces Esprits foibles, bornés, scrupuleux, qui composent le *savant* Public; plus ils m'ont mal compris & mal interpreté, plus ils ont representé mon dessein avec une injustice odieuse; moins j'ai cru devoir leur remettre devant les yeux un Ouvrage qui les a si fort & si mal à propos scandalisés, seduits sans doute par ces espèces d'abattis philosophiques que j'ai faits des vices & des vertus; mais la preuve que je ne me crois pas coupable envers la Société que je respecte & que j'aime; c'est que, malgré tant de plaintes & de cris, je viens de faire r'imprimer le même Ecrit, retouché & refondu; uniquement à la vérité pour me donner l'honneur de mettre aux pieds de Sa Majesté un Exemplaire complet de mes Ouvrages. Devant un tel Génie, on ne doit point craindre de paroître à découvert, si ce n'est à cause du peu qu'on en a.

AH! si tous les Princes étoient aussi pénétrans, aussi éclairés, aussi sensibles au don précieux de l'Esprit, a-

vec quel plaiſir & quel ſuccès, chacun ſuivant hardiment le talent qui l'entraîne, favoriſeroit le progrès des Lettres, des Sciences, des Beaux-Arts, & ſur-tout de leur auguſte Souveraine, la Philoſophie. On n'entendroit plus parler de ces facheux préjugés où l'on eſt, que cette Science trop librement cultivée, peut s'élever ſur les débris des Loix, des Mœurs, &c. on donneroit ſans crainte une libre carrière à ces beaux & puiſſans Eſprits, auſſi capables de faire honneur aux Arts par leurs lumières, qu'incapables de nuire à la Société par leur conduite. Enfin, loin de gêner, de chagriner les ſeuls Hommes, qui diſſipant peu à peu les ténèbres de notre ignorance, peuvent éclairer l'Univers, on les encourageroit au contraire par toutes ſortes de récompenſes & de bienfaits.

IL eſt donc vrai que la Nature & la Raiſon humaine, éclairées par la Philoſophie, & la Religion, ſoutenuë & comme étayée par la Morale & la Politique, ſont faites par leur propre conſtitution pour être éternellement en guerre; mais qu'il ne s'enſuit pas pour cela, que la Philoſophie, quoique théoriquement contraire à la Mo-

rale & à la Religion, puiſſe réellement détruire ces liens ſages & ſacrés. Il eſt auſſi prouvé que toutes ces guerres philoſophiques n'auroient au fond rien de dangereux ſans l'odieuſe haine théologique qui les ſuit; puisqu'il ſuffit de définir, de diſtinguer & de s'entendre, (choſe rare à la vérité) pour concevoir que la Philoſophie & la Politique ne ſe croiſent point dans leurs marches, & n'ont en un mot rien d'eſſentiel à démêler enſemble.

VOILA deux branches bien *élaguées*, ſi je ne me trompe; paſſons à la troiſiéme, & mon Paradoxe ſera prouvé dans toute ſon étenduë.

QUOIQUE le reſſerremment des nœuds de la Société par les heureuſes mains de la Philoſophie, paroiſſe un problème plus difficile à comprendre à la première vuë, je ne crois cependant pas, après tout ce qui a été dit ci-devant, qu'il faille des réflexions bien profondes pour le réſoudre.

SUR quoi n'étend-elle pas ſes aîles? A quoi ne communique-t-elle pas ſa force & ſa vigueur? Et de combien de façons ne veut-elle pas ſe rendre utile & recommandable?

COMME c'eſt elle qui traite le corps en Médecine, c'eſt elle auſſi qui traite, quoique dans un autre ſens, les Loix, l'Eſprit, le Cœur, l'Ame, &c. c'eſt elle qui dirige l'art de penſer, par l'ordre qu'elle met dans nos idées; c'eſt elle qui ſert de baze à l'art de parler, & ſe mêle enfin utilement par tout, dans la Juriſprudence, dans la Morale, dans la Métaphyſique, dans la Rhétorique, dans la Religion, &c. Oui utilement, je le répéte, ſoit qu'elle enſeigne des vérités, ou des erreurs.

SANS ſes lumières, les Médecins ſeroient réduits aux premiers tâtonnemens de l'aveugle Empiriſme, qu'on peut regarder comme le fondateur de l'Art Hippocratique.

COMMENT eſt-on parvenu à donner un air de Doctrine, & comme une eſpéce de corps ſolide, au ſquélette de la Métaphyſique? En cultivant la Philoſophie, dont l'art magique pouvoit ſeul changer un *vuide Toricellien*, pour ainſi m'exprimer, en *un plein apparent*, & faire croire immortel ce ſouffle fugitif; cet air de la vie, ſi facile à pomper de la Machine pneumatique du Thorax.

S*I la* Religion eût pû parler le lan-

gage de la Raiſon, Nicole, cette belle plume du ſiécle paſſé, qui l'a ſi bien contrefait, le lui eût fait tenir. Or par quel autre ſecours?

COMBIEN d'autres, ſoit excellens uſages, ſoit heureux abus de l'induſtrie des Philoſophes! Qui a érigé la Morale à ſon tour en eſpéce de Science? Qui l'a fait figurer, qui l'a fait entrer avec ſa Compagne, la Métaphyſique, dans le domaine de la ſageſſe dont elle fait aujourd'hui partie? Elle même, la Philoſophie. Ouï, c'eſt elle qui a taillé & perfectionné cet utile inſtrument; qui en a fait une Bouſſole merveilleuſe, ſans elle Aiman brut de la Société: c'eſt ainſi que les arbres les plus ſtériles en apparence, peuvent tôt ou tard porter les plus beaux fruits. C'eſt ainſi que nos travaux Académiques auront peut-être auſſi quelque jour une utilité ſenſible.

POURQUOI Moïſe a-t-il été un ſi grand Législateur? Parce qu'il étoit Philoſophe. La Philoſophie influë tellement ſur l'art de gouverner, que les Princes qui ont été à l'école de la Sageſſe, ſont faits pour être, & ſont effectivement meilleurs que *ceux qui n'ont* point été imbus des

préceptes de la Philoſophie, témoin encore l'Empereur Julien, & le Roi Philoſophe, aujourd'hui ſi célébre. Il a ſenti la néceſſité d'abroger les Loix, d'adoucir les peines, de les proportionner aux crimes; il a porté de ce coté cet œil philoſophique qui brille dans tous ſes Ouvrages. Ainſi la Juſtice fait d'autant mieux dans tous les Etats où j'écris, qu'elle a été, pour ainſi dire *raiſonnée*, & ſagement réformée par le Prince qui les gouverne. S'il a proſcrit du Barreau un art qui fait ſes délices, comme il fait ceux de ſes Lecteurs, c'eſt qu'il en a connu tout le ſéduiſant preſtige; c'eſt qu'il a vû l'abus qu'on peut faire de l'Eloquence, & celui qu'en a fait Ciceron lui-même (*).

IL eſt vrai que la plus mauvaiſe cauſe, maniée par un habile Rhéteur, peut triompher de la meilleure, dépouillée de ce ſouverain Empire que l'art de la Parole n'uſurpe que trop ſouvent ſur la Juſtice & la Raiſon.

MAIS tous ces abus, tout cet harmonieux Clinquant de Périodes arondies, d'expreſſions artiſtement ar-

(*) Voyez les excellens Mémoires que *le Roi* a donnés à ſon Académie.

arrangées, tout ce vuide de mots qui périssent pompeusement dans l'air, ce laiton pris pour de l'or, cette fraude d'Eloquence enfin, comment pourroit on la découvrir, & séparer tant d'alliage du vrai Métal?

S'il est possible de tirer quelquefois la Vérité de ce puits impénétrable, au fonds duquel un Ancien l'a placée, la Philosophie nous en indique les moiens. C'est la pierre de touche des pensées solides, des raisonnemens justes; c'est le creuset où s'évapore tout ce que méconnoît la Nature. Dans ses habiles mains, le Peloton des choses les plus embrouillées se dévelope & se dévide en quelque sorte, aussi aisément qu'un grand Médecin débrouille & démasque les maladies les plus compliquées.

La Rhétorique donne-t-elle aux Loix, ou aux Actions les plus injustes, un air d'équité & de Raison, la Philosophie n'en est pas la dupe; elle a un point fixe pour juger sainement de ce qui est honnête, ou deshonnête, équitable ou injuste, vicieux ou vertueux; elle découvre l'erreur & l'injustice des Loix, & met la veuve avec l'orphelin à l'abri des *piéges de cette* Sirène, qui prend

fans peine, & non fans danger, la Raifon à l'appas d'un Discours brillant & fleuri. Souffle pur de la Nature, le poifon le mieux apprêté ne peut vous corrompre!

MAIS l'Eloquence même, cet art inventé par la Coquetterie de l'Efprit, qui eft à la Philofophie ce que la plus belle forme eft à la plus précieufe matière, quand elle doit trouver fa place, qui lui donne ce ton mâle, cette force véhémente avec laquelle tonnent les Démofthènes & les Bourdalouës ? La Philofophie. Sans elle, fans l'ordre qu'elle met dans les idées, l'Eloquence de Ciceron eût peut-être été vaine; tous ces beaux plaidoyers qui faifoient pâlir le crime, triompher la Vertu, trembler Verrés, Catilina &c. tous ces Chefs-d'œuvres de l'Art de parler n'euffent point maitrifé les Efprits de tout un Sénat Romain, & ne fuffent point parvenus jusqu'à nous.

JE fai qu'un feul trait d'Eloquence chaude & pathétique, au feul nom de *Patrie*, ou de *François* bien prononcé, peut exciter les Hommes à l'Héroïsme, rappeller la victoire, & fixer l'incertitude du fort. Mais ces cas *font rares*, où l'on n'a affaire qu'à

l'imagination des Hommes, où tout eſt perdu, ſi on ne la remuë fortement; au lieu que la Philoſophie qui n'agit que ſur la Raiſon, eſt d'un uſage journalier, & rend ſervice, même lorsqu'on en abuſe en l'appliquant à des erreurs reçuës.

MAIS pour revenir, comme je le dois, à un ſujet important ſur lequel je n'ai fait que gliſſer; c'eſt la Raiſon éclairée par le flambeau de la Philoſophie, qui nous montre ce point fixe dont j'ai parlé; ce point duquel on peut partir pour connoître le juſte & l'injuſte, le Bien & le Mal Moral. Ce qui appartient à la loi, donne le droit; mais ce droit en ſoi, n'eſt ni droit de Raiſon, ni droit d'Equité; c'eſt un droit de force, qui écraſe ſouvent un miſérable qui a de ſon coté la raiſon & la juſtice. Ce qui protège le plus foible contre le plus fort, peut donc n'être point équitable; & par conſéquent les loix peuvent ſouvent avoir beſoin d'être rectifiées. Or qui les rectifiera, réformera, péſera, pour ainſi dire, ſi ce n'eſt la Philoſophie? Comment? Où? Si ce n'eſt dans la Balance de la Sageſſe & de la Société: car le voilà, *le point fixe, d'où l'on peut juger du*

juste & de l'injuste ; l'Equité ne se connoît & ne se montre que dans ce seul point de vuë, elle ne se pèse, encore une fois, que dans cette Balance, où les loix doivent par conséquent entrer. On peut dire d'elles, & de toutes les Actions humaines, que celles là seules sont justes, ou équitables, qui favorisent la Société; que celles-là seules sont injustes, qui blessent ses intérêts. Tel est encore une fois le seul moïen de juger sainement de leur mérite & de leur valeur.

EN donnant gain de cause à Pufendorf sur Grotius, Personnages célébres, qui ont marché par des chemins divers dans la même carrière, la Philosophie avouë que, si l'un s'est montré meilleur Philosophe que l'autre, en reconnoissant tout acte humain indifférent en soi, il n'a pas plus directement frappé au but, comme Jurisconsulte, ou Moraliste, en donnant aux loix ce qui est réversible à ceux pour lesquels elles sont faites. Osons le dire, ces deux grands Hommes, faute d'idées claires & de notre point fixe, n'ont fait que battre la campagne.

C'EST ainsi que la Philosophie nous apprend que ce qui est absolument *vrai*, n'étouffe pas ce qui est

ré.

lativement juste, & que par conséquent elle ne peut nuire à la Morale, à la Politique, & en un mot à la sûreté du Commerce des Hommes; conséquence évidente, à laquelle on ne peut trop revenir dans un Discours fait exprès pour la développer & la mettre dans tout son jour.

PUISQUE nous savons, à n'en pouvoir douter, que ce qui est vrai, n'est pas juste pour cela, & reciproquement que ce qui est juste, peut bien n'être pas vrai; que ce qui tient du légal, ne suppose absolument aucune équité, laquelle n'est reconnoissable qu'au signe & au caractère que j'ai rapporté, je veux dire l'intérêt de la Socrété; voilà donc enfin les ténèbres de la Jurisprudence & les chemins couverts de la Politique, éclairés par le flambeau de la Philosophie. Ainsi toutes ces vaines disputes sur le Bien & le Mal Moral, à jamais terminées pour les bons Esprits, ne seront plus agitées que par ceux dont l'entêtement & la partialité ne veulent point céder à la sagacité des réfléxions philosophiques; ou dont le fanatique aveuglement ne peut se désiller à la plus frappante lumière.

Il eſt tems d'enviſager notre aimable Reine ſous un autre aſpect. Le feu ne dilate pas plus les corps, que la Philoſophie n'agrandit l'Eſprit: propriété par laquelle ſeule, quelques Syſtèmes qu'on embraſſe, elle peut toûjours ſervir.

Si je découvre que toutes les preuves de l'exiſtence de Dieu ne ſont que ſpecieuſes & éblouïſſantes; que celles de l'immortalité de l'Ame ne ſont que ſcholaſtiques & frivoles: que rien en un mot ne peut donner d'idées de ce que nos ſens ne peuvent ſentir, ni notre foible Eſprit comprendre, nos illuminés *Abadiſtes*, nos poudreux *Scholares*, crieront vengeance, & un *Cuiſtre à rabat*, pour me rendre odieux à toute une Nation, m'appellera publiquement *Athée*: mais ſi j'ai raiſon, ſi j'ai prouvé une vérité nouvelle, réfuté une ancienne erreur, approfondi un ſujet ſuperficiellement traité, j'aurai étendu les limites de mon ſavoir & de mon Eſprit; j'aurai, qui plus eſt, augmenté les lumières publiques, & l'Eſprit répandu dans le monde, en communiquant mes recherches, & en oſant afficher ce que tout Philoſophe timide ou prudent ſe dit à l'oreille.

C

Ce n'eſt pas que je ne puiſſe être le jouët de l'erreur; mais quand cela ſeroit, en faiſant penſer mon Lecteur, en aiguiſant ſa pénétration, j'étendrois toutefois les bornes de ſon génie :& par-là même je ne vois pas pourquoi je ſerois ſi mal accueilli par les bons Eſprits.

Comme les plus fauſſes hypothèſes de Descartes paſſent pour d'heureuſes erreurs, en ce qu'elles ont fait entrevoir & découvrir bien des vérités qui ſeroient encore inconnuës ſans elles; les Syſtèmes de Morale ou de Métaphyſique les plus mal fondés, ne ſont pas pour cela dépourvus d'utilité, pourvû qu'ils ſoient bien raiſonnés, & qu'une longue chaîne de conſéquences merveilleuſement déduites, quoique de principes faux ou chimériques, tels que ceux de Leibnitz & de Wolff, donne à l'Eſprit exercé la facilité d'embraſſer dans la ſuite un plus grand nombre d'objets. En effet qu'en réſultera-t-il? Une plus excellente longue vuë, un meilleur Télescope, &, pour ainſi dire, de nouveaux yeux, qui ne tarderont peut-être pas à rendre de grands ſervices.

Laissons le peuple dire & croi-

re, que c'eſt abuſer de ſon Eſprit & de ſes talens, que de les faire ſervir au triomphe d'une Doctrine oppoſée aux principes, ou plutôt aux préjugés généralement reçus; car ce ſeroit dommage au contraire que le Philoſophe ne les tournât pas du ſeul coté par lequel il peut acquérir des connoiſſances. Pourquoi? Parce que ſon génie fortifié, étendu, & après lui tous ceux, auxquels ſes recherches & ſes lumières pourront ſe communiquer, ſeront plus à portée de juger des cas les plus difficiles; de voir les abus qui ſe gliſſent ici; les profits qu'on pourroit faire là; de trouver enfin les moiens les plus courts & les plus efficaces de remédier au désordre. Semblable à un Médecin, qui, faute de Théorie, marcheroit éternellement à tâtons dans le vaſte Labirinthe de ſon Art: ſans ce nouveau ſur-plus de lumières, auxquelles il ne manquoit qu'une plus heureuſe application, l'Eſprit moins cultivé, plus étroit, n'auroit jamais pû découvrir toutes ces choſes. Tant il eſt vrai que ſuivant les divers uſages qu'on peut faire de la Science *des choſes* par leurs effets, (car c'eſt *ainſi que je voudrois la Philoſophie*

mo-

modeſtement définie), elle a une infinité de Rameaux qui s'étendent au loin & ſemblent pouvoir tout protéger: la Nature, en puiſant mille tréſors dans ſon ſein, tréſors, que ſon ingénieuſe pénétration fait valoir, & rend encore plus précieux: l'Art; en exerçant le génie & reculant les bornes de l'Eſprit humain.

QUE nous ſerviroit d'augmenter les facultés de notre Eſprit, s'il n'en réſultoit quelque Bien pour la Société, ſi l'accroiſſement du génie & du ſavoir n'y contribuoit en quelque manière, directe, ou indirecte?

IL n'eſt donc rien de plus vrai que cette maxime; que le peuple ſera toûjours d'autant plus aiſé à conduire, que l'Eſprit humain acquerra plus de force & de lumières. Par conſéquent comme on apprend dans nos manèges à brider, à monter un Cheval fougueux, on apprend de même à l'école des Philoſophes l'art de rendre les Hommes dociles & de leur mettre un frein, quand on ne peut les conduire par les lumières naturelles de la Raiſon. Peut-on mieux faire que de la fréquenter aſſiduëment? Et quelle aveugle barbarie d'en fermer jusqu'aux avenuës?

IDE

De tous cotés, de celui de l'erreur même, comme de la vérité, la Philoſophie a donc encore une fois une influence ſur le Bien public, influence le plus ſouvent indirecte à la vérité; mais ſi conſidérable, qu'on peut dire que, comme elle eſt la Clé de la Nature & des Sciences, la gloire de l'Eſprit, elle eſt auſſi le flambeau de la Raiſon, des loix, & de l'humanité.

Faisons nous donc honneur de porter un flambeau utile à ceux qui le portent, comme à ceux qu'il éclaire.

Législateurs, Juges, Magiſtrats, vous n'en vaudrez que mieux, quand la ſaine Philoſophie éclairera toutes vos démarches; vous ferez moins d'injuſtices, moins d'iniquités, moins d'infamies: enfin vous contiendrez mieux les Hommes Philoſophes, qu'Orateurs, & Raiſonnans, que Raiſonneurs.

Abuser de la Philoſophie, comme de l'Eloquence, pour ſéduire & augmenter les deux principales facultés de l'Ame, l'une par l'autre, c'eſt ſavoir habilement s'en ſervir. Croyez-vous que la Religion mette le *plus foible* à l'abri du plus fort? Pen-

ſez-vous que les préjugés des hommes ſoient autant de freins qui les retiennent? Que leur bonne foi, leur probité, leur juſtice, ne tiendroient qu'à un fil, une fois dégagées des chaînes de la ſuperſtition? Servez-vous de toute votre force pour conſerver un aveuglement précieux, ſur lequel puiſſent leurs yeux ne jamais s'ouvrir, ſi le malheur du monde en dépend! Raffermiſſez par la force d'argumens captieux leur foi chancelante; revalez leur foible génie par la force du vôtre à la Religion de leurs Pères; donnez, comme nos ſacrés *Joſſes*, un air de vraiſemblance aux plus répugnantes abſurdités: que le Tabernacle s'ouvre; que les loix de Moïſe s'interprétent, que les Myſtères ſe dévoilent, & qu'enfin tout s'explique. L'Autel n'en eſt que plus reſpectable, quand c'eſt un Philoſophe qui l'encenſe.

TEL eſt le fruit de l'arbre philoſophique, fruit mal-à-propos défendu, ſi ce n'eſt que j'aime à croire, & encore plus à voir que la défenſe ici, comme en tant d'autres choſes, excite les Eſprits généreux à les cueillir, & à en répandre de toutes parts le *délicieux parfum* & l'excellent goût.

Je

JE ne prétends pas insinuër par là qu'on doive tout mettre en œuvre pour endoctriner le peuple & l'admettre aux Mystères de la Nature. Je sens trop bien que la Tortuë ne peut courir, les Animaux rampans voler, ni les Aveugles voir. Tout ce que je désire, c'est que ceux qui tiennent le timon de l'Etat, soient un peu Philosophes: tout ce que je pense, c'est qu'ils ne sauroient l'être trop.

EN effet j'en ai déjà fait sentir l'avantage par les plus grands exemples: plus les Princes, ou leurs Ministres seront Philosophes, plus ils seront à portée de sentir la différence essentielle qui se trouve entre leurs caprices, leur Tyrannie, leurs loix, leur Religion, la vérité, l'équité, la justice; & par conséquent plus ils seront en état de servir l'humanité & de mériter de leurs sujets, plus aussi ils seront à portée de connoître que la Philosophie, loin d'être dangereuse, ne peut qu'être utile & salutaire; plus ils permettront volontiers aux Savans de répandre leurs lumières à pleines mains; plus ils comprendront enfin, qu'Aigles de l'Espèce humaine, faits pour s'élever, si ceux-ci combattent philosophiquement les préju-

gés des uns, c'eſt pour que ceux qui ſeront capables de ſaiſir leur Doctrine, s'en ſervent, & les faſſent valoir au profit de la Société, lorsqu'ils les croiront néceſſaires.

PLEIN d'un reſpect unique & ſans bornes pour cette Reine du Sage, nous la croirons donc bienfaiſante, douce, incapable de traîner à la ſuite aucun inconvénient fâcheux: ſimple, comme la vérité qu'elle annonce, nous croirons que les Oracles de cette vénérable Sibille ne ſont équivoques, que pour ceux qui n'en peuvent pénétrer & le ſens & l'eſprit; toûjours utiles, directement, ou indirectement, quand on ſait en faire un bon uſage.

SECTATEURS zélés de la Philoſophie, pour en être plus zélés Patriotes, laiſſons donc crier le vulgaire des Hommes, & ſemblables aux Janſéniſtes qu'une excommunication injuſte n'empêche pas de faire ce qu'ils croient leur devoir, que tous les cris de la haine théologique, que la puiſſante cabale des préjugés qui l'attiſent, loin de nous empêcher de faire le nôtre, ne puiſſent jamais émouſſer ce *goût* dominant pour la *ſageſſe, qui caractériſe* un Philoſophe.

C I

Ce devoir, ſi vous le demandez, c'eſt de ne point croire en imbécile, qui ſe ſert moins de ſa Raiſon, qu'un avare de ſon argent; c'eſt encore moins de feindre de croire; l'Hypocriſie eſt une Comédie indigne de l'Homme; enfin c'eſt de cultiver une Science, qui eſt la Clé de toutes les autres, & qui, graces au bon goût du ſiècle, eſt plus à la mode aujourd'hui que jamais.

Oui, Philoſophes, voilà votre devoir: le vôtre, Princes, c'eſt d'écarter tous les obſtacles qui effraïent les génies timides, c'eſt d'écarter toutes ces Bombes de la Théologie & de la Métaphyſique, qui ne ſont pas pleines de vent, quand c'eſt un ſaint Homme en fureur qui les lance: *tantæ animis cæleſtibus iræ!*

Encourager les travaux philoſophiques par des Bienfaits & des Honneurs, pour punir ceux qui y conſacrent leurs veilles, quand par hazard ces travaux les éloignent des ſentiers de la multitude & des opinions communes, c'eſt refuſer la Communion & la ſépulture à ceux que vous payez pour vous amuſer ſur leurs Théatres. L'un, il eſt vrai, *ne devroit* pas m'étonner plus que l'au-

l'autre: mais à la vuë de pareilles contradictions, le moien de ne pas s'écrier avec un Poëte Philosophe!

Ah! verrai-je toûjours ma folle Nation
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire;
Nos mœurs avec nos Loix toûjours se contredire,
Et le foible Français s'endormir sous l'Empire
De la superstition?

Le tonnerre est loin: laissons gronder, & marchons d'un pas ferme à la Vérité; rien ne doit enchaîner dans un Philosophe la liberté de penser; si c'est une folie, c'est celle des grandes ames: pourvu qu'elles s'élevent elles ne craignent point de tomber.

Qui sacrifie les dons précieux du génie, à une vertu politique, triviale, & bornée, comme elles le sont toutes, peut bien dire qu'il a reçu son Esprit en stupide instinct, & son Ame en sordide intérêt. Qu'il s'en vante au reste, si bon lui semble; Pour moi, disciple de la Nature, Ami de la seule Vérité, dont le seul fantôme me fait plus de plaisir, que toutes les erreurs qui mènent à la fortune; moi qui a mieux aimé me perdre au grand jour par mon peu de génie, que de me sauver, & même de

m'enrichir dans l'obſcurité par la prudence; Philoſophe généreux, je ne refuſerai point mon hommage aux charmes qui m'ont ſéduit. Plus la mer eſt couverte d'écueils, & fameuſe en naufrages, plus je penſerai qu'il eſt beau d'y chercher l'immortalité au travers de tant de périls: ouï, j'oſerai dire librement ce que je penſe; & à l'exemple de Montagne, paroiſſant aux yeux de l'Univers, comme devant moi-même, les vrais Juges des choſes me trouveront plus innocent que coupable dans mes opinions les plus hardies, & peut-être vertueux dans la confeſſion même de mes vices.

SOIONS donc libres dans mes Ecrits, comme dans nos actions; montrons y la fière indépendance d'un Républicain. Un Ecrivain timide & circonſpect, ne ſervant ni les Sciences, ni l'Eſprit humain, ni ſa Patrie, ſe met lui-même des entravers qui l'empêchent de s'élever; c'eſt un Coureur dont les ſouliers ont une ſemelle de Plomb, ou un Nageur qui met des veſſies pleines d'eau ſous ſes aiſſelles Il faut qu'un Philoſophe écrive avec une noble hardieſſe, ou qu'il s'attende à ramper comme ceux qui ne le ſont pas.

O! Vous qui étes si prudens, si reservés, qui usez de tant de ruses & de stratagèmes, qui vous masquez de tant de voiles & avec tant d'adresse que les Hommes simples, persiflés, ne peuvent vous déviner, qui vous retient? Je le vois, vous sentez que parmi tant de Seigneurs qui se disent vos Amis, (*) avec qui vous vivez dans la plus grande familiarité, il ne s'en trouvera pas un seul qui ne vous abandonne dans la disgrace; non, pas un seul qui ait la générosité de redemander à son Roi le rappel d'un Homme de génie: vous craignez le sort de ce jeune & célèbre Savant, à qui un *Aveugle* a suffi pour éclairer l'Univers, & conduire son Auteur à Vincennes; ou de cet autre (TOUSSAINT) moins grand génie, que des *mœurs* pures, toûjours estimables, quoique quelquefois bizarres, trouvées indiscretement sur les traces du Paganisme, ont rélegué, dit-on, à cette autre affreuse Inquisition (la Bastille). Quoi donc! de tels Ecrits n'excitent point en vous.

(*) *Donec eris felix, multos numerabis amicos,*
Tempora si fuerint nubila, solus eris.
OVID.

vous cette élevation, cette grandeur d'Ame, qui ne connoit point le danger? A la vuë de tant de beaux Ouvrages, êtes-vous sans courage, sans amour propre? A la vuë de tant d'Ame, ne vous en sentez-vous point?

JE ne dis pas que la liberté de l'Esprit soit préférable à celle du corps; mais quel homme, vraiment Homme, tant soit peu sensible à la belle gloire, ne voudroit pas à pareil prix être quelque tems privé de la dernière?

ROUGISSEZ, Tyrans d'une Raison sublime; semblables à des Polypes coupées en une infinité de morceaux, les Ecrits que vous condamnez au feu, sortent, pour ainsi dire, de leurs cendres, multipliés à l'infini. Ces Hommes que vous exilez, que vous forcez de quitter leur Patrie, (j'ose le dire, sans craindre qu'on me soupçonne d'aucune application vaine, ni de vifs regrets,) ces Hommes que vous enfermez dans des prisons cruelles, écoutez ce qu'en pensent les Esprits les plus sages & les plus éclairés! Ou plutôt, tandis que leur personne gémit emprisonnée, voiez la gloire porter en triomphe leurs noms jusqu'aux Cieux! Nouveaux Augustes, ne le soiez pas

en tout épargnez vous la honte des crimes littéraires, un seul peut flétrir tous vos lauriers ; ne punissez pas les Lettres & les Arts de l'imprudence de ceux qui les cultivent le mieux ; ou les Ovides Modernes porteront avec leurs soupirs vos cruels traitemens à la postérité indignée, qui ne leur refusera ni larmes, ni suffrage. Et comment pourroit-elle sans ingratitude lire d'un œil sec les *Tristes* & les complaintes de Beaux-Esprits, qui n'ont été malheureux que parce qu'ils ont travaillé pour elle ?

MAIS ne peut-on chercher l'immortalité, sans se perdre ? Et quelle est cette folle yvresse où je me laisse emporter ! Ouï, il est un milieu juste & raisonnable, (*Est modus in rebus* &c.) dont la prudence ne permet pas qu'on s'écarte. Auteurs, à qui la plus flatteuse vengeance ne suffit point, je veux dire l'applaudissement de l'Europe éclairée, voulez-vous faire impunément des Ouvrages immortels ? Pensez tout haut, mais cachez (*) vous. Que la Postérité soit votre

(*) C'est la nécessité de me cacher, qui m'a fait imaginer la *Dédicace à Mr. Haller*. Je sens que c'est une double extravagance de dédier amicalement un Livre

tre seul point de vuë; qu'il ne soit jamais croisé par aucun autre. Ecrivez, comme si vous étiez seul dans l'Univers, ou comme si vous n'aviez rien à craindre de la jalousie & des préjugés des hommes, ou vous manquerez le but.

Je ne me flatte pas de l'atteindre; je ne me flatte pas que le son qui me désigne, & qui m'est commun avec tant d'hommes obscurs, soit porté dans l'immensité des Siécles & des Airs: si je consulte même, moins ma modestie, que ma foiblesse, je croirai sans peine que l'Ecrivain, soumis aux mêmes loix que l'Homme, péri-
ra

vre aussi hardi que *l'Homme-Machine*, à un Savant que je n'ai jamais vû, & que 50. ans n'ont pû délivrer de tous les préjugés de l'enfance; mais je ne croyois pas que mon style m'eût trahi. Je devrois peut-être supprimer une piéce qui a fait tant crier, gémir, renier celui à qui elle est adressée, mais elle a reçu de si grands Eloges publics d'Ecrivains, dont le suffrage est infiniment flatteur, que je n'ai pas eu ce courage. Je prends la liberté de la faire reparoître, telle qu'on l'a déjà vuë dans toutes les Editions de *l'Homme Machine*. *cum bonâ veniâ celeberrimi*, *SAVANTISSIMI*, *PEDANTISSIMI professoris*.

ra tout entier. Qui fait même, si dans un projet si fort au dessus de mes forces, une réputation aussi foible que la mienne ne pourroit pas échouër au même écueil, où s'est déjà brisée ma fortune.

Quoiqu'il en soit, aussi tranquille sur le sort de mes Ouvrages, que sur le mien propre, j'attesterai du moins que j'ai regardé la plûpart de mes contemporains, comme des préjugés ambulans; que je n'ai pas plus brigué leur suffrage, que craint leur blâme, ou leur censure; & qu'enfin content & trop honoré de ce petit nombre de Lecteurs dont parle Horace, & qu'un Esprit solide préférera toûjours au reste du monde entier, j'ai tout sacrifié au brillant Spectre qui m'a séduit. Et certes, s'il est dans mes Ecrits quelques beautés neuves & hardies, un certain feu, quelque étincelle de génie enfin, je dois tout à ce courage philosophique, qui m'a fait concevoir la plus haute & la plus téméraire entreprise.

Mon Naufrage, & tous les malheurs qui l'ont suivi, sont au reste faciles à oublier dans un port aussi glorieux & aussi digne d'un Philosophe: j'y bois à longs traits l'oubli de

tous les dangers que j'ai courus. Eh! le moïen de se repentir d'une aussi heureuse faute que la mienne!

MAIS quelle plus belle invitation aux Amateurs de la Vérité! On peut ici, Apôtre de la seule Nature, braver les préjugés & tous les ennemis de la saine Philosophie, comme on se rit du courroux des flots dans une rade tranquille. Je n'entends plus gronder les miens que de loin, & comme une tempête qui bat le vaisseau dont je me suis sauvé. Quel plaisir de n'avoir à faire sa Cour qu'à cette Reine immortelle! Quelle honte qu'on ne puisse ailleurs librement faire voile sur une Mer qui conduit à l'acquisition de tant de richesses, & comme au Perou des Sciences! Beaux Esprits, Savans, Philosophes, Génies de tous les genres, qui vous retient dans les fers de vos Contrées? Celui que vous voiez, celui qui vous ouvre si libéralement la Barrière, est un Héros, qui jeune encore est arrivé au Temple de Mémoire par presque tous les chemins qui y conduisent. Venez . . . Que tardez-vous? Il sera votre guide, votre modèle & votre appui: il vous forcera par son illustre exemple à mar-

chet

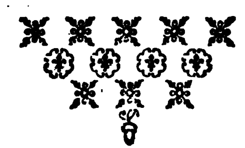
cher ſur ſes traces dans le pénible ſentier de la gloire; *Dux & exemplum & neceſſitas*, comme dit Pline le Jeune en un autre ſujet. S'il ne vous eſt pas donné de le ſuivre, vous partagerez du moins avec nous le plaiſir de l'admirer de plus près. Certes, je le jure, ce n'eſt pas ſa Couronne, c'eſt ſon Eſprit que j'envie.

Vous, que ces ſacrés Perturbateurs d'un repos reſpectable n'ont point troublés, ſous de ſi glorieux Auſpices, paroiſſez hardiment, Ouvrages protégés; vous ne le ſeriez point, ſi vous étiez dangereux: un Philoſophe ne vous eût point permis de paroître. Un Eſprit vaſte, profond, accoutumé à réfléchir, ſait trop bien que ce qui n'eſt que philoſophiquement vrai, ne peut être nuiſible.

Il y a quelques années, qu'enveloppés d'un triſte manteau, vous étiez, hélas! reduits à vous montrer ſeuls, timides en quelque ſorte, & comme autrefois les vers d'Ovide exilé, ſans votre Auteur, que vous craigniez-même de démasquer; ſemblables à ces tendres enfans, qui voudroient dérober leur Père à la pourſuite de trop cruels Créanciers. Aujourd'hui, (pour parodier cet aima-

ble & malheureux Poëte,) libres & plus heureux, vous n'irez plus en Ville sans lui, & vous marcherez l'un & l'autre, tête levée, entendant gronder le vulgaire, comme un Navigateur (pour parler en Poëte) sûr de la Protection de Neptune, entend gronder les flots.

FIN.



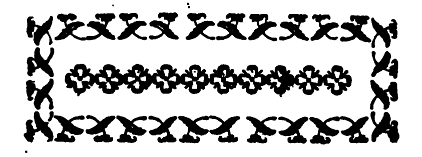
TRAITÉ
DE
L'AME.

TABLE

DES

CHAPÎTRES.

§. I.



TRAITÉ DE L'AME

CHAPITRE I.

Expoſition de l'Ouvrage.

CE n'eſt ni Ariſtote, ni Platon, ni Deſcartes, ni Mallebranche, qui vous apprendront ce que c'eſt que votre Ame. En vain vous vous tourmentez pour connoî-

tre sa nature : n'en déplaise à votr
vanité & à votre indocilité, il fau
que vous vous soumettiez à l'igno
rance & à la foi. L'essence de l'A
me de l'homme & des animaux est
& sera toujours aussi inconnuë, qu
l'essence de la matière & des corps
Je dis plus; l'Ame dégagée du corp
par abstraction, ressemble à la matiè
re considérée sans aucunes formes
on ne peut la concevoir. L'ame &
le corps ont été faits ensemble dan
le même instant, & comme d'un seu
coup de pinceau. Ils ont été jetté
au même moule, dit un grand Théo
logien * qui a osé penser. Celui qu
voudra connoître les propriétés d
l'Ame, doit donc auparavant reche
cher celles qui se manifestent claire
ment dans les corps, dont l'Ame e
le principe actif.

Cette réflexion conduit nature
lement à penser qu'il n'est point d
plus sûrs guides que les sens. Vo
là mes Philosophes. Quelque m
qu'on en dise, eux seuls peuvent
clairer la raison dans la recherche d
la vérité; oui, c'est à eux seuls qu
faudra toujours revenir, quand o
voi

* *TERTULLIEN de resurrect.*

voudra sérieusement la connoître.

Voyons donc avec autant de bonne foi, que d'impartialité, ce que nos sens peuvent découvrir dans la matière, dans la substance des corps, & sur-tout des corps organisés; mais n'y voyons que ce qui y est, & n'imaginons rien. La matière est par elle-même un principe passif, elle n'a qu'une force *d'inertie*; c'est pourquoi toutes les fois qu'on la verra se mouvoir, on pourra conclure que son mouvement vient d'un autre principe, qu'un bon esprit ne confondra jamais avec celui qui le contient, je veux dire, avec la matière ou la substance des corps, parce que l'idée de l'un, & l'idée de l'autre, forment deux idées intellectuelles, aussi différentes que l'actif & le passif. Si donc il est dans les corps un principe moteur, & qu'il soit prouvé que ce même principe qui fait battre le cœur, fasse aussi sentir les nerfs & penser le cerveau, ne s'ensuivra-t-il pas clairement que c'est à ce principe qu'on donne le nom *d'Ame*. Il est démontré que le corps humain n'est dans sa première origine qu'un *ver*, dont toutes les métamorphoses n'ont rien de plus surpre-

nant que celles de tout insecte. Pourquoi ne seroit-il pas permis de rechercher la nature, ou les propriétés du principe inconnu, mais évidemment *sensible* & *actif*, qui fait ramper ce *ver* avec orgueil sur la surface de la terre? La vérité n'est-elle donc pas plus faite pour l'homme, que le bonheur auquel il aspire? Ou n'en serions-nous si avides, & pour ainsi dire, si amoureux, que pour n'embrasser qu'une nuë, au lieu de la Déesse, comme les Poëtes l'ont feint d'Ixion.

CHAPITRE II.

De la Matière.

Tous les Philosophes qui ont attentivement examiné la nature de la matière, considérée en elle même, indépendamment de toutes les formes qui constituent les corps, ont découvert dans cette substance diverses propriétés, qui découlent d'une essence absolument inconnuë. Telles sont, 1°. la puissance de recevoir différentes formes, qui se produisent

sent dans la matière même, & par lesquelles la matière peut acquérir la force motrice & la faculté de sentir ; 2°. l'étenduë actuelle, qu'ils ont bien reconnuë pour un attribut, mais non pour l'essence de la matière.

Il y en a cependant eu quelques-uns, & entr'autres Descartes, qui ont voulu réduire l'essence de la matière à la simple étenduë, & borner toutes les propriétés de la matière à celles de l'étenduë ; mais ce sentiment a été rejetté par tous les autres Modernes, qui ont été plus attentifs à toutes les propriétés de cette substance ; en sorte que la puissance d'acquérir la force motrice & la faculté de sentir, a été de tout tems considérée, de même que l'étenduë, comme une propriété essentielle de la matière.

Toutes les diverses propriétés qu'on remarque dans ce principe inconnu, démontrent un être dans lequel existent ces mêmes propriétés, un être qui par conséquent doit exister par lui-même. Or on ne conçoit pas, ou plutôt il paroît impossible, qu'un être qui existe par lui-même, puisse ni se créer, ni s'anéan-

tir. Il ne peut y avoir évidemment que les formes, dont ses propriétés essentielles le rendent susceptible, qui puissent se détruire & se réproduire tour-à tour. Aussi l'expérience nous force-t-elle d'avouër que rien ne se fait de rien.

Tous les Philosophes qui n'ont point connu les lumières de la foi, ont pensé que ce principe substantiel des corps a existé & existera toujours, & que les élémens de la matiére ont une solidité indestructible, qui ne permet pas de craindre que le monde vienne à s'écrouler. La plupart des Philosophes Chrêtiens reconnoissent aussi qu'il existe nécessairement par lui-même, & qu'il n'est point de sa nature d'avoir pu commencer, ni de pouvoir finir, comme on peut le voir dans un Auteur du siécle dernier qui professoit * la Théologie à Paris.

CHA-

* GOUDIN *Philosophia juxta inconcussa tutissimaque Divi Thomæ Dogmata*, Lugd. 1678.

CHAPITRE III.

De l'étenduë de la Matière.

QUOIQUE nous n'ayons aucune idée de l'essence de la matière, nous ne pouvons refuser notre consentement aux propriétés que nos sens y découvrent.

J'OUVRE les yeux, & je ne vois autour de moi que matière, ou qu'étenduë. L'étenduë est donc une propriété qui convient toujours à toute matière, qui ne peut convenir qu'à elle seule, & qui par conséquent est coëssentielle à son sujet.

CETTE propriété suppose dans la substance des corps, trois dimensions, longueur, largeur & profondeur. En effet, si nous consultons nos connoissances, qui viennent toutes des sens, on ne peut concevoir la matière, ou la substance des corps, sans l'idée d'un être à la fois, long, large & profond; parce que l'idée de ces trois dimensions est nécessairement liée à celle que nous

avons de toute grandeur, ou quantité.

Les Philosophes qui ont le plus médité sur la matière, n'entendent pas par l'étenduë de cette substance, une étenduë solide, formée de parties distinctes, capable de résistance. Rien n'est uni, rien n'est divisé dans cette étenduë: car pour diviser, il faut une force qui désunisse; il en faut une aussi, pour unir les parties divisées. Or suivant ces Physiciens, la matière n'a point de force actuellement active: parce que toute force ne peut venir que du mouvement, ou de quelque effort ou tendance au mouvement, & qu'ils ne reconnoissent dans la matière dépouillée de toute forme par abstraction, qu'une force motrice en *puissance*.

Cette théorie est difficile à concevoir; mais les principes posés, elle est rigoureusement vraie dans ses conséquences. Il en est de ces vérités algébriques, dont on connoît mieux la certitude, que l'esprit ne la conçoit.

L'étendue de la matière n'est donc qu'une étenduë metaphysique, qui n'offre rien de sensible, suivant l'idée de ces mêmes Philosophes. Ils pen-

penſent avec raiſon qu'il n'y a que l'étenduë ſolide qui puiſſe frapper nos ſens.

Il nous paroît donc que l'étenduë eſt un attribut, qui fait partie de ſa forme métaphyſique; mais nous ſommes éloignés de croire qu'une étenduë ſolide conſtitue ſon eſſence.

Cependant avant Deſcartes, quelques Anciens avoient fait conſiſter l'eſſence de la matière dans l'étenduë ſolide. Mais cette opinion que les Cartéſiens ont tant fait valoir, a été victorieuſement combattüe dans tous les tems, par des raiſons évidentes que nous expoſerons dans la ſuite; car l'ordre veut que nous examinions auparavant à quoi ſe réduiſent les propriétes de l'étenduë.

CHAPITRE IV.

Des propriétés mécaniques-paſſives de la matière, dépendantes de l'étendue.

Ce qu'on appelle forme en général, conſiſte dans les divers états, ou les différentes modifications, dont

dont la matière eſt ſuſceptible. Ces modifications reçoivent l'être, ou leur exiſtence, de la matière même, comme l'empreinte d'un cachet la reçoit de la cire qu'elle modifie. Elles conſtituënt tous les différens états de cette ſubſtance: c'eſt par elles qu'elle prend toutes les diverſes formes des corps, & qu'elle conſtituë ces corps mêmes.

NOUS n'examinerons pas ici quelle peut être la nature de ce principe, conſidéré ſéparément de ſon étenduë & de toute autre forme. Il ſuffit d'avoüer qu'elle eſt inconnuë: ainſi il eſt inutile de rechercher ſi la matière peut exiſter dépouillée de toutes ces formes, ſans lesquelles nous ne pouvons la concevoir. Ceux qui aiment les diſputes frivoles, peuvent ſur les pas des Scholaſtiques, pourſuivre toutes les queſtions qu'on peut faire à ce ſujet; nous n'enſeignerons que ce qu'il faut préciſement ſçavoir de la doctrine de ces formes.

IL y en a deux ſortes; les unes actives, les autres paſſives. Je ne traite dans ce Chapitre que des dernières. Elles ſont au nombre de quatre; ſçavoir la grandeur, la figure, le repos & la ſituation. Ces formes

mes sont des états simples, des dépendances passives de la matière, des modes qui ne peuvent jamais l'abandonner, ni en détruire la simplicité.

Les Anciens pensoient, non sans raison, que ces formes mécaniques passives de la matière n'avoient pas d'autre source que l'étenduë, persuadés qu'ils étoient que la matière contient *potentiellement* toutes ces formes en soi, par cela seul que ce qui est étendu, qu'un être doué des dimensions dont on a parlé, peut évidemment recevoir telle ou telle grandeur, figure, situation, &c.

Voila donc les formes mécaniques-passives contenuës en puissance dans l'étenduë, dépendantes absolument des trois dimensions de la matière, & de leur diverse combinaison ; & c'est en ce sens qu'on peut dire que la matière considérée simplement dans son étenduë, qui la rend susceptible d'une infinité de formes, ne lui permet pas d'en recevoir aucune, sans sa propre force motrice ; car c'est la matière déjà revêtüe des formes, au moyen desquelles elle a reçu la puissance motrice, ou le mouvement actuel, qui se procure elle même successivement toutes les différentes formes,

mes, comme parle Ariſtote, elle ne l'eſt que par ſon mariage, ou par ſon union avec la force motrice même.

CELA poſé : ſi la matière eſt quelquefois forcée de prendre une certaine forme, & non telle autre, cela ne peut venir de ſa nature trop *inerte*, ou de ſes formes mécaniques-paſſives dépendantes de l'étenduë, mais d'une nouvelle forme, qui mérite ici le premier rang, parce qu'elle joüe le plus grand rôle dans la nature ; c'eſt la forme active, ou la puiſſance motrice ; la forme, je le répéte, par laquelle la matière produit celles qu'elle reçoit.

MAIS avant que de faire mention de ce principe moteur, qu'il me ſoit permis d'obſerver en paſſant que la matière, conſiderée ſeulement comme un être paſſif, ne paroît mériter que le ſimple nom de matière, auquel elle étoit autrefois reſtreinte ; que la matière, entant qu'abſolument inſéparable de l'étenduë, de l'impénétrabilité, de la diviſibilité, & des autres formes mécaniques-paſſives, n'étoit pas réputée par les Anciens la même choſe que ce que nous appellons aujourd'hui du nom de ſubſtance, & qu'enfin loin de confondre ces

deux

deux termes, comme font les Modernes, ils prenoient la matière, simplement comme un attribut ou une partie de cette substance, constituée telle, ou élevée à la dignité de corps par la puissance motrice dont je vais parler.

CHAPITRE V.

De la puissance motrice de la matière.

Les Anciens persuadés qu'il n'y avoit aucun corps sans une force motrice, regardoient la substance des corps comme un composé de deux attributs primitifs : par l'un, cette substance avoit la puissance de se mouvoir ; & par l'autre, celle d'être mûe. En effet, dans tout corps qui se meut, il n'est pas possible de ne pas concevoir ces deux attributs, c'est-à-dire, la chose qui se meut, & la même chose qui est muë.

On vient de dire qu'on donnoit autrefois le nom de matière à la substance des corps, entant que susceptible de mouvement : cette même ma-

tière devenüe capable de se mouvoir, étoit envisagée sous le nom de principe actif, donné alors à la même substance. Mais ces deux attributs paroissent si essentiellement dépendans l'un de l'autre, que Ciceron, * pour mieux exprimer cette union essentielle & primitive de la matière & de son principe moteur, dit que l'un & l'autre se trouve l'un dans l'autre; ce qui rend fort bien l'idée des Anciens:

D'où l'on comprend que les Modernes ne nous ont donné qu'une idée peu exacte de la matière, lorsqu'ils ont voulu par une confusion mal entenduë donner ce nom à la substance des corps; puisqu'encore une fois la matière, ou le principe passif de la substance des corps, ne fait qu'une partie de cette substance. Ainsi il n'est pas surprenant qu'ils n'y ayent pas découvert la force motrice & la faculté de sentir.

On doit voir à présent, ce me semble, du premier coup d'œil, que s'il est un principe actif, il doit avoir dans l'essence inconnüe de la matière,

* In utroque tandem utrumque. *Academ. quæst. lib.* I.

re, une autre source que l'étenduë ; ce qui confirme que la simple étenduë ne donne pas une idée complette de toute l'essence, ou forme Métaphysique de la substance des corps, par cela seul qu'elle exclut l'idée de toute activité dans la matière. C'est pourquoi si nous démontrons ce principe moteur : si nous faisons voir que la matiére, loin d'être aussi indifférente qu'on le croit communément, au mouvement & au repos, doit être regardée comme une substance active, aussi bien que passive, quelle ressource auront ceux qui ont fait consister son essence dans l'étendue ?

Les deux principes dont on vient de parler, l'étendue & sa force motrice, ne sont que des puissances de la substance des corps ; car de même que cette substance est susceptible de mouvement, sans en avoir effectivement, elle a aussi toujours, lors même qu'elle ne se meut pas, la faculté de se mouvoir.

Les Anciens ont véritablement remarqué que cette force motrice n'agissoit dans la substance des corps, que lorsque cette substance étoit revêtuë de certaines formes : ils ont aussi observé que les divers mouvemens

mens qu'elle produit, font tous affujettis, ou règlés par ces différentes formes. C'eft pourquoi les formes, au moyen defquelles la fubftance des corps pouvoit non-feulement fe mouvoir, mais fe mouvoit diverfement, ont été nommées *formes matérielles*.

Il fuffifoit à ces premiers maîtres de jetter les yeux fur tous les phénomènes de la Nature, pour découvrir dans la fubftance des corps la force de fe mouvoir elle-même. En effet, ou cette fubftance fe meut elle-même, ou lorsqu'elle eft en mouvement c'eft une autre fubftance qui le lui communique. Mais voit-on dans cette fubftance autre chofe qu'elle-même en action; & fi quelquefois elle paroît recevoir un mouvement qu'elle n'a pas, le reçoit-elle de quelqu'autre caufe que ce même genre de fubftance dont les parties agiffent les unes fur les autres?

Si donc on fuppofe un autre Agent, je demande quel il eft, & qu'on me donne des preuves de fon exiftence; mais puisqu'on n'en a pas la moindre idée, ce n'eft pas même un *Etre de raifon*.

Après cela il eft clair que les Anciens ont dû facilement reconnoître

une

une force intrinsèque de mouvement au dedans de la substance des corps; puisqu'enfin, on ne peut, ni prouver, ni concevoir aucune autre substance qui agisse sur elle.

MAIS ces mêmes Auteurs ont en même tems avoué, ou plutot prouvé, qu'il étoit impossible de comprendre comment ce mystère de la Nature peut s'opérer, parce qu'on ne connoît point l'essence des corps. Ne connoissant pas l'Agent, quel moyen en effet de pouvoir connoître sa manière d'agir? Et la difficulté ne demeureroit-elle pas la même, en admettant une autre substance, principalement un être dont on n'auroit aucune idée, & dont on ne pourroit pas même raisonnablement reconnoître l'existence.

CE n'est pas aussi sans fondement qu'ils ont pensé que la substance des corps envisagée sans aucune forme, n'avoit aucune activité, mais qu'elle étoit *tout en puissance.* * Le corps humain, par exemple, privé de la Forme propre, pourroit-il exécuter les mouvemens qui en dépendent? De même sans l'ordre & l'arrangement de

* *Totum in potentiâ.*

de toutes les parties de l'univers, la matière qui les compose pourroit-elle produire tous les divers phénomènes qui frappent nos sens?

Mais les parties de cette substance qui reçoivent des formes, ne peuvent pas elles-mêmes se les donner; ce sont toujours d'autres parties de cette même substance déjà revêtuë de formes, qui les leur procurent. Ainsi c'est de l'action de ces parties, pressées les unes par les autres, que naissent les formes par lesquelles la forme motrice des corps devient effectivement active.

C'est au froid & au chaud qu'on doit, à mon avis, réduire, comme ont fait les Anciens, les formes productives des autres formes; parce qu'en effet, c'est par ces deux qualités actives générales, que sont vraisemblablement produits tous les corps sublunaires.

Descartes, génie fait pour se frayer de nouvelles routes & s'égarer, a prétendu avec quelques autres Philosophes, que Dieu étoit la seule cause efficiente du mouvement, & qu'il l'imprimoit à chaque instant dans tous les corps. Mais ce sentiment n'est *qu'une hypothèse*, qu'il a tâché d'aju-

ster

ſter aux lumières de la Foi ; & alors ce n'eſt plus parler en Philoſophe, ni à des Philoſophes, ſur-tout à ceux qu'on ne peut convaincre que par la force de l'évidence.

Les Scholaſtiques Chrétiens des derniers ſiécles ont bien ſenti l'importance de cette ſimple réfléxion: c'eſt pourquoi ils ſe ſont ſagement bornés aux ſeules lumières purement philoſophiques ſur le mouvement de la matière, quoiqu'ils euſſent pu faire voir que Dieu même a dit qu'il avoit „ empreint d'un principe actif „ les élemens de la matière". *Geneſ.* I. *Iſaye* 66.

On pourroit former ici une longue chaîne d'autorités, & prendre dans les Profeſſeurs les plus célébres, une ſubſtance de la doctrine de tous les autres : mais ſans un fatras de citations, il eſt aſſez évident que la matière contient cette force motrice qui l'anime, & qui eſt la cauſe immédiate de toutes les loix du mouvement.

CHAPITRE VI.

De la faculté sensitive de la Matière.

Nous avons parlé de deux attributs essentiels de la matière, desquels dependent la plupart de ses propriétés ; sçavoir l'étenduë & la force motrice. Nous n'avons plus maintenant qu'à prouver un troisiéme attribut ; je veux dire la faculté de sentir, que les Philosophes * de tous les siécles ont reconnuë dans cette même substance. Je dis tous les Philosophes, quoique je n'ignore pas tous les efforts qu'ont vainement faits les Cartésiens pour l'en dépouiller. Mais pour écarter des difficultés insurmontables, ils se sont jettés dans un labyrinthe dont ils ont cru sortir par cet absurde systême, „ que les „ bêtes sont de pures machines.

U-

* Voyez la Thèse que M. Leibnitz fit soutenir à ce sujet au Prince Eugène, & *l'Origine ancienne de la Physique moderne*, par le P. Régnault.

UNE opinion si risible n'a jamais eu d'accès chez les Philosophes que comme un badinage d'esprit, ou un amusement philosophique. C'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas à la réfuter. L'expérience ne nous prouve pas moins la faculté de sentir dans les bêtes, que dans les hommes : hors moi qui suis fort assuré que je sens, je n'ai d'autre preuve du sentiment des autres hommes que par les signes qu'ils m'en donnent. Le langage de convention, je veux dire, la parole, n'est pas le signe qui l'exprime le mieux : il y en a un autre commun aux hommes & aux animaux, qui le manifeste avec plus de certitude ; je parle du langage affectif, tel que les plaintes, les cris, les caresses, la fuite, les soupirs, le chant, & en un mot toutes les expressions de la douleur, de la tristesse, de l'aversion, de la crainte, de l'audace, de la soumission, de la colère, du plaisir, de la joie, de la tendresse, &c. Un langage aussi énergique a bien plus de force pour nous convaincre, que tous les Sophismes de Descartes pour nous persuader.

PEUT-ETRE les Cartésiens, ne

pouvant se refuser à leur propre sentiment intérieur, se croient-ils mieux fondés à reconnoître la même faculté de sentir dans tous les hommes, que dans les autres animaux; parce que ceux ci n'ont pas à la vérité exactement la figure humaine. Mais ces Philosophes s'en tenant ainsi à l'écorce des choses, auroient bien peu examiné la parfaite ressemblance qui frappe les connoisseurs, entre l'homme & la bête : car il n'est ici question que de la similitude des organes des sens, lesquels, à quelques modifications près, sont absolument les mêmes, & accusent évidemment les mêmes usages.

Si ce parallèle n'a pas été saisi par Descartes, ni par ses Sectateurs, il n'a pas échappé aux autres Philosophes, & sur tout à ceux qui se sont curieusement appliqués à *l'Anatomie comparée.*

Il se présente une autre difficulté qui interesse davantage notre amour propre : c'est l'impossibilité où nous sommes encore de concevoir cette propriété comme une dépendance, ou un attribut de la matière. Mais qu'on fasse attention que cette substance ne nous laisse appercevoir que

des

des chofes ineffables. Comprend-on mieux comment l'étenduë découle de fon effence? comment elle peut-être muë par une force primitive dont l'action s'exerce fans contact, & mille autres merveilles qui fe dérobent tellement aux recherches des yeux les plus clairvoyans, qu'elles ne leur montrent que le rideau qui les cache, fuivant l'idée d'un illuftre Moderne *.

MAIS ne pourroit-on pas fuppofer, comme ont fait quelques-uns, que le fentiment qui fe remarque dans les corps animés, appartiendroit à un être diftinct de la matière de ces corps, à une fubftance d'une différente nature, & qui fe trouveroit unie avec eux? Les lumières de la raifon nous permettent-elles de bonne foi d'admettre de telles conjectures? Nous ne connoiffons dans les corps que de la matiére, & nous n'obfervons la faculté de fentir que dans ces corps: fur quel fondement donc établir un être idéal, défavöué par toutes nos connoiffances?

IL faut cependant convenir avec la même franchife, que nous ignorons

* *LEIBNITZ.*

rons ſi la matière a en ſoi la faculté immédiate de ſentir, ou ſeulement la puiſſance de l'acquérir par les modifications, ou par les formes dont elle eſt ſuſceptible; car il eſt vrai que cette faculté ne ſe montre que dans les corps organiſés.

VOILA donc encore une nouvelle faculté qui ne réſideroit auſſi qu'en puiſſance dans la matière, ainſi que toutes les autres dont on a fait mention, & telle a été encore la façon de penſer des Anciens, dont la Philoſophie pleine de vuës & de pénétration, méritoit d'être élevée ſur les débris de celle des Modernes. Ces derniers ont beau dédaigner des ſources trop éloignées d'eux: l'ancienne Philoſophie * prévaudra toujours devant ceux qui ſont dignes de la juger; parce qu'elle forme, (du moins par rapport au ſujet que je traite,) un ſyſtème ſolide, bien lié, & comme un corps qui manque à tous ces membres épars de la Phyſique moderne.

* *Metaphyſique.*

CHA-

CHAPITRE VII.

Des formes substantielles.

NOUS avons vu que la matière est mobile, qu'elle a la puissance de se mouvoir par elle-même; qu'elle est susceptible de sensation & de sentiment. Mais il ne paroît pas, du moins si l'on s'en rapporte à l'expérience, ce grand maître des Philosophes, que ces propriétés puissent être mises en exercice, avant que cette substance soit, pour ainsi dire, habillée de quelques formes qui lui donnent la faculté de se mouvoir & de sentir. C'est pourquoi les Anciens regardoient ces formes, comme faisant partie de la réalité des corps; & de là vient qu'ils les ont nommées *formes substantielles*. * En effet, la matière considérée par abstraction, ou séparément de toute forme, est un être incomplet, suivant le langage des Ecoles, un être qui n'existe point dans

* *GOUD.* T. II. p. 94. 98.

dans cet état, & ſur lequel du moins le ſens, ni la raiſon, n'ont aucune priſe. Ce ſont donc véritablement les formes qui le rendent ſenſible, & pour ainſi dire, le réaliſent. Ainſi, quoique, rigoureuſement parlant, elles ne ſoient point des ſubſtances, mais de ſimples modifications, on a été fondé à leur donner le nom de formes ſubſtantielles, parce qu'elles perfectionnent la ſubſtance des corps, & en font en quelque ſorte partie.

D'AILLEURS pourvu que les idées ſoient clairement expoſées, nous dédaignons de réformer des mots conſacrés par l'uſage, & qui ne peuvent induire en erreur, lorsqu'ils ſont définis, & bien entendus.

LES Anciens n'avoient donné le nom de formes ſubſtantielles, qu'aux modifications qui conſtituënt eſſentiellement les corps, & qui leur donnent à chacun ces caractères déciſifs qui les diſtinguent l'un de l'autre. Ils nommoient ſeulement formes *accidentelles*, les modifications qui viennent par accident, & dont la deſtruction n'entraîne pas néceſſairement celle des formes qui conſtituënt la nature des corps; comme le mouvement local du corps humain, qui peut ceſ-

ser; sans altérer l'intégrité de son organisation.

Les formes substantielles ont été divisées en simples & en composées. Les formes simples sont celles qui modifient les parties de la matiére, telle que la grandeur, la figure, le mouvement, le repos & la situation; & ces parties de la matière revêtuës de ces formes, sont ce qu'on appelle *corps simples*, ou *élemens*. Les formes composées consistent dans l'assemblage des corps simples, unis & arrangés dans l'ordre, & la quantité nécessaire pour construire, ou former les différens mixtes.

Les mêmes Philosophes de l'antiquité ont aussi en quelque sorte distingué deux sortes de formes substantielles dans les corps vivans; sçavoir celles qui constituënt les parties organiques de ces corps, & celles qui sont regardées comme étant leur principe de vie. C'est à ces derniéres qu'ils ont donné le nom d'Ame. Ils en ont fait trois sortes; l'Ame végétative qui appartient aux plantes, l'Ame sensitive, commune à l'homme & à la bête: mais parce que celle de l'homme semble avoir un plus vaste empire, des fonctions plus éten-

duës, des vuës plus grandes, ils l'ont appellée *Ame raisonnable.* Disons un mot de l'Ame végétative. Mais auparavant, qu'il me soit permis de répondre à une objection que m'a faite un habile homme. „ Vous n'admet„ tez, dit-il, dans les animaux, „ pour principe de sentiment, aucu„ ne substance qui soit différente de „ la matière: pourquoi donc traiter „ d'absurde le Cartésianisme, en ce „ qu'il suppose que les animaux sont „ de pures machines? & quelle si „ grande différence y a-t-il entre ces „ deux opinions"? Je répons d'un seul mot: Descartes refuse tout sentiment, toute faculté de sentir à ses machines, ou à la matière dont il suppose que les animaux sont uniquement faits: & moi je prouve clairement, si je ne me trompe fort, que s'il est un être qui soit, pour ainsi dire, pêtri de sentiment; c'est l'animal; il semble avoir tout reçu en cette monnoie, qui (dans un autre sens) manque à tant d'hommes. Voilà la différence qu'il y a entre le célébre Moderne dont je viens de parler, & l'Auteur de cet Ouvrage.

CHAPITRE VIII.

De l'Ame végétative.

Nous avons dit qu'il falloit rappeller au froid & au chaud les formes productives de toutes les formes des corps. Il a paru un excellent Commentaire de cette Doctrine des Anciens, par M. Quesnay. Cet habile homme la démontre par toutes les recherches & toutes les expériences de la Physique Moderne, ingénieusement rassemblées dans un *Traité du Feu*, où *l'Ether* subtilement rallumé, joué le premier rôle dans la formation des corps. M. Lamy Médécin, n'a pas cru devoir ainsi borner l'empire de l'Ether ; il explique la formation des ames de tous les corps par cette même cause. L'Ether est un esprit infiniment subtil ; une matiére très déliée & toujours en mouvement, connuë sous le nom de feu pur & céleste, parce que les Anciens en avoient mis la source dans le Soleil, d'où suivant eux, il est lancé dans tous les corps

plus ou moins, ſelon leur nature & leur conſiſtence ; & „ quoique de „ ſoi-même il ne brûle pas, par les „ différens mouvemens qu'il donne „ aux particules des autres corps „ où il eſt renfermé, il brûle & fait „ reſſentir la chaleur. Toutes les „ parties du monde ont quelque por„ tion de ce feu Elémentaire, que „ pluſieurs Anciens regardent com„ me l'Ame du monde. Le feu viſi„ ble a beaucoup de cet Eſprit, l'air „ auſſi, l'eau beaucoup moins, la „ terre très peu. Entre les mixtes, „ les minéraux en ont moins, les „ plantes plus, & les animaux beau„ coup davantage. Ce feu, ou cet „ eſprit, eſt leur Ame, qui s'augmen„ te avec le corps par le moyen des „ alimens qui en contiennent, & „ dont il ſe ſépare avec le chile, & „ devient enfin capable de ſentiment, „ grace à un certain mêlange d'hu„ meurs, & à cette ſtructure parti„ culiere d'organes qui forment les „ corps animés : car les animaux, „ les minéraux, les plantes mêmes, „ & les os qui font la baſe de nos „ corps, n'ont pas de ſentiment, „ quoiqu'ils ayent chacun quelque „ portion de cet Ether, parce qu'ils

„ n'ont

„ n'ont pas la même organiſation ".

Les Anciens entendoient par l'Ame végétative la cauſe qui dirige toutes les opérations de la génération, de la nutrition & de l'accroiſſement de tous les corps vivans.

Les Modernes, peu attentifs à l'idée que ces premiers Maîtres avoient de cette eſpéce d'Ame, l'ont confonduë avec l'organiſation même des végétaux & des animaux, tandis qu'elle eſt la cauſe qui conduit & dirige cette organiſation.

On ne peut en effet concevoir la formation des corps vivans, ſans une cauſe qui y préſide, ſans un principe qui régle & amene tout à une fin déterminée; ſoit que ce principe conſiſte dans les loix générales par lesquelles * s'opère tout le mécanisme des actions de ces corps; ſoit qu'il ſoit borné à des loix particulières originairement réſidentes ou incluſes dans le germe de ces corps mêmes, & par lesquelles s'exécutent toutes ſes fonctions pendant leur accroiſſement & leur durée.

Les Philoſophes dont je parle, ne

* BOERH. Elem. Chem. p. 35. 36. *Abregé de ſa Théorie Chimique*. p. 6. 7.

ne fortoient pas des propriétés de la matière pour établir ces principes. Cette fubftance à laquelle ils attribuënt la faculté de fe mouvoir elle-même, avoit auffi le pouvoir de fe diriger dans fes mouvemens, l'un ne pouvant fubfifter fans l'autre ; puifqu'on conçoit clairement que la même puiffance doit être également, & le principe de ces mouvemens, & le principe de cette détermination, qui font deux chofes abfolument individuelles & inféparables. C'eft pourquoi ils regardoient l'Ame végétative, comme une forme fubftantielle purement matérielle, malgré l'efpece d'intelligence dont ils imaginoient qu'elle n'étoit pas dépourvüe.

CHAPITRE IX.

De l'Ame fenfitive des Animaux.

Le principe matériel, ou la forme fubftantielle, qui dans les animaux fent, difcerne & connoît, a été généralement nommée par les Anciens, *Ame fenfitive.* Ce principe

doit être soigneusement distingué du corps organique même des animaux, & des opérations de ces corps, qu'ils ont attribuées à l'Ame végétative, comme on vient de le remarquer. Ce sont cependant les organes mêmes de ces corps animés, qui occasionnent à cet être sensitif les sensations dont il est affecté.

On a donné le nom de sens, aux organes particuliérement destinés à faire naître ces sensations dans l'Ame. Les Médecins les divisent en sens externes & en sens internes; mais il ne s'agit ici que des premiers, qui sont, comme tout le monde sçait, au nombre de cinq; la vûe, l'ouïe, l'odorat, le goût & le tact, dont l'empire s'étend sur un grand nombre de sensations, qui toutes sont des sortes de toucher.

Ces organes agissent par l'entremise des nerfs, & d'une matière qui coule au-dedans de leur imperceptible cavité, & qui est d'une si grande subtilité, qu'on lui a donné le nom d'esprit animal, si bien démontré ailleurs par une foule d'expériences & de solides raisonnemens, que je ne perdrai point de tems à en prouver ici l'existence.

Lorsque les organes des ſens ſont frappés par quelque objet, les nerfs qui entrent dans la ſtructure de ces organes ſont ébranlés, le mouvement des eſprits modifié ſe tranſmet au cerveau jusqu'au *ſenſorium commune*, c'eſt à dire, jusqu'à l'endroit même, où l'Ame ſenſitive reçoit les ſenſations à la faveur de ce reflux d'eſprits, qui par leur mouvement agiſſent ſur elle.

Si l'impreſſion d'un corps ſur un nerf ſenſitif eſt forte & profonde, ſi elle le tend, le déchire, le brûle, ou le rompt, il en réſulte pour l'Ame une ſenſation qui n'eſt plus ſimple, mais douloureuſe: & réciproquement, ſi l'organe eſt trop foiblement affecté, il ne ſe fait aucune ſenſation. Donc pour que les ſens faſſent leurs fonctions, il faut que les objets impriment un mouvement proportionné à la nature foible ou forte de l'organe ſenſitif.

Il ne ſe fait donc aucune ſenſation, ſans quelque changement dans l'organe qui lui eſt deſtiné, ou plutôt dans la ſeule ſurface du nerf de cet organe. Ce changement peut il ſe faire par *l'intromiſſion* du corps qui *ſe fait* ſentir? Non; les envelopes

du-

dures des nerfs rendent la chofe évidemment impoffible. Il n'eft produit que par les diverfes propriétés des corps fenfibles, & de là naiffent les différentes fenfations.

BEAUCOUP d'expériences nous ont fait connoître que c'eft effectivement dans le cerveau, que l'Ame eft affectée des fenfations propres à l'animal : car lorsque cette partie eft confidérablement bleffée, l'animal n'a plus ni fentiment, ni difcernement, ni connoiffance : toutes les parties qui font au deffus des plaies & des ligatures, confervent entr'elles & le cerveau le mouvement & le fentiment, toujours perdu au-deffous, entre la ligature & l'extrémité. La fection, la corruption des nerfs & du cerveau, la compreffion même de cette partie, &c. ont appris à Galien la même vérité. Ce Sçavant a donc parfaitement connu le fiége de l'Ame, & la néceffité abfoluë des nerfs pour les fenfations; il a fçu 1°. que l'Ame fent, & n'eft réellement affectée que dans le cerveau, des fentimens propres à l'animal. 2°. Qu'elle n'a de fentiment & de connoiffance, qu'autant qu'elle reçoit l'impreffion actuelle des efprits animaux.

Nous

Nous ne rapporterons point ici les opinions d'Aristote, de Chrysippe, de Platon, de Descartes, de Vieussens, de Rosset, de Willis, de Lancisi, &c. Il en faudroit toujours revenir à Galien, comme à la Vérité même. Hippocrate paroît aussi n'avoir pas ignoré où l'Ame fait sa résidence.

Cependant la plupart des anciens Philosophes, ayant à leur tête les Stoïciens; & parmi les Modernes, Perrault, Stuart, & Tabor, ont pensé que l'Ame sentoit dans toutes les parties du corps, parce qu'elles ont toutes des nerfs. Mais nous n'avons aucune preuve d'une sensibilité aussi universellement répandüë. L'expérience nous a même appris que lorsque quelque partie du corps est retranchée, l'Ame a des sensations, que cette partie qui n'est plus, semble encore lui donner. L'ame ne sent donc pas dans le lieu même où elle croit sentir. Son erreur consiste dans la manière dont elle sent, & qui lui fait rapporter son propre sentiment aux organes qui le lui occasionnent, & l'avertissent en quelque sorte de l'impression qu'ils reçoivent eux-mêmes des causes extérieures. Ce-

pen-

pendant nous ne pouvons pas assurer que la substance de ces organes ne soit pas elle-même susceptible de sentiment, & qu'elle n'en ait pas effectivement. Mais ces modifications ne pourroient être connuës qu'à cette substance même, & non au tout, c'est-à-dire, à l'animal auquel elles ne sont pas propres, & ne servent point.

COMME les doutes qu'on peut avoir à ce sujet, ne sont fondés que sur des conjectures, nous ne nous arrêterons qu'à ce que l'expérience, qui seule doit nous guider, nous apprend sur les sensations que l'Ame reçoit dans les corps animés.

BEAUCOUP d'Auteurs mettent le siége de l'Ame presque dans un seul point du cerveau, & dans un seul point du corps calleux, d'où comme de son trône, elle régit toutes les parties du corps.

L'ETRE sensitif ainsi cantonné, resserré dans des bornes aussi étroites, ils le distinguent 1°. de tous les corps animés, dont les divers organes concourent seulement à lui fournir ses sensations: 2°. des esprits mêmes qui le touchent, le remuënt, le pénétrent par la diverse force de leur

choc,

choc, & le font si diversement sentir.

Pour rendre leur idée plus sensible, ils comparent l'Ame au timbre d'une montre, parce qu'en effet l'Ame est en quelque sorte dans le corps, ce qu'est le timbre dans la montre. Tout le corps de cette machine, les ressorts, les rouës ne sont que des instrumens, qui par leurs mouvemens, concourent tous ensemble à la régularité de l'action du marteau sur le timbre, qui attend, pour ainsi dire, cette action, & ne fait que la recevoir : car lorsque le marteau ne frappe pas le timbre, il est comme isolé de tout le corps de la montre, & ne participe en rien à tous ses mouvemens.

Telle est l'Ame pendant un sommeil profond. Privée de toutes sensations, sans nulle connoissance de tout ce qui se passe au dehors & au dedans du corps qu'elle habite, elle semble attendre le réveil, pour recevoir en quelque sorte le coup de marteau donné par les esprits sur son timbre. Ce n'est en effet que pendant la veille qu'elle est affectée par diverses sensations, qui lui font connoître la nature des impressions que les corps

externes communiquent aux organes.

QUE l'Ame n'occupe qu'un point du cerveau, ou qu'elle ait un siége plus étendu, peu importe à notre systême. Il est certain qu'à en juger par la chaleur, l'humidité, l'âpreté, la douleur, &c. que tous les nerfs sentent également, on croiroit qu'ils devroient tous être intimement réünis pour former cette espece de rendez-vous de toutes les sensations. Cependant on verra que les nerfs ne se rassemblent en aucun lieu du cerveau, ni du cervelet, ni de la moëlle de l'épine.

QUOIQU'IL en soit, les principes que nous avons posés une fois bien établis, on doit voir que toutes les connoissances, même celles qui sont les plus habituelles, ou les plus familières à l'Ame, ne résident en elle, qu'au moment même qu'elle en est affectée. *L'habituel* de ces connoissances ne consiste que dans les modifications permanentes du mouvement des esprits, qui les lui présentent, ou plutôt qui les lui procurent très fréquemment. D'où il suit que c'est dans la fréquente répétition des mêmes mouvemens que consistent la mémoire, l'imagination,

les inclinations, les passions, & toutes les autres facultés qui mettent de l'ordre dans les idées, qui le maintiennent & rendent les sensations plus ou moins fortes & étenduës : & de là viennent encore la pénétration, la conception, la justesse, & la liaison des connoissances ; & cela, selon le dégré d'excellence, ou la perfection des organes des différens animaux.

CHAPITRE X.

Des facultés du corps qui se rapportent à l'Ame sensitive.

Les Philosophes ont rapporté à l'Ame sensitive toutes les facultés qui servent à lui exciter des sensations. Cependant il faut bien distinguer ces facultés, qui sont purement mécaniques, de celles qui appartiennent véritablement à l'être sensitif. C'est pourquoi nous allons les réduire à deux classes.

Les facultés du corps, qui fournissent des sensations, sont celles qui dépendent des organes des sens, & uni-

uniquement du mouvement des esprits contenus dans les nerfs de ces organes, & des modifications de ces mouvemens. Tels sont la diversité des mouvemens des esprits excités dans les nerfs des différens organes, & qui font naître les diverses sensations dépendantes de chacun d'eux, dans l'instant même qu'ils sont frappés, ou affectés par des objets extérieurs. Nous rapporterons encore ici les modifications habituelles de ces mêmes mouvemens, qui rappellent nécessairement les mêmes sensations, que l'Ame avoit déjà reçues par l'impression des objets sur les sens. Ces modifications, tant de fois répétées, forment la mémoire, l'imagination, les passions.

Mais il y en a d'autres également ordinaires, & habituelles, qui ne viennent pas de la même source: elles dépendent originairement des diverses dispositions organiques des corps animés, lesquelles forment les inclinations, les appétits, la pénétration, l'instinct & la conception.

La seconde classe renferme les facultés qui appartiennent en propre à l'être sensitif; comme les sensations, les perceptions, le discernement, les connoissances, &c.

§. I.

Des sens.

La diversité des sensations varie selon la nature des organes qui les transmettent à l'Ame. L'ouïe porte à l'Ame la sensation du bruit ou du son, la vuë lui imprime les sentimens de lumière & de couleurs, qui lui représentent l'image des objets qui s'offrent aux yeux. l'Ame reçoit de l'odorat toutes les sensations connuës sous le nom d'odeurs; les saveurs lui viennent à la faveur du goût : le toucher enfin, ce sens universellement répandu par toute l'habitude du corps, lui fait naître les sensations de toutes les qualités appellées *tactiles*, telles que la chaleur, la froideur, la dureté, la mollesse, le poli, l'âpre, la douleur & le plaisir, qui dépendent des divers organes du tact ; parmi lesquels nous comptons les parties de la génération, dont le sentiment vif pénétre & transporte l'Ame dans les plus doux & les plus heureux momens de notre existence.

Puisque le nerf optique & le *nerf* acoustique sont seuls, l'un voit les

les couleurs, l'autre entend les sons; puisque les seuls nerfs moteurs portent à l'Ame l'idée des mouvemens, qu'on n'apperçoit les odeurs qu'à la faveur de l'odorat, &c. il s'ensuit que chaque nerf est propre à faire naître différentes sensations, & qu'ainsi le *sensorium commune* a, pour ainsi dire, divers territoires, dont chacun a son nerf, reçoit & loge les idées apportées par ce tuyau. Cependant il ne faut pas mettre dans les nerfs mêmes la cause de la diversité des sensations; car l'expansion du nerf auditif ressemble à la rétine, & cependant il en résulte des sensations bien opposées. Cette variété paroît clairement dépendre de celle des organes placés avant les nerfs, desorte qu'un organe dioptrique, par exemple, doit naturellement servir à la vision.

NON-SEULEMENT les divers sens excitent différentes sensations, mais chacun d'eux varie encore à l'infini celles qu'il porte à l'Ame, selon les différentes manières dont ils sont affectés par les corps externes. C'est pourquoi la sensation du bruit peut être modifiée par une multitude de tons différens, & peut faire apper-

cevoir à l'Ame l'éloignement & le lieu de la cause qui produit cette sensation. Les yeux peuvent de même en modifiant la lumière, donner des sensations plus ou moins vives de la lumière & des couleurs, & former par ces différentes modifications, les idées d'étenduë, de figure, d'éloignement, &c. Tout ce qu'on vient de dire est exactement vrai des autres sens.

§. II.

Mécanisme des sensations.

TACHONS, à la faveur de l'œil, de pénétrer dans le plus subtil mécanisme des sensations. Comme l'œil est le seul de tous les organes sensitifs, où se peigne & se représente visiblement l'action des objets extérieurs, il peut seul nous aider à concevoir quelle sorte de changement ces objets font éprouver aux nerfs qui en sont frappés. Prenez un œil de bœuf, dépouïllez le adroitement de la sclérotique & de la choroïde; mettez où étoit la première de ces membranes, un papier dont la concavité s'ajuste parfaitement avec la

convexité de l'œil. Présentez ensuite quelque corps que ce soit devant le trou de la pupille, vous verrez très-distinctement au fond de l'œil l'image de ce corps. D'où j'infère en passant, que la vision n'a pas son siége dans la choroïde, mais dans la rétine.

En quoi consiste la peinture des objets? Dans un retracement proportionnellement diminutif des rayons lumineux qui partent de ces objets. Ce retracement forme une impression de la plus grande délicatesse, comme il est facile d'en juger par tous les rayons de la pleine Lune, qui concentrés dans le foyer d'un miroir ardent, & refléchis sur le plus sensible thermométre, ne font aucunement monter la liqueur de cet instrument. Si l'on considère de plus, qu'il y a autant de fibres dans cette expansion du nerf optique, que de points dans l'image de l'objet, que ces fibres sont infiniment tendres & molles, & ne forment guères qu'une vraie pulpe, ou moëlle nerveuse, on concevra non seulement que chaque fibrille ne se trouvera chargée que d'une très-petite portion des rayons; mais qu'à cause de son extrême délicatesse, el-

le n'en recevra qu'un changement simple, leger, foible, ou fort superficiel; & en conséquence de cela, les esprits animaux à peine excités, réflueront avec la plus grande lenteur: à mesure qu'ils retourneront vers l'origine du nerf optique, leur mouvement se rallentira de plus en plus, & par conséquent l'impression de cette peinture ne pourra s'étendre, se propager le long de la corde optique, sans s'affoiblir. Que pensez-vous à présent de cette impression portée jusqu'à l'Ame même? N'en doit-elle pas recevoir un effet si doux, qu'elle le sente à peine?

De nouvelles expériences viennent encore à l'appui de cette théorie. Mettez l'oreille à l'extrémité d'un arbre droit & long, tandis qu'on gratte doucement avec l'ongle à l'autre bout. Une si foible cause doit produire si peu de bruit, qu'il sembleroit devoir s'étouffer ou se perdre dans toute la longueur du bois. Il se perd en effet pour tous les autres, vous seul entendez un bruit sourd, presqu'imperceptible. La même chose se passe en petit dans le nerf optique, parce qu'il est infiniment moins solide. L'impression une fois reçuë

par l'extrémité d'un canal cylindrique, plein d'un fluide non élastique, doit nécessairement se porter jusqu'à l'autre extrémité, comme dans ce bois dont je viens de parler, & dans l'expérience si connuë des billes de billard; or les nerfs sont des tuyaux cylindriques, du moins chaque fibre sensible nerveuse montre clairement aux yeux cette figure.

Mais de petits cylindres d'un diamétre aussi étroit ne peuvent vraisemblablement contenir qu'un seul globule à la file, qu'une suite ou rang d'esprits animaux. Cela s'ensuit de l'extrême facilité qu'ont ces fluides à se mouvoir au moindre choc, ou de la régularité de leurs mouvemens, de la précision, de la fidélité des traces, ou des idées qui en résultent dans le cerveau : tous effets qui prouvent que le suc nerveux est composé d'élémens globuleux, qui nagent peut-être dans une matière éthérée ; & qui seroient inexplicables, en supposant dans les nerfs, comme dans les autres vaisseaux, diverses espèces de globules, dont le tourbillon changeroit l'homme le plus attentif, le plus prudent, en ce qu'on nomme un franc étourdi.

Que le fluide nerveux ait du ressort, ou qu'il n'en ait pas, de quelque figure que soient les élémens, si l'on veut expliquer les phénoménes des sensations, il faut donc admettre 1°. l'éxistence & la circulation des esprits. 2°. Ces mêmes esprits qui mis en mouvement par l'action des corps externes, rétrogradent jusqu'à l'Ame. 3°. Un seul rang de globules sphériques, dans chaque fibre cylindrique, pour courir au moindre tact, pour galopper au moindre signal de la volonté. Cela posé, avec quelle vîtesse le premier globule poussé doit-il pousser le dernier, & le jetter, pour ainsi dire, sur l'Ame, qui se réveille à ce coup de marteau, & reçoit des idées plus ou moins vives, rélativement au mouvement qui lui a été imprimé. Ceci amene naturellement les Loix des Sensations: les voici.

§. III.

Loix des Sensations.

I. Loi. Plus un objet agit distinctement sur le *sensorium*, plus l'idée qui en résulte, est nette & distincte.

II. Loi. Plus il agit vivement sur la même partie matérielle du cerveau, plus l'idée est claire.

III. Loi. La même clarté résulte de l'impression des objets souvent renouvellée.

IV. Loi. Plus l'action de l'objet est vive, plus elle est différente de toute autre, ou extraordinaire, plus l'idée est vive & frappante. On ne peut souvent la chasser par d'autres idées, comme Spinosa dit l'avoir éprouvé, lorsqu'il vit un de ces grands hommes du Brésil. C'est ainsi qu'un blanc & un noir qui se voyent pour la première fois, ne l'oublieront jamais, parce que l'Ame regarde longtems un objet extraordinaire, y pense & s'en occupe sans cesse. L'esprit & les yeux passent légérement sur les choses qui se présentent tous les jours. Une plante nouvelle ne frappe que le Botaniste. On voit par là qu'il est dangereux de donner aux enfans des idées effrayantes, telle que la peur du Diable, du Loup, &c.

Ce n'est qu'en réfléchissant sur les notions simples, qu'on saisit les idées compliquées : il faut que les premières soient toutes représentées clairement à l'*Ame*, & qu'elle les conçoi-

ve diſtinctement l'une après l'autre; c'eſt à dire, qu'il faut choiſir un ſeul ſujet ſimple, qui agiſſe tout entier ſur le *ſenſorium*, & ne ſoit troublé par aucun autre objet, à l'exemple des Géomètres, qui par habitude ont le talent que la maladie donne aux mélancoliques, de ne pas perdre de vuë leur objet. C'eſt la première concluſion qu'on doit tirer de notre première Loi; la ſeconde eſt, qu'il vaut mieux méditer, que d'étudier tout haut comme les enfans & les écoliers: car on ne retient que des ſons, qu'un nouveau torrent d'idées emporte continuellement. Au reſte, ſuivant la troiſiéme Loi, des traces plus ſouvent marquées ſont plus difficiles à effacer, & ceux qui ne ſont point en état de méditer, ne peuvent guéres apprendre que par le mauvais uſage dont j'ai parlé.

Enfin comme il faut qu'un objet, qu'on veut voir clairement au microſcope, ſoit bien éclairé, tandis que toutes les parties voiſines ſont dans l'obſcurité; de même pour entendre diſtinctement un bruit qui d'abord paroiſſoit confus, il ſuffit d'écouter attentivement: le ſon trouvant une oreille bien préparée, har-

moniquement tenduë, frappe le cerveau plus vivement. C'est par les mêmes moyens qu'un raisonnement qui paroissoit fort obscur, est enfin trouvé clair; cela s'ensuit de la II. Loi.

§. IV.

Que les Sensations ne font pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.

Quelque lumineuses que soient nos sensations, elles ne nous éclairent jamais sur la nature de l'objet actif, ni sur celle de l'organe passif. La figure, le mouvement, la masse, la dureté, sont bien des attributs des corps sur lesquels nos sens ont quelque prise. Mais combien d'autres propriétés qui résident dans les derniers élémens des corps, & qui ne sont pas saisies par nos organes, avec lesquels elles n'ont du rapport que d'une façon confuse qui les exprime mal, ou point du tout? Les couleurs, la chaleur, la douleur, le goût, le tact, &c. varient à tel point, que le même corps paroît tantôt chaud, & tantôt froid à la même

personne, dont l'organe sensitif par conséquent ne retrace point à l'Ame le véritable état des corps. Les couleurs ne changent-elles pas aussi, selon les modifications de la lumière? Elles ne peuvent donc être regardées comme des propriétés des corps. L'Ame juge confusément des goûts, qui ne lui manifestent pas même la figure des sels.

Je dis plus : on ne conçoit pas mieux les premiéres qualités des corps. Les idées de grandeur, de dureté, &c. ne sont déterminées que par nos organes. Avec d'autres sens, nous aurions des idées différentes des mêmes attributs, comme avec d'autres idées nous penserions autrement que nous ne pensons de tout ce qu'on appelle ouvrage de génie, ou de sentiment. Mais je reserve à parler ailleurs de cette matière.

Si tous les corps avoient le même mouvement, la même figure, la même densité, quelque différens qu'ils fussent d'ailleurs entr'eux, il suit qu'on croiroit qu'il n'y a qu'un seul corps dans la nature, parce qu'ils affecteroient tous de la même manière l'organe sensitif.

Nos idées ne viennent donc pas de

de la connoiſſance des propriétés des corps, ni de ce en quoi conſiſte le changement qu'éprouvent nos organes. Elles ſe forment par ce changement ſeul. Suivant ſa nature, & ſes dégrés, il s'éleve dans notre Ame des idées qui n'ont aucune liaiſon avec leurs cauſes occaſionnelles & efficientes, ni ſans doute avec la volonté, malgré laquelle elles ſe font place dans la moëlle du cerveau. La douleur, la chaleur, la couleur rouge, ou blanche, n'ont rien de commun avec le feu, ou la flamme; l'idée de cet élément eſt ſi étrangere à ces ſenſations, qu'un homme ſans aucune teinture de Phyſique ne la concevra jamais.

D'AILLEURS les ſenſations changent avec les organes; dans certaines jauniſſes, tout paroît jaune. Changez avez le doigt l'axe de la viſion, vous multiplierez les objets, vous en varierez à votre gré la ſituation & les attitudes. Les engelures, &c. font perdre l'uſage du tact. Le plus petit embarras dans le canal d'Euſtache ſuffit pour rendre ſourd. Les fleurs blanches ôtent tout le ſentiment du vagin. Une taye ſur la cornée, ſuivant qu'elle répond plus ou

moins au centre de la prunelle, fait voir diversement les objets. La cataracte, la goutte serène, &c. jettent dans l'aveuglement.

Les sensations ne représentent donc point du tout les choses, telles qu'elles sont en elles-mêmes, puisqu'elles dépendent entièrement des parties corporelles qui leur ouvrent le passage.

Mais pour cela nous trompent-elles? Non certes, quoiqu'on en dise, puisqu'elles nous ont été données plus pour la conservation de notre machine, que pour acquérir des connoissances. La réfléxion de la lumière produit une couleur jaune dans un œil plein de bile; l'Ame alors doit donc voir jaune. Le sel & le sucre impriment des mouvemens opposés aux papilles du goût; on aura donc en conséquence des idées contraires, qui feront trouver l'un salé, & l'autre doux. A dire vrai, les sens ne nous trompent jamais, que lorsque nous jugeons avec trop de précipitation sur leurs rapports : car autrement ce sont des ministres fidéles; l'Ame peut compter qu'elle sera sûrement avertie par eux des embûches qu'on lui tend; les sens veillent sans
cea-

cesse, & sont toujours prêts à corriger l'erreur les uns des autres. Mais comme l'Ame dépend à son tour des organes qui la servent, si tous les sens sont eux-mêmes trompés, le moyen d'empêcher le *sensorium commune* de participer à une erreur aussi générale?

§. V.

Raisons Anatomiques de la diversité des sensations.

QUAND même tous les nerfs se rassembleroient, les sensations n'en seroient pas moins diverses: mais outre qu'il s'en faut beaucoup que cela soit vrai, si ce n'est les nerfs optiques & acoustiques, c'est que les nerfs sont réellement séparés dans le cerveau. 1°. L'origine de chaque nerf ne doit pas être fort éloignée de l'endroit où le scalpel les démontre, & ne peut plus les suivre, comme il paroît dans les nerfs auditifs & pathétiques. 2°. On voit clairement sans microscope, que les principes nerveux sont assez écartés; (cela se remarque sur-tout dans les nerfs olfactifs, optiques & auditifs, qui sont

à une très grande diſtance l'un de l'autre :) & que les fibres nerveuſes ne ſuivent pas les mêmes directions, comme le prouvent encore les nerfs que je viens de nommer. 3°. L'extrême molleſſe de toutes ces fibres, fait qu'elles ſe confondent aiſément avec la moëlle : la 4°. & la 8°. paire peuvent ici ſervir d'exemple. 4°. Telle eſt la ſeule impénétrabilité des corps, que les premiers filamens de tant de différens nerfs ne peuvent ſe réünir en un ſeul point. 5°. La diverſité des ſenſations, telle que la chaleur, la douleur, le bruit, la couleur, l'odeur, qu'on éprouve à la fois ; ces deux ſentimens diſtinct à l'occaſion du toucher d'un doigt de la main droite, & d'un doigt de la main gauche, à l'occaſion même d'un ſeul petit corps rond, qu'on fait rouler ſous un doigt ſur lequel le doit voiſin eſt replié ; tout prouve que chaque ſens a ſon petit département particulier dans la moëlle du cerveau, & qu'ainſi le ſiége de l'Ame eſt compoſé d'autant de parties, qu'il y a de ſenſations diverſes qui y répondent. Or qui pourroit les nombrer ? Et que de raiſons pour multiplier & modifier le ſentiment à l'infini ? Le-

tissu des enveloppes des nerfs, qui peut être plus ou moins solide, leur pulpe plus ou moins molle, leur situation plus ou moins lâche, leur diverse construction, à l'une & à l'autre extrémité, &c.

IL s'ensuit de ce que nous avons dit jusqu'à présent, que chaque nerf diffère l'un de l'autre à sa naissance, & en conséquence ne paroît porter à l'Ame qu'une sorte de sensations, ou d'idées. En effet l'histoire physiologique de tous les sens prouve que chaque nerf a un sentiment rélatif à sa nature, & plus encore à celle de l'organe au travers duquel se modifient les impressions externes. Si l'organe est dioptrique, il donne l'idée de la lumière & des couleurs; s'il est acoustique, on entend, comme on l'a déjà dit, &c.

§. VI.

De la petitesse des idées.

CES impressions des corps extérieurs sont donc la vraie cause Physique de toutes nos idées; mais que cette cause est extraordinairement petite Lorsqu'on regarde le Ciel au

travers du plus petit trou, to
vaste hemisphére se peint au fo
l'œil, son image est beaucoup
petite que le trou par où elle a
Que seroit-ce donc d'une étoile
6e. grandeur, ou de la 6e. partie
globule sanguin? L'Ame la vo
pendant fort clairement avec u
microscope. Quelle cause infini
éxigue? & par consèquent quelle
être l'éxilité de nos sensations
nos idées? Et que cette éxili
sensations & d'idées paroît néce
par rapport à l'immensité de la
moire! Où loger en effet ta
connoissances, sans le peu de
qu'il leur faut, & sans l'étendu
la moëlle du cerveau & des d
lieux qu'elles habitent.

§. VII.

Differens siéges de l'Ame.

POUR fixer, ou marquer
précision, quels sont ces diver
ritoires de nos idées, il faut e
recourir à l'Anatomie, sans la
le on ne connoît rien du corps,
vec laquelle seule on peut lev
plûpart des voiles qui déroben

me à la curiosité de nos regards & de nos recherches.

CHAQUE nerf prend son origine de l'endroit, où finit la dernière artériole de la substance corticale du cerveau ; cette origine est donc, où commence visiblement le filament médullaire, qui part de ce fin tuyau qu'on en voit naître & sortir sans microscope. Tel est réellement le lieu d'où la plûpart des nerfs semblent tirer leur origine, où ils se réünissent, & où l'être sensitif paroît réfugié. Les sensations & les mouvemens animaux peuvent-ils être raisonnablement placés dans l'artère ? Ce tuyau est privé de sentiment par lui-même, & il n'est changé par aucun effort de la volonté. Les sensations ne sont point aussi dans le nerf au dessous de sa continuité avec la moëlle : les plaies & autres observations nous le persuadent. Les mouvemens à leur tour n'ont point leur siége au-dessous de la continuité du nerf avec l'artére, puisque tout nerf se meut au gré de la volonté. Voilà donc le *sensorium* bien établi dans la moëlle, & cela jusqu'à l'origine même artérielle de cette substance médullaire. D'où il suit encore une fois que le siége de

l'A-

l'Ame a plus d'étenduë qu'on ne s'imagine; encore ses limites seroient-elles peut-etre trop bornées dans un homme, sur tout très-sçavant, sans l'immense petitesse ou éxilité des idées dont nous avons parlé.

§. VIII.

De l'étendue de l'Ame.

Si le siége de l'Ame a une certaine étenduë, si elle sent en divers lieux du cerveau, ou ce qui revient au même, si elle y a véritablement différens siéges, il faut nécessairement qu'elle ne soit pas elle-même inétenduë, comme le prétend Descartes; car dans son systême, l'Ame ne pourroit agir sur le corps, & il seroit aussi impossible d'expliquer l'union & l'action réciproque des deux substances, que cela est facile à ceux qui pensent qu'il n'est pas possible de concevoir aucun être sans étenduë. En effet, le corps & l'Ame sont deux natures entierement opposées, selon Descartes; le corps n'est capable que de mouvement, l'Ame que de connoissance; donc il est impossilbe que l'Ame agisse sur le corps,

ni le corps sur l'Ame. Que le corps se meuve, l'Ame qui n'est point sujette aux mouvemens, n'en ressentira aucune atteinte. Que l'Ame pense, le corps n'en ressentira rien, puisqu'il n'obéït qu'au mouvement.

N'EST-CE pas dire avec Lucrece, que l'Ame n'étant pas matérielle, ne peut agir sur le corps, ou qu'elle l'est effectivement, puisqu'elle le touche & le remuë de tant de façons? Ce qui ne peut convenir qu'à un corps *.

SI petite & si imperceptible qu'on suppose l'étenduë de l'Ame, malgré les phénomènes qui semblent prouver le contraire, & qui démontreroient plutôt † plusieurs Ames, qu'une Ame sans étenduë, il faut toujours qu'elle en ait une, quelle qu'elle soit, puisqu'elle touche immédiatement cette autre étenduë énorme du corps, com-

* *Tangere nec tangi, nisi corpus, nulla potest res.*

† Quelques anciens Philosophes les ont admises, pour expliquer les differentes contradictions dans lesquelles l'Ame se surprend elle-même, telles que, par exemple, les pleurs d'une femme qui seroit bien fâchée de voir ressusciter son mari, & *vice versa*.

comme on conçoit que le globe du monde feroit touché par toute la surface du plus petit grain de sable qui feroit placé sur son sommet? L'étenduë de l'Ame forme donc en quelque sorte le corps de cet être sensible & actif; & à cause de l'intimité de sa liaison, qui est telle qu'on croiroit que les deux substances individuellement attachées & jointes ensemble, elles ne sont qu'un seul tout. Aristote * dit, „ qu'il n'y a point d'A„ me sans corps, & que l'Ame n'est „ point un corps ". A dire vrai, quoique l'Ame agisse sur le corps & se détermine sans doute par une activité qui lui est propre, cependant je ne sçais si elle est jamais active, avant que d'avoir été passive; car il semble que l'Ame pour agir, ait besoin de recevoir les impressions des esprits modifiés par les facultés corporelles. C'est ce qui a peut-être fait dire à plusieurs; que l'Ame dépend tellement du tempérament & de la disposition des organes, qu'elle se perfectionne & s'embellit avec eux.

Vous voyez que pour expliquer l'union de l'Ame au corps, il n'est pas

* *De Anima* text. 26. c. 2.

pas besoin de tant se mettre l'esprit à la torture, que l'ont fait ces grands génies, Aristote, Platon, Descartes, Mallebranche, Leibnitz, Staahl, & qu'il suffit d'aller rondement son droit chemin, & de ne pas regarder derrière, ou de côté, lorsque la vérité est devant soi. Mais il y a des gens qui ont tant de préjugés, qu'ils ne se baisseroient seulement pas pour ramasser la vérité, s'ils la rencontroient où ils ne veulent pas qu'elle soit.

Vous concevez enfin qu'après tout ce qui a été dit sur la diverse origine des nerfs & les différens siéges de l'Ame, il se peut bien faire qu'il y ait quelque chose de vrai dans toutes les opinions des Auteurs à ce sujet, quelqu'opposées qu'elles paroissent: & puisque les maladies du cerveau, selon l'endroit qu'elles attaquent, suppriment tantôt un sens, tantôt un autre, ceux qui mettent le siége de l'Ame dans les *nates*, ou les *testes*, ont-ils plus de tort que ceux qui voudroient la cantonner dans le *centre ovale*, dans le *corps calleux*, ou même dans la *glande pinéale*? Nous pourrons donc appliquer à toute la moëlle du cerveau, ce que Virgile dit

dit * de tout le corps, où il prétend avec les Stoïciens que l'Ame est répanduë.

En effet où est votre Ame, lorsque votre odorat lui communique des odeurs qui lui plaisent, ou la chagrinent, si ce n'est dans ces couches d'où les nerfs olfactifs tirent leur origine? Où est-elle, lorsqu'elle apperçoit avec plaisir un beau Ciel, une belle perspective, si elle n'est dans les couches optiques? Pour entendre, il faut qu'elle soit placée à la naissance du nerf auditif, &c. Tout prouve donc que ce timbre auquel nous avons comparé l'Ame, pour en donner une idée sensible, se trouve en plusieurs endroits du cerveau, puisqu'il est réellement frappé à plusieurs portes. Mais je ne prétens pas dire pour cela qu'il y ait plusieurs Ames; une seule suffit sans doute avec l'étenduë de ce siége médullaire que nous avons été forcés par l'expérience de lui accorder; elle suffit, dis-je, pour agir, sentir, & penser, autant qu'il lui est permis par les organes.

§. IX.

* .... Totus diffusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet. *Virg. Æneid. l. 6.*

§. IX.

Que l'être sensitif est par consequent matériel.

MAIS quels doutes s'élevent dans mon Ame, & que notre entendement est foible & borné! Mon Ame montre constamment, non la pensée, qui lui est accidentelle, quoiqu'en disent les Cartésiens, mais de l'activité & de la sensibilité. Voilà deux propriétés incontestables, reconnuës par tous les Philosophes qui ne se sont point laissés aveugler par l'esprit systématique, le plus dangereux des esprits. Or, dit-on, toutes propriétés supposent un sujet qui en soit la baze, qui existe par lui-même, & auquel appartiennent de droit ces mêmes proprietés. Donc, conclut-on, l'Ame est un être séparé du corps, une espéce de *monade spirituelle*, une *forme subsistante*, comme parlent les adroits & prudens Scholastiques; c'est-à dire, une substance dont la vie ne dépend pas de celle du corps. On ne peut mieux raisonner sans doute; mais le sujet de ces propriétés, pourquoi voulez-vous que je l'imagine d'une nature absolument distincte du

corps,

corps, tandis que je vois clairement que c'eſt l'organiſation même de la moëlle aux premiers commencemens de ſa naiſſance, (c'eſt à-dire, à la fin du *cortex*,) qui exerce ſi librement dans l'état ſain toutes ces propriétes? Car c'eſt une foule d'obſervations & d'expériences certaines, qui me prouvent ce que j'avance, au lieu que ceux qui diſent le contraire peuvent nous étaler beaucoup de Métaphyſique, ſans nous donner une ſeule idée. Mais ſeroient-ce donc des fibres médullaires qui formeroient l'Ame? Et comment concevoir que la matière puiſſe ſentir & penſer? J'avouë que je ne le conçois pas; mais, outre qu'il eſt impie de borner la toute-puiſſance du Créateur, en ſoutenant qu'il n'a pu faire penſer la matière, lui qui d'un mot a fait la lumière, dois-je dépouïller un Etre des proprietés qui frappent mes ſens, parce que l'eſſence de cet Etre m'eſt inconnuë? Je ne vois que matière dans le cerveau; qu'étenduë, comme on l'a prouvé, dans ſa partie ſenſitive: vivant, ſain, bien organiſé, ce viſcère contient à l'origine des nerfs un principe actif répandu dans la ſubſtance médullaire; je vois ce prin-

principe qui ſent & penſe, ſe déranger, s'endormir, s'éteindre avec le corps. Que dis-je! l'Ame dort la première, ſon feu s'éteint à meſure que les fibres dont elle paroit faite, s'affoibliſſent & tombent les unes ſur les autres. Si tout s'explique par ce que l'Anatomie & la Phyſiologie me découvrent dans la moëlle, qu'ai-je beſoin de forger un Etre idéal? Si je confonds l'Ame avec les organes corporels, c'eſt donc que tous les phénomènes m'y déterminent, & que d'ailleurs Dieu n'a donné à mon Ame aucune idée d'elle-même, mais ſeulement aſſez de discernement & de bonne foi pour ſe reconnoître dans quelque miroir que ce ſoit, & ne pas rougir d'être née dans la fange. Si elle eſt vertueuſe & ornée de mille belles connoiſſances, elle eſt aſſez noble, aſſez recommendable.

Nous remettons à expoſer les phénomènes dont je viens de parler, lorsque nous ferons voir le peu d'empire de l'Ame ſur le corps, & combien la volonté lui eſt aſſervie. Mais l'ordre des matières que je traite, exige que la mémoire ſuccéde aux ſenſations, qui m'ont mené beaucoup plus loin que je ne penſois.

§. X.

De la Mémoire.

Tout jugement eſt la comparaiſon de deux idées que l'Ame ſçait diſtinguer l'une de l'autre. Mais comme dans le même inſtant elle ne peut contempler qu'une ſeule idée ; ſi je n'ai point de mémoire, lorsque je vais comparer la ſeconde idée, je ne retrouve plus la première. Ainſi, (& c'eſt une réparation d'honneur à la mémoire trop en décri), point de mémoire, point de jugement. Ni la parole, ni la connoiſſance des choſes, ni le ſentiment interne de notre propre exiſtence, ne peuvent demeurer certainement en nous ſans mémoire. A-t on oublié ce qu'on a ſçu? Il ſemble qu'on ne faſſe que ſortir du néant ; on ne ſçait point avoir déjà exiſté, & que l'on continuera d'être encore quelque tems. *Wepfer* parle d'un malade qui avoit perdu les idées mêmes des choſes, & n'avoit plus d'exactes perceptions ; il prenoit le manche pour le dedans de la cuillier. Il en cite un autre qui ne pouvoit jamais finir ſa phraſe, parce qu'avant d'a-

voir

voir fini, il en avoit oublié le commencement; & il donne l'hiſtoire d'un troiſiéme, qui faute de mémoire, ne pouvoit plus épeler, ni lire. La Motte fait mention de quelqu'un qui avoit perdu l'uſage de former des ſons & de parler. Dans certaines affections du cerveau, il n'eſt pas rare de voir les malades ignorer la faim & la ſoif; *Bonnet* en cite une foule d'exemples. Enfin un homme qui perdroit toute mémoire, ſeroit un atome penſant, ſi on peut penſer ſans elle; inconnu à lui-même, il ignoreroit ce qui lui arriveroit, & ne s'en rappelleroit rien.

LA cauſe de la mémoire eſt tout-à-fait mécanique, comme elle-même; elle paroît dépendre de ce que les impreſſions corporelles du cerveau, qui ſont les traces d'idées qui ſe ſuivent, ſont voiſines; & que l'Ame ne peut faire la découverte d'une trace, ou d'une idée, ſans rappeller les autres qui avoient coutume d'aller enſemble. Cela eſt très vrai de ce qu'on a appris dans la jeuneſſe. Si l'on ne ſe ſouvient pas d'abord de ce qu'on cherche, un vers, un ſeul mot le fait retrouver. Ce phénomene démontre que les idées ont des terri-

toires féparés, mais avec quelque ordre. Car pour qu'un nouveau mouvement, par exemple, le commencement d'un vers, un fon qui frappe les oreilles, communique fur le champ fon impreffion à la partie du cerveau, qui eft analogue à celle où fe trouve le premier veftige de ce qu'on cherche, c'eft-à-dire, cette autre partie de la moëlle, où eft cachée la mémoire, ou la trace des vers fuivans, & y repréfente à l'Ame la fuite de la première idée, ou des premiers mots, il eft néceffaire que de nouvelles idées foient portées par une loi conftante au même lieu, dans lequel avoient été autrefois gravées d'autres idées de même nature que celles-là. En effet fi cela fe faifoit autrement, l'arbre au pied duquel on a été volé, ne donneroit pas plus fûrement l'idée d'un voleur, que quelqu'autre objet. Ce qui confirme la même vérité, c'eft que certaines affections du cerveau détruifent tel ou tel fens, fans toucher aux autres. Le Chirurgien que j'ai cité, a vu un homme qui perdit le tact d'un coup à la tête. *Hildanus* parle d'un homme qu'une commotion de cerveau rendit aveugle. J'ai vu une Dame, qui, guérie

d'u-

d'une apopléxie, fut plus d'un an à recouvrer sa mémoire; il lui fallut revenir à l'a, b, c, de ses premières connoissances, qui s'augmentoient & s'élevoient en quelque sorte avec les fibres affaissées du cerveau, qui n'avoient fait par leur *collabescence* qu'arrêter & intercepter les idées. Le P. Mabillon étoit fort borné; une maladie fit éclore en lui beaucoup d'esprit, de pénétration, & d'aptitude pour les Sciences. Voilà une de ces heureuses maladies, contre lesquelles bien des gens pourroient troquer leur santé, & ils feroient un marché d'or. Les aveugles ont assez communément beaucoup de mémoire: tous les corps qui les environnent ont perdu les moyens de les distraire; l'attention, la réflexion leur coute peu; de là on peut envisager long-tems & fixement chaque face d'un objet, la présence des idées est plus stable & moins fugitive. M. de la Motte, de l'Académie Françoise, dicta tout de suite sa Tragédie *d'Inés de Castro.* Quelle étendue de mémoire d'avoir 2000 vers présens, & qui défilent tous avec ordre devant l'Ame, au gré de la volonté! Comment se peut-il faire qu'il n'y ait rien d'embrouillé dans

cette espece de cahos! On a dit bien plus de Pascal; on raconte qu'il n'a jamais oublié ce qu'il avoit appris. On pense au reste, & avec assez de raison, puisque c'est un fait, que ceux qui ont beaucoup de mémoire, ne sont pas ordinairement plus suspects de jugement, que les Medecins de religion, parce que la moëlle du cerveau est si pleine d'anciennes idées, que les nouvelles ont peine à y trouver une place distincte : j'entens ces idées *méres*, si on me permet cette expression, qui peuvent juger les autres, en les comparant, & en déduisant avec justesse une troisieme idée de la combinaison des deux premières. Mais qui eut plus de jugement, d'esprit & de mémoire, que les deux hommes illustres que je viens de nommer?

Nous pouvons conclure de tout ce qui a été dit au sujet de la mémoire, que c'est une faculté de l'Ame qui consiste dans les modifications permanentes du mouvement des esprits animaux, excités par les impressions des objets qui ont agi vivement, ou très-souvent sur les sens: en sorte que ces modifications rappel*lent* à l'Ame les mêmes sensations avec

vec les mêmes circonſtances de lieu, de tems, &c. qui les ont accompagnées, au moment qu'elle les a reçuës par les organes qui ſentent.

LORSQU'ON ſent qu'on a eu autrefois une idée ſemblable à celle qui paſſe actuellement par la tête, cette ſenſation s'appelle donc *mémoire:* & cette même idée, ſoit que la volonté y conſente, ſoit qu'elle n'y conſente pas; ſe réveille néceſſairement à l'occaſion d'une diſpoſition dans le cerveau, ou d'une cauſe interne, ſemblable à celle qui l'avoit fait naître auparavant, ou d'une autre idée qui a quelque affinité avec elle.

§. XI.

De l'Imagination.

L'IMAGINATION confond les diverſes ſenſations incomplettes que la mémoire rappelle à l'Ame, & en forme des images, ou des tableaux, qui lui repréſentent des objets différens, ſoit pour les circonſtances, ſoit pour les accompagnemens, ou pour la variété des combinaiſons; j'entens des objets différens des exactes ſenſations reçuës autrefois par les ſens.

Mais pour parler de l'imagination avec plus de clarté, nous la definirons une perception d'une idée produite par des causes internes, & semblable à quelqu'une des idées que les causes externes avoient coutume de faire naître. Ainsi lorsque des causes matérielles cachées dans quelque partie du corps que se soit, affectent les nerfs, les esprits, le cerveau, de la même manière que les causes corporelles externes, & en conséquence excitent les mêmes idées, on a ce qu'on appelle de *l'imagination*. En effet lorsqu'il naît dans le cerveau une disposition physique, parfaitement semblable à celle que produit quelque cause externe, il doit se former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cause présente au dehors : c'est pourquoi les objets de l'imagination sont appellés phantômes, ou spectres, φαντάσματα.

Les sens internes occasionnent donc comme les externes, des changemens de pensées ; ils ne différent les uns des autres, ni par la façon dont on pense, qui est toujours la même pour tout le monde, ni par le changement qui se fait dans le *sensorium,* mais par la seule absence d'objets

jets externes. Il eſt peu ſurprenant que les cauſes internes puiſſent imiter les cauſes extérieures, comme on le voit en ſe preſſant l'œil, (ce qui change ſi ſingulièrement la viſion) dans les ſonges, dans les imaginations vives, dans le délire, &c.

L'IMAGINATION dans un homme ſain eſt plus foible que la perception des ſenſations externes; & à dire vrai, elle ne donne point de vraie perception. J'ai beau imaginer en paſſant la nuit ſur le Pont-neuf, la magnifique perſpective des lanternes allumées, je n'en ai la perception que lorsque mes yeux en ſont frappés. Lorsque je penſe à l'Opéra, à la Comédie, à l'Amour, qu'il s'en faut que j'éprouve les ſenſations de ceux qu'enchante la le Maure, ou qui pleurent avec Mérope, ou qui ſont dans les bras de leurs maîtreſſes! Mais dans ceux qui rêvent, ou qui ſont en délire, l'imagination donne de vraies perceptions; ce qui prouve clairement qu'elle ne différe point dans ſa nature même, ni dans ſes effets ſur le *ſenſorium*, quoique la multiplicité des idées, & la rapidité avec laquelle elles ſe ſuivent, affoibliſſent les anciennes idées retenuës dans le cerveau, où les nouvelles

prennent plus d'empire: & cela eſt vrai de toutes les impreſſions nouvelles des corps ſur le nôtre.

L'IMAGINATION eſt vraie ou fauſſe, foible ou forte. L'imagination vraie repréſente les objets dans un état naturel, au lieu que dans l'imagination fauſſe, l'Ame les voit autrement qu'ils ne ſont. Tantôt elle reconnoît cette illuſion; & alors ce n'eſt qu'un vertige, comme celui de Paſcal, qui avoit tellement épuiſé par l'étude les eſprits de ſon cerveau, qu'il imaginoit voir du côté gauche un précipice de feu, dont il ſe faiſoit toujours garantir par des chaiſes, ou par toute autre eſpece de rempart, qui put l'empêcher de voir ce goufre phantaſtique effrayant, que ce grand homme connoiſſoit bien pour tel. Tantôt l'Ame participant à l'erreur générale de tous les ſens externes & internes, croit que les objets ſont réellement ſemblables aux phantômes produits dans l'imagination, & alors c'eſt un vrai délire.

L'IMAGINATION foible eſt celle qui eſt auſſi légérement affectée par les diſpoſition des ſens internes, que par l'impreſſion des externes; tandis que ceux qui ont une imagination

for-

forte, font vivement affectés & remués par les moindres causes ; & on peut dire que ceux-là ont été favorisés de la nature, puisque pour travailler avec succès aux ouvrages de génie & de sentiment, il faut une certaine force dans les esprits, qui puisse graver vivement & profondément dans le cerveau les idées que l'imagination a faites, & les passions qu'elle veut peindre. *Corneille* avoit les organes doués sans doute d'une force bien supérieure en ce genre ; son théatre est l'école de la grandeur d'ame, comme le remarque M. *de Voltaire*. Cette force se manifeste encore dans *Lucrece* même, ce grand Poëte, quoique le plus souvent sans harmonie. Pour être grand Poëte, il faut de grandes passions.

QUAND quelque idée se réveille dans le cerveau avec autant de force, que lorsqu'elle y a été gravée pour la premiere fois, & cela par un effet de la mémoire & d'une imagination vive, on croit voir au dehors l'objet connu de cette pensée. Une cause présente, interne, forte, jointe à une mémoire vive, jette les plus sages dans cette erreur, qui est si familière

à ce *délire sans fiévre* des mélancholiques. Mais si la volonté se met de la partie, si les sentimens qui en résultent dans l'Ame, l'irritent, alors on est, à proprement parler, en fureur.

Les Maniaques occupés toujours du même objet, s'en sont si bien fixé l'idée dans l'esprit, que l'Ame s'y fait & y donne son consentement. Plusieurs se ressemblent, en ce que, hors du point de leur folie, ils sont d'un sens droit & sain : & s'ils se laissent séduire par l'objet même de leur erreur, ce n'est qu'en conséquence d'une fausse hypothèse, qui les écarte d'autant plus de la raison, qu'ils sont plus conséquens ordinairement. *Michel Montagne* a un chapitre sur l'imagination, qui est fort curieux : il fait voir que le plus sage a un objet de délire, &, comme on dit, sa folie. C'est une chose bien singulière & bien humiliante pour l'homme, de voir que tel génie sublime, dont les Ouvrages font l'admiration de l'Europe, n'a qu'à s'attacher trop longtems à une idée si extravagante, si indigne de lui qu'elle puisse être, il l'adoptera, jusqu'à ne vouloir jamais *s'en départir*; plus il verra & touche-

ra,

ra, par exemple, sa cuisse & son nez, plus il sera convaincu que l'une est de paille, & l'autre de verre; & aussi clairement convaincu, qu'il l'est du contraire, dès que l'Ame a perdu de vuë son objet, & que la raison a repris ses droits. C'est ce qu'on voit dans la manie.

Cette maladie de l'esprit dépend de causes corporelles connuës; & si on a tant de peine à la guérir, c'est que ces malades ne croient point l'être, & ne veulent point entendre dire qu'ils le sont, de sorte que si un Médecin n'a pas plus d'esprit que de gravité, ou de Galénique, ses raisonnemens gauches & mal adroits les irritent & augmentent leur manie. L'ame n'est livrée qu'à une forte impression dominante, qui seule l'occupe tout entière, comme dans l'amour le plus violent, qui est une sorte de manie. Que sert donc alors de s'opiniâtrer à parler raison à un homme qui n'en a plus? *Quid vota furentem, quid delubra juvant?* Tout le fin, tout le mystère de l'art, est de tâcher d'exciter dans le cerveau une idée plus forte, qui abolisse l'idée ridicule qui occupe l'Ame: car par là on rétablit le jugement & la raison, avec l'éga-

le distribution du sang & des esprits.

§. XII.

Des Passions.

Les passions sont des modifications habituelles des esprits animaux, lesquelles fournissent presque continuellement à l'Ame des sensations agréables ou désagréables, qui lui inspirent du désir, ou de l'aversion pour les objets, qui ont fait naître dans le mouvement de ces esprits les modifications accoutumées. De là naissent l'amour, la haine, la crainte, l'audace, la pitié, la férocité, la colère, la douceur, tel ou tel penchant à certaines voluptés. Ainsi il est évident que les passions ne doivent pas se confondre avec les autres facultés récordatives, telles que la mémoire & l'imagination, dont elles se distinguent par l'impression agréable ou désagréable des sensations de l'Ame; au lieu que les autres agens de notre réminiscence ne sont considérés qu'autant qu'ils rappellent simplement les sensations, telles qu'on les a reçuë, sans avoir égard à la peine, ou au plaisir qui peut les accompagner.

TELLE eſt l'aſſociation des idées dans ce dernier cas, que les idées externes ne ſe repréſentent point telles qu'elles ſont au dehors, mais jointes avec certains mouvemens qui troublent le *ſenſorium* : & dans le premier cas, l'imagination fortement frappée, loin de retenir toutes les notions, admet à peine une ſeule notion ſimple d'une idée complexe, ou plutôt ne voit que ſon objet fixe interne.

MAIS entrons dans un plus grand détail des paſſions. Lorſque l'Ame apperçoit les idées qui lui viennent par les ſens, elles produiſent par cette même repréſentation de l'objet, des ſentimens de joie ou de triſteſſe; ou elles n'excitent, ni les uns, ni les autres; celles-ci ſe nomment *indifférentes* : au lieu que les premières ſont aimer, ou haïr l'objet qui les fait naître par ſon action.

SI la volonté qui réſulte de l'idée tracée dans le cerveau, ſe plaît à contempler, à conſerver cette idée; comme lorſqu'on penſe à une jolie femme, à certaine réüſſite, &c. c'eſt ce qu'on nomme *joie*, *volupté*, *plaiſir*. Quand la volonté déſagréablement affectée, ſouffre d'avoir une idée,

dée, & la voudroit loin d'elle, il en résulte de la tristesse. L'amour & la haine sont deux passions desquelles dépendent toutes les autres. L'amour d'un objet présent me réjouït; l'amour d'un objet passé est un agréable souvenir ; l'amour d'un objet futur est ce qu'on nomme *désir*, ou *espoir*, lorsqu'on désire, ou qu'on espere en jouïr. Un mal présent excite de la tristesse, ou de la haine; un mal passé donne une réminiscence fâcheuse; la crainte vient d'un mal futur. Les autres affections de l'Ame sont divers degrés d'amour, ou de haine. Mais si ces affections sont fortes, qu'elles impriment des traces si profondes dans le cerveau, que toute notre économie en soit bouleversée, & ne connoisse plus les loix de la raison ; alors cet état violent se nomme *passion*, qui nous entraîne vers son objet, malgré nôtre Ame. Les idées qui n'excitent, ni joie, ni tristesse, sont appellées indifférentes, comme on vient de le dire : telle est l'idée de l'air, d'une pierre, d'un cercle, d'une maison, &c. Mais excepté ces idées-là, toutes les autres tiennent à l'amour, ou à la haine, & dans l'homme tout respire la

pas-

paſſion. Chaque âge a les ſiennes. On ſouhaite naturellement ce qui convient à l'état actuel du corps. La jeuneſſe forte & vigoureuſe aime la guerre, les plaiſirs de l'amour, & tous les genres de volupté ; l'impotente vieilleſſe, au lieu d'être belliqueuſe, eſt timide ; avare, au lieu d'aimer la dépenſe ; la hardieſſe eſt témérité à ſes yeux, & la jouïſſance eſt un crime, parce qu'elle n'eſt plus faite pour elle. On obſerve les mêmes appétits, & la même conduite dans les brutes, qui ſont comme nous gais, folâtres, amoureux dans le jeune âge, & s'engourdiſſent enſuite peu-à-peu pour tous les plaiſirs. A l'occaſion de cet état de l'Ame qui fait aimer, ou haïr, il ſe fait dans le corps des mouvemens muſculaires, par le moyen deſquels nous pouvons nous unir, ou de corps, ou de penſée, à l'objet de notre plaiſir, & écarter celui dont la préſence nous révolte.

PARMI les affections de l'Ame, les unes ſe font avec conſçience, ou ſentiment intérieur ; & les autres ſans ce ſentiment. Les affections du premier genre appartiennent à cette loi, par laquelle le corps obéït à la volon-

lonté; il n'importe de chercher comment cela s'opére. Pour expliquer ces suites, ou effets des passions, il suffit d'avoir recours à quelque accélération ou retardement dans le mouvement du suc nerveux, qui paroît se faire dans le principe du nerf. Celles du second genre sont plus cachées; & les mouvemens qu'elles excitent n'ont pas encore été bien exposés. Dans une très-vive joie, il se fait une grande dilatation du cœur: le pouls s'eleve, le cœur palpite, jusqu'à faire entendre quelquefois ses palpitations, & il se fait aussi quelquefois une si grande transpiration, qu'il s'ensuit souvent la défaillance, & même la mort subite. La colère augmente tous les mouvemens, & conséquemment la circulation du sang; ce qui fait que le corps devient chaud, rouge, tremblant, tout-à coup prêt à déposer quelques sécrétions qui l'irritent, & sujet aux hémorrhagies. De là ces fréquentes apoplexies, ces diarrhées, ces cicatrices r'ouvertes, ces inflammations, ces ictères, cette augmentation de transpiration. La terreur, cette passion, qui, en ébranlant toute la machine, la met, *pour* ainsi dire, en garde pour sa pro-

pre

pre défense, fait à peu près les mêmes effets que la colère ; elle ouvre les artères, guérit quelquefois subitement les paralysies, la létargie, la goute, arrache un malade aux portes de la mort, produit l'apopléxie, fait mourir de mort subite, & cause enfin les plus terribles effets. Une crainte médiocre diminue tous les mouvemens, produit le froid, arrête la transpiration, dispose le corps à recevoir les miasmes contagieux, produit la pâleur, l'horreur, la foiblesse, le relâchement des sphincters, &c. Le chagrin produit les mêmes accidens, mais moins forts, & principalement retarde tous les mouvemens vitaux & animaux. Cependant un grand chagrin a quelquefois fait tout-à-coup périr. Si vous rapportez tous ces effets à leurs causes, vous trouverez que les nerfs doivent nécessairement agir sur le sang; en sorte que son cours réglé par celui des esprits, s'augmente, ou se retarde avec lui. Les nerfs qui tiennent les artéres, comme dans des filets, paroissent donc dans la colère & la joie, exciter la circulation du sang artériel, en animant le ressort des artères : dans la crainte & le chagrin,

[illegible]

[redacted]

ies, comme on en lit des exem-
s dans *Venette* & *Montagne*? Il
ſt pas jusqu'à l'excès de la pudeur,
ne certaine retenuë, ou timidité,
nt on ſe corrige bien vîte à l'éco-
des femmes galantes; qui ne met-
ſouvent l'homme le plus amou-
ıx, dans une incapacité de les ſa-
'aire. Voilà à la fois la théorie de
nour, & celle de toutes les autres
ſions; l'une vient merveilleuſe-
nt à l'appui des autres. Il eſt é-
ent que les nerfs jouënt ici le plus
nd rôle, & qu'ils ſont le principal
ſort des paſſions. Quoique nous
connoiſſions point les paſſions par
rs cauſes, les lumiéres que le mé-
ıiſme des mouvemens des corps
més a répanduës de nos jours,
ıs permettent donc du moins de
expliquer toutes aſſez clairement
leurs effets: & dès qu'on ſçait,
exemple, que le chagrin reſſerre
diametres des tuyaux, quoiqu'on
ore quelle eſt la premiere cauſe
fait que les nerfs ſe contractent
our d'eux, comme pour les étran-
r; tous les effets qui s'enſuivent,
mélancolie, d'atrabile & de ma-
, ſont faciles à concevoir; l'ima-
ation affectée d'une idée forte,
d'u-

d'une passion violente, influë sur le corps & le tempérament; & réciproquement les maladies du corps attaquent l'imagination & l'esprit. La mélancolie prise dans le sens des Médecins, une fois formée, & devenüe bien atrabilaire dans le corps de la personne la plus gaie, la rendra donc nécessairement des plus tristes: & au lieu de ces plaisirs qu'on aimoit tant, on n'aura plus de goût que pour la solitude.

CHAPITRE XI.

Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes sensitifs.

Nous avons expliqué la mémoire, l'imagination & les passions; facultés de l'Ame qui dépendent visiblement d'une simple disposition du *sensorium*, laquelle n'est qu'un pur arrangement mécanique des parties qui forment la moëlle du cerveau. On a vu 1°. que la mémoire consiste en ce qu'une idée semblable à celle qu'on avoit euë autrefois, à

l'occasion de l'impression d'un corps externe, se réveille & se représente à l'Ame: 2°. Que si elle se réveille assez fortement, pour que la disposition interne du cerveau enfante une idée très-forte ou trés-vive, alors on a de ces imaginations fortes, dont quelques Auteurs * font une classe, ou une espéce particulière; & qui persuadent très fortement l'Ame que la cause de cette idée existe hors du corps. 3°. Que l'imagination est de toutes les parties de l'Ame, la plus difficile à régler, & celle qui se trouble & se dérange avec le plus de facilité: de la vient que l'imagination en général nuit beaucoup plus au jugement, que la mémoire même, sans laquelle l'Ame ne peut combiner plusieurs idées. On diroit que ce sens froid, appellé commun, quoique si rare, s'éclipse & se fond en quelque sorte à la chaleur des mouvemens vifs & turbulens de la partie phantastique du cerveau. 4°. Enfin j'ai fait voir combien de causes changent les idées mêmes des choses, combien il faut de sages précautions pour éviter l'erreur qui séduit l'homme en certains cas

* Boerh. *Instit. med. de sens. intern.*

cas malgré lui-même. Qu'il me soit permis d'ajouter que ces conoissances sont absolument nécessaires aux Médecins mêmes, pour connoître, expliquer & guérir les diverses affections du cerveau.

Passons à un nouveau genre de facultés corporelles qui se rapportent à l'Ame sensitive. La mémoire, l'imagination, les passions, ont formé la premiere classe: les inclinations, les appétits, l'instinct, la pénétration & la conception, vont composer la seconde.

§. I.

Des inclinations & des appétits.

Les inclinations sont des dispositions qui dépendent de la structure particuliere des sens, de la solidité, de la molesse des nerfs qui se trouvent dans ces organes, ou pluôt qui les constituënt; des divers degrés de mobilité dans les esprits, &c. C'est à cet état qu'on doit les penchans, ou les dégouts naturels, qu'on a pour différens objets qui viennent frapper les sens.

Les appétits dépendent de certains or-

organes, destinés à nous donner les sensations qui nous font désirer la jouïssance, ou l'usage des choses utiles à la conservation de notre machine, & à la propagation de notre espèce; appétit aussi pressant & qui reconnoît les mêmes principes, ou les mêmes causes, que la faim *. Il est bon de savoir que les Anciens ont aussi placé dans cette même classe certaines dispositions de nos organes qui nous donnent de la répugnance, & même de l'horreur, pour les choses qui pourroient nous nuire. C'est pourquoi ils avoient distingué ces appétits en *concupiscibles*, & en *irascibles*; c'est-à dire, en ceux qui nous font désirer ce qui est bon, ou salutaire, qui ne nous y font jamais penser sans plaisir; & en ceux qui nous font penser à ce qui nous est contraire, avec assez de peine & de répugnance pour le rebuter. Quand je dis nous, c'est qu'il faut, n'en déplaise à l'orgueil humain, que les hommes se confondent ici avec les animaux, puisqu'il s'agit de facultés que la nature a donnés en commun aux uns & aux autres.

§. II.

* M. Senac. *Anat. d'Heist.* p. 514.

§. II.

De l'Instinct.

L'INSTINCT consiste dans des dispositions corporelles purement mécaniques, qui font agir les animaux sans nulle délibération, indépendamment de toute expérience, & comme par une espèce de nécessité ; mais cependant, (ce qui est bien admirable), de la maniere qui leur convient le mieux pour la conservation de leur être. D'où naissent la simpathie que certains animaux ont les uns pour les autres, & quelquefois pour l'homme même, auquel il en est qui s'attachent tendrement toute leur vie ; l'antipathie, ou aversion naturelle, les ruses, le discernement, le choix indélibéré automatique, & pourtant sûr de leurs alimens, & même des plantes salutaires qui peuvent leur convenir dans leurs différentes maladies. Lorsque notre corps est affligé de quelque mal, qu'il ne fait ses fonctions qu'avec peine, il est comme celui des animaux, machinalement déterminé à chercher les moyens d'y remedier,

sans

ſans cependant les connoître *.

La raiſon ne peut concevoir comment ſe font des opérations en apparence auſſi ſimples. Le docte Médecin que je cite ſe contente de dire, qu'elles ſe font en conſéquence des loix auxquelles l'Auteur de la nature a aſſujetti les corps animés, & que toutes les premières cauſes dépendent immédiatement de ces loix. L'enfant nouveau né fait différentes fonctions, comme s'il s'y étoit exercé pendant toute la groſſeſſe, ſans connoître aucun des organes qui ſervent à ces fonctions ; le papillon à peine formé fait jouër ſes nouvelles aîles, vole, & ſe balance parfaitement dans l'air ; l'abeille qui vient de naître, ramaſſe du miel & de la cire ; le perdreau à peine éclos, diſtingue le grain qui lui convient. Ces animaux n'ont point d'autre maître que l'inſtinct. Pour expliquer tous ces mouvemens & ces opérations, il eſt donc évident que *Staabl* a grand tort de prétexter l'adreſſe que donne l'habitude.

Il eſt certain, comme l'obſerve l'homme du monde le plus capable † d'ar-

* Boerh. *Inſt. Med.* § 4.
† M. de Maupertius.

d'arracher les secrets de la nature, qu'il y a dans les mouvemens des corps animés autre chose qu'une mécanique intelligible, je veux dire, „ une certaine force qui appartient „ aux plus petites parties dont l'animal est formé, qui est répandue „ dans chacune, & qui caractérise „ non seulement chaque espece d'a„ nimal, mais chaque animal de la „ même espece, en ce que chacun „ se meut, & sent diversement & à „ sa manière, tandis que tous appe„ tent nécessairement ce qui con„ vient à la conservation de leur ê„ tre, & ont une aversion naturelle „ qui les garantit sûrement de ce qui „ pouroit leur nuire".

Il est facile de juger que l'homme n'est point ici excepté. Ouï, sans doute, c'est cette forme propre à chaque corps, cette force innée dans chaque élément fibreux, dans chaque fibre vasculeuse, & toujours essentiellement différente en soi de ce qu'on nomme élasticité, puisque celle-ci est détruite, que l'autre subsiste encore, après la mort même, & se réveille par la moindre force mouvante; c'est cette cause, dis-je, qui *fait* que j'ai moins d'agilité qu'une pu-

puce, quoique je saute par la même mécanique; c'est par elle, que dans un faux pas, mon corps se porte aussi prompt qu'un éclair à contrebalancer sa chute, &c. Il est certain que l'Ame & la volonté n'ont aucune part à toutes ces actions du corps, inconnues aux plus grands Anatomistes; & la preuve en est, que l'Âme ne peut avoir qu'une seule idée distincte à la fois. Or quel nombre infini de mouvemens divers lui faudroit-il prévoir d'un coup d'œil, choisir, combiner, ordonner avec la plus grande justesse? Qui sçait combien il faut de muscles pour sauter; comme les fléchisseurs doivent être relachés, les extenseurs contractés, tantôt lentement, tantôt vîte; comment tel poids & non tel autre peut s'élever? Qui connoît tout ce qu'il faut pour courir, franchir de grands espaces avec un corps d'une pésanteur énorme, pour planer dans les airs, pour s'y élever à perte de vuë & traverser une immensité de Pays? Les muscles auroient-ils donc besoin du conseil d'un être qui n'en sçait seulement pas le nom; qui n'en connoît ni les attaches, ni les usages, pour se préparer à transporter sans risque & fai-

re fauter toute la machine à laquelle ils font attachés? L'Ame n'eft point affez parfaite pour cela, dans l'homme, comme dans l'animal; il faudroit qu'elle eût infufe, cette fcience infinie géométrique fuppofée par *Staabl*, tandis qu'elle ne connoît pas les mufcles qui lui obéïffent. Tout vient donc de la feule force de l'inftinct, & la monarchie de l'Ame n'eft qu'une chimére. Il eft mille mouvemens dans le corps, dont l'Ame n'eft pas même la caufe conditionnelle. La même caufe qui fait fuïr ou approcher un corbeau à la préfence de certains objets, ou lorsqu'il entend quelque bruit, veille auffi fans ceffe à fon infçu, à la confervation de fon être. Mais ce même corbeau, ces oifeaux de la grande efpéce qui parcourent les airs, ont le fentiment propre à leur inftinct.

CONCLUONS donc que chaque animal a fon fentiment propre & fa manière de l'exprimer, & qu'elle eft toujours conforme au plus droit fens, à un inftinct, à une mécanique qui peut paffer toute intelligence, mais non les tromper: & confirmons cette conclufion par de nouvelles obfervations.

§. III.

§. III.

Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes signes que nous.

Nous tacherons de marquer avec précision en quoi consistent les connoissances des animaux, & jusqu'où elles s'étendent; mais sans entrer dans le détail trop rebattu de leurs opérations, fort agréables sans doute dans les ouvrages de certains Philosophes qui ont daigné plaire *, admirables dans le livre de la nature. Comme les animaux ont peu d'idées, ils ont aussi peu de termes pour les exprimer. Ils apperçoivent comme nous, la distance, la grandeur, les odeurs, la plûpart des *secondes qualités*, † & s'en souviennent. Mais outre qu'ils ont beaucoup moins d'idées, ils n'ont guéres d'autres expressions que celles du langage affectif dont j'ai déjà parlé. Cette disette vient-elle du vice des organes? Non, puisque les Perroquets redisent les mots qu'on

* V. principalement le P. Bougeant, *Ess. Phil. sur le lang. des Bêtes.*

† Comme parle *Locke.*

qu'on leur apprend, sans en sçavoir la signification; & qu'ils ne s'en servent jamais pour rendre leurs propres idées. Elle ne vient point aussi du défaut d'idées, car ils apprennent à distinguer la diversité des personnes, & même des voix, & nous répondent par des gestes trop vrais, pour qu'ils n'expriment pas leur volonté.

QUELLE différence y a-t-il donc entre notre faculté de discourir & celle des bêtes? La leur se fait entendre, quoique muette, ce sont d'excellens pantomimes; la nôtre est *verbeuse*, nous sommes souvent de vrais babillards.

VOILA des idées & des signes d'idées qu'on ne peut refuser aux bêtes, sans choquer le sens commun. Ces signes sont perpétuels, intelligibles à tout animal du même genre, & même d'une espéce différente, puisqu'ils le sont aux hommes mêmes. Je sçai aussi certainement, dit Lamy*, qu'un Perroquet a de la connoissance, comme je sçai qu'un étranger en a; les mêmes marques qui sont pour l'un, sont pour l'autre: il faut avoir moins de bon sens que les animaux, pour

* Disc. Anat. p. 226.

pour leur refuser des connoissances.

Qu'on ne nous objecte pas que les signes du discernement des bêtes sont arbitraires, & n'ont rien de commun avec leurs sensations: car tous les mots dont nous nous servons le sont aussi, & cependant ils agissent sur nos idées, ils les dirigent, ils les changent. Les Lettres qui ont été inventées plus tard que les mots, étant rassemblées, forment les mots, de sorte qu'il nous est égal de lire des caractères; ou d'entendre les mots qui en sont faits, parce que l'usage nous y a fait attacher les mêmes idées, anterieures aux uns & aux autres. Lettres, mots, idées, tout est donc arbitraire dans l'homme, comme dans l'animal: mais il est évident, lorsqu'on jette les yeux sur la masse du cerveau de l'homme, que ce viscère peut contenir une multitude prodigieuse d'idées, & par conséquent exige pour rendre ces idées, plus de signes que les animaux. C'est en cela précisément que consiste toute la supériorité de l'homme.

Mais les hommes, & même les femmes, se mocquent-elles mieux les unes des autres, que ces oiseaux qui redisent les chansons des autres oiseaux, de manière à leur donner un

ridicule parfait ? Quelle différence y a-t-il entre l'enfant & le perroquet qu'on inſtruit ? Ne rediſent-ils pas également les ſons dont on frappe leurs oreilles, & cela avec tout auſſi peu d'intelligence l'un que l'autre. Admirable effet de l'union des ſens externes avec les ſens internes ; de la connexion de la parole de l'un, avec l'ouïe de l'autre ; & d'un lien ſi intime entre la volonté & les mouvemens muſculeux, qu'ils s'exercent toujours au gré de l'animal, lorsque la ſtructure du corps le permet ! L'oiſeau qui entend chanter pour la première fois, reçoit l'idée du ſon ; déſormais il n'aura qu'à être attentif aux airs nouveaux, pour les redire, (ſur-tout s'il les entend ſouvent,) avec autant de facilité que nous prononçons un nouveau mot Anglois. L'expérience * a même fait connoître qu'on peut apprendre à parler & à lire en peu de † tems à un ſourd de naiſſance, par conſéquent muet ; ce ſourd qui n'a que des yeux, n'a-t-il pas moins d'avantage, qu'une perruche qui a de fines oreilles ?

§. IV.

* Voy. Amman. *de loquelâ*. p. 81, & 105.
† Deux mois, *Amman*. 31.

§. IV.

De la pénétration & de la conception.

Il nous reste à exposer deux autres facultés qui sont des dépendances du même principe, je veux dire de la disposition originaire & primitive des organes : sçavoir, la pénétration & la conception qui naissent de la perfection des facultés corporelles sensitives.

La *pénétration* est une heureuse disposition qu'on ne peut définir, dans la structure intime des sens & des nerfs, & dans le mouvement des esprits. Elle pénétre l'Ame des sensations si nettes, si exquises, qu'elles la mettent elles-mêmes en état de les distinguer promptement & exactement l'une de l'autre.

Ce qu'on appelle *conception*, ou *compréhension*, est une faculté dépendante des mêmes parties, par laquelle toutes les facultés dont j'ai parlé, peuvent donner à l'Ame un grand nombre de sensations à la fois, & non moins claires & distinctes, en sorte que l'Ame embrasse, pour ainsi dire, dans le même instant & sans

nulle confuſion, plus ou moins d'idées, ſuivant le dégré d'excellence de cette faculté.

CHAPITRE XII.

Des affections de l'Ame ſenſitive.

§. I.

Les ſenſations, le diſcernement & les connoiſſances.

Non ſeulement l'Ame ſenſitive a une exacte connoiſſance de ce qu'elle ſent, mais ſes ſentimens lui appartiennent préciſément, comme des modifications d'elle-même. C'eſt en diſtinguant ces diverſes modifications qui la touchent, ou la remuënt diverſement, qu'elle voit & diſcerne les différens objets qui les lui occaſionnent: & ce diſcernement, lorsqu'il eſt net, & pour ainſi dire, ſans nuages, lui donne des connoiſſances exactes, claires, évidentes.

Mais les ſenſations de notre Ame ont deux faces qu'il faut enviſager: ou elles ſont purement ſpécula-

ti-

tives, & lorsqu'elles éclairent l'esprit, on leur donne le nom de connoissances; ou elles portent à l'Ame des affections agréables, ou désagréables, & c'est alors qu'elles sont le plaisir, ou le bonheur, la peine, ou le malheur de notre être: en effet nous ne jouïssons très certainement que des modifications de nous-mêmes, & il est vrai de dire que l'Ame réduite à la possession d'elle-même, n'est qu'un être accidentel. La preuve de cela, c'est que l'Ame ne se connoît point, & qu'elle est privée d'elle-même lorsqu'elle est privée de sensations. Tout son bien-être & tout son mal-être, ne résident donc que dans les impressions agréables ou désagréables qu'elle reçoit passivement; c'est-à-dire, qu'elle n'est pas la maîtresse de se les procurer & de les choisir à son gré, puisqu'elles dépendent manifestement de causes qui lui sont entierement étrangeres.

Il s'ensuit que le bonheur ne peut dépendre de la manière de penser, ou plutôt de sentir; car il est certain, & je ne crois pas que personne en disconvienne, qu'on ne pense & qu'on ne sent pas comme on voudroit. Ceux-là donc qui cherchent

le bonheur dans leurs réfléxions, ou dans la recherche de la vérité qui nous fuït, le cherchent où il n'est pas. A dire vrai, le bonheur dépend de causes corporelles, telles que certaines dispositions de corps naturelles, ou acquises, je veux dire, procurées par l'action de corps étrangers sur le nôtre. Il y a des gens qui, grace à l'heureuse conformation de leurs organes & à la modération de leurs désirs, sont heureux à peu de frais, ou du moins sont le plus souvent tranquilles & contens de leur sort, de manière que ce n'est guères que par accident qu'ils peuvent se surprendre dans un état malheureux. Il y en a d'autres, (& malheureusement c'est le plus grand nombre,) à qui il faut sans cesse des plaisirs nouveaux, tous plus piquans les uns que les autres; mais ceux-là ne sont heureux que par accident, comme celui que la musique, le vin, ou l'opium réjouït, & il n'arrive que trop fréquemment que le dégoût & le repentir suivent de près ce plaisir charmant, qu'on regardoit comme le seul bien réel, comme le seul Dieu digne de tous nos hommages & nos sacrifices. L'homme n'est donc pas

fait.

fait pour être parfaitement heureux. S'il l'eſt, c'eſt quelquefois; le bonheur ſe préſente comme la vérité, par hazard, au moment qu'on s'y attend le moins. Cependant il faut ſe ſoumettre à la rigueur de ſon état, & ſe ſervir, s'il ſe peut, de toute la force de ſa raiſon, pour en ſoutenir le fardeau. Ces moyens ne procurent pas le bonheur, mais ils accoutument à s'en paſſer, &, comme on dit, à prendre patience, à faire de néceſſité vertu. Ces courtes réfléxions ſur le bonheur m'ont dégouté de tant de traités du même ſujet, où le ſtyle eſt compté pour les choſes, où l'eſprit tient lieu de bon ſens, où l'on éblouït par le preſtige d'une frivole éloquence, faute de raiſonnemens ſolides, où enfin on ſe jette à corps perdu dans l'ambitieuſe Metaphyſique, parce qu'on n'eſt pas Phyſicien. La Phyſique ſeule peut abréger les difficultés, comme le remarque M. *de Fontenelle* *. Mais ſans une connoiſſance parfaite des parties qui compoſent les corps animés, & des loix mécaniques auxquelles ces par-

* Digreſſions ſur les Anciens & les Modernes.

parties obéïssent, pour faire leurs mouvemens divers, le moyen de débiter sur le Corps & l'Ame, autre chose que de vains paradoxes, ou des systêmes frivoles, fruits d'une imagination déréglée, ou d'une fastueuse présomption! C'est cependant du sein de cette ignorance qu'on voit sortir tous ces petits Philosophes, grands constructeurs d'hypothèses; ingénieux créateurs de songes bizares & singuliers, qui sans théorie, comme sans expérience, croient seuls posséder la vraie Philosophie du corps humain. La nature se montreroit à leurs regards, qu'ils la méconnoîtroient, si elle n'étoit pas conforme a la manière dont ils ont cru la concevoir. Flatteuse & complaisante imagination, n'est-ce donc point assez pour vous de ne chercher qu'à plaire, & d'être le plus parfait modéle de coquéterie? Faut-il que vous ayez une tendresse vraiment maternelle pour vos enfans les plus contrefaits & les plus insensés, & que contente de votre seule fécondité, vos productions ne paroissent ridicules ou extravagantes, qu'aux yeux d'autrui? Oui, il est juste que l'amour propre qui fait les Auteurs, & surtout

tout les mauvais Auteurs, les paye en secret des louanges que le Public leur refuse, puisque cette espéce de dédommagement qui soutient leur courage, peut les rendre meilleurs, & même excellens dans la suite.

§. II.

De la volonté.

Les sensations qui nous affectent, décident l'Ame à vouloir, ou à ne pas vouloir, à aimer, ou à haïr ces sensations, selon le plaisir, ou la peine qu'elles nous causent; cet état de l'Ame ainsi décidée par ses sensations, s'appelle *volonté*.

Mais il faut qu'on distingue ici la volonté, de la liberté. Car on peut être agréablement, & en conséquence volontairement affecté par une sensation, sans être maître de la rejetter, ou de la recevoir. Tel est l'état agréable & volontaire, où se trouvent tous les animaux, & l'homme même, lorsqu'ils satisfont quelques uns de ces besoins pressans, qui empêchoient Alexandre de croire qu'il fût un Dieu, comme disoient ses flatteurs, puisqu'il avoit besoin de garderobe & de concubine.

MAIS conſidérons un homme qui veut veiller, & à qui on donne de l'opium ; il eſt invité au ſommeil par les ſenſations agréables que lui procure ce divin remede ; & ſa volonté eſt tellement changée, que l'Ame eſt forcément décidée à dormir. Comme les bêtes ne jouïſſent probablement que de ces *volitions*, il n'eſt pour elle ni bien, ni mal moral. L'opium aſſoupit donc l'Ame avec le corps : à grande doze, il rend furieux. Les cantharides intérieurement priſes, font naître la paſſion d'amour avec une aptitude à la ſatisfaire, qui ſouvent coute bien cher. L'Ame d'un homme mordu d'un chien enragé, enrage enfin elle même. Le *pouſt*, drogue vénimeuſe fort en uſage dans le Mogol, maigrit le corps, rend impuiſſant, & ôte peu-à-peu l'Ame raiſonnable, pour ne lui ſubſtituer que l'Ame, je ne dis pas ſenſitive, mais végétative. Toute l'hiſtoire des poiſons * prouve aſſez que ce qui a été dit des *philtres* amoureux des Anciens, n'eſt pas ſi fabuleux, & que toutes les facultés de l'Ame, jusqu'à la conſcience, ne ſont que

des

* V. Mead. *de Venenis.*

des dépendances du corps. Il n'y a qu'à trop boire & manger pour se réduire à la condition des bêtes. *Socrate* enyvré se mit à danser à la vuë d'un excellent Pantomime, * & au lieu d'exemples de sagesse, ce précepteur de la Patrie n'en donna plus que de luxure & de volupté. Dans les plus grands plaisirs, il est impossible de penser, on ne peut que sentir. Dans les momens qui les suivent, & qui ne sont pas eux-mêmes sans volupté, l'Ame se replie en quelque sorte sur les délices qu'elle vient de gouter, comme pour en jouïr à plus longs traits; elle semble vouloir augmenter son plaisir, en l'éxaminant: mais elle a tant senti, tant existé, qu'elle ne sent & n'est presque plus rien. Cependant l'accablement où elle tombe lui est cher; elle n'en sortiroit pas vîte sans violence, parce que cette ravissante convulsion des nerfs, qui a enyvré l'Ame de si grands transports, doit durer

* Les mouvemèns se communiquent d'un homme à un autre homme; les sentimens se gagnent de même, & la conversation des gens d'esprit en donne. Cela est facile à expliquer par ce qui a été dit. c. XI. §. III.

rer encore quelque tems; semblable à ces vertiges, où l'on voit tourner les objets, long-tems après qu'ils ne tournent plus. Tel qui seroit bien fâché de faire tort * à sa famille en rêve, n'a plus la même volonté, à l'occasion d'un certain prurit, qui va pour ainsi dire, chercher l'Ame dans les bras du sommeil, & l'avertir qu'il ne tient qu'à elle d'être heureuse un petit moment: & si la nature, lorsqu'elle s'éveille, est prête à trahir sa première volonté, alors une autre volonté nouvelle s'éleve dans l'Ame, & suggère à la nature les plus courts moyens de sortir d'un état urgent, pour s'en procurer un plus agréable, dont on va se repentir, suivant l'usage, & comme il arrive surtout à la suite des plaisirs pris sans besoin.

VOILA l'homme, avec toutes les illusions dont il est le jouët, & la proie. Mais si ce n'est pas sans plaisir que la nature nous trompe & nous égare, qu'elle nous trompe toujours ainsi.

ENFIN rien de si borné que l'empi-

* Le bon Leeuwenhoeck nous certifie que ses observations *Hartsoekeriennes* n'ont jamais été faites aux depens de sa famille.

pire de l'Ame sur le corps, & rien de si étendu que l'empire du corps sur l'Ame. Non seulement l'Ame ne connoit pas les muscles qui lui obeïssent, & quel est son pouvoir volontaire sur les organes vitaux : mais elle n'en exerce jamais d'arbitraire sur ces mêmes organes. Que dis-je ! elle ne sçait pas même si la volonté est la cause efficiente des actions musculeuses, ou simplement une cause occasionnelle, mise en jeu par certaines dispositions internes du cerveau, qui agissent sur la volonté, la remuënt secrettement, & la déterminent de quelque manière que ce soit. *Staahl* pense différemment ; il donne à l'ame, comme on l'a insinué, un empire absolu ; elle produit tout chez lui, jusqu'aux hémorrhoïdes. Voyez sa théorie de Médecine, où il s'efforce de prouver cette imagination par des raisonnemens Métaphysiques, qui ne la rendent que plus incompréhensible, &, si j'osois le dire, plus ridicule.

§. III.

Du goût.

Les sensations considérées, ou com-

comme de simples connoissances, ou en tant qu'elles sont agréables, ou dèsagréables, font porter à l'Ame deux sortes de jugemens. Lorsqu'elle découvre des vérités, qu'elle s'en assure elle-même avec une évidence qui captive son consentement, cette opération de l'Ame consentante, qui ne peut se dispenser de se rendre aux lumières de la vérité, est simplement appellée *jugement*. Mais lorsqu'elle apprécie l'impression agréable, ou dèsagréable, qu'elle reçoit de ses différentes sensations, alors ce jugement prend le nom de *goût*. On donne le nom de *bon goût*, aux sensations qui flattent le plus généralement tous les hommes, & qui sont, pour ainsi dire, les plus accréditées, les plus en vogue: & réciproquement le mauvais goût, n'est que le goût le plus singulier, & le moins ordinaire, c'est-à-dire, les sensations les moins communes. Je connois des gens de lettres, qui pensent différemment; ils prétendent, que le bon ou le mauvais goût, n'est qu'un jugement raisonnable, ou bizarre, que l'Ame porte de ses propres sensations. Celles, disent-ils, qui plaisent à la vérité à quelques uns, toutes défec-

tueu-

[redacted]

meuses & imparfaites qu'elles sont, parce qu'ils en jugent mal, ou trop favorablement; mais qui déplaisent, ou répugnent au plus grand nombre, parce que ces derniers ont ce qu'on appelle un bon esprit, un esprit droit; ces sensations sont l'objet du mauvais goût. Je crois, moi, qu'on ne peut se tromper sur le compte de ses sensations : je pense qu'un jugement qui part du sens intime, tel que celui qu'on porte de son propre sentiment, ou de l'affection de son Ame, ne peut porter à faux, parce qu'il ne consiste qu'à goûter un plaisir, ou à sentir une peine, qu'on éprouve en effet, tant que dure une sensation agréable, ou dèsagréable. Il y en a qui aiment, par exemple, l'odeur de la corne de cheval, d'une carte, du parchemin brûlé. Tant qu'on n'entendra par *mauvais goût*, qu'un goût singulier, je conviendrai que ces personnes sont de mauvais goût, & que les femmes grosses dont les goûts changent avec les dispositions du corps, sont aussi de trés-mauvais goût, tandis qu'il est évident qu'elles sont seulement avides de choses assez généralement méprisées, & dont elles ne faisoient elles mêmes aucun

cas avant la grossesse, & qu'ainsi elles n'ont alors que des goûts particuliers, rélatifs à leur état, & qui se remarquent rarement. Mais quand on juge agréable la sensation que donne l'odeur de la pomade à la Maréchale, celle du musc, de l'ambre, & de tant d'autres parfums, si commodes aux barbets pour retrouver leurs maîtres, & cela dans le tems même qu'on jouït du plaisir que toutes ces choses font à l'Ame, on ne peut pas dire qu'on en juge mal, ni trop favorablement. S'il est de meilleurs goûts les uns que les autres, ce n'est jamais que par rapport aux sensations plus agréables, qu'éprouve la même personne : & puisqu'enfin tel goût que je trouve délicieux, est détesté par un autre, sur lequel il agit tout autrement, où est donc ce qu'on nomme *bon* & *mauvais goût*? Non, encore une fois, les sensations de l'homme ne peuvent le tromper; l'Ame les apprécie précisément ce qu'elles valent, rélativement au plaisir, ou au désagrément qu'elle en reçoit.

§. IX.

[redacted]

§. IV.

Du Génie.

Je vais tâcher de fixer l'idée du Génie, avec plus de précision que je n'ai fait jusqu'à présent. On entend communément par ce mot *Génie*, le plus haut point de perfection, où l'esprit humain puisse atteindre. Il ne s'agit plus que de sçavoir ce qu'on entend par cette perfection. On la fait consister dans la faculté de l'esprit la plus brillante, dans celle qui frappe le plus, & même étonne, pour ainsi dire, l'imagination : & en ce sens, dans lequel j'ai employé moi-même le terme de *Génie*, pour me conformer à l'usage que j'avois dessein de corriger ensuite, nos Poëtes, nos Auteurs systématiques, tout, jusqu'à l'Abbé Cartaut de la Villate *, auroit droit au Génie ; & le Philosophe qui auroit le plus d'imagination, le P. Mallebranche, seroit le premier de tous.

Mais si le génie est un esprit aussi

* Essai Historique & Philosophique du goût.

ſi juſte, que pénétrant; auſſi vrai, qu'étendu; qui non ſeulement évite conſtamment l'erreur, comme un Pilote habile évite les écueils; mais ſe ſervant de la raiſon, comme il ſe ſert de la Bouſſole; ne s'écarte jamais de ſon but, manie la vérité avec autant de préciſion, que de clarté, & enfin embraſſe aiſément, & comme d'un coup d'œil, une multitude d'idées, dont l'enchaînement forme un ſyſtême expérimental, auſſi lumineux dans ſes principes, que juſte dans ſes conſéquences, adieu les prétentions de nos beaux eſprits, & de nos plus célébres conſtructeurs d'hypothèſes! Adieu cette multitude de génies! Qu'ils ſeront rares déſormais! Paſſons en revuë les principaux Philoſophes modernes, auxquels le nom de genie a été prodigué, & commençons par Deſcartes.

Le chef d'œuvre de Deſcartes eſt ſa Méthode, & il a pouſſé fort loin la Géométrie, du point où il l'a trouvée; peut-être autant que Newton l'a pouſſée lui-même, du point où l'avoit laiſſé Deſcartes. Enfin perſonne lui refuſe un eſprit naturellement Philoſophique. Juſques-là *Deſcartes* n'eſt pas un homme ordi-

nai-

[redacted]

naire ; ce feroit même un génie, fi pour mériter ce titre, il ne falloit qu'éclipfer & laiffer fort loin derrière foi tous les autres Mathématiciens. Mais les idées des grandeurs font fimples, faciles à faifir & à déterminer. Le cercle en eft petit, & des fignes toujours préfens à la vuë, les rendent toujours fenfibles ; de forte que la Géometrie & l'Algébre font les Sciences où il y a moins de combinaifons à faire, furtout de combinaifons difficiles ; on n'y voit partout que problêmes, & jamais il n'y en eut moins à réfoudre. De là vient que les jeunes gens qui s'appliquent aux Mathématiques pendant trois ou quatre ans, avec autant de courage que d'efprit, vont bientôt de pair avec ceux qui ne font pas faits pour franchir les limites de l'Art : & communément les Géométres, loin d'être des génies, ne font pas même des gens d'efprit ; ce que j'attribuë à ce petit nombre d'idées qui les abforbent, & bornent l'efprit, au lieu de l'étendre, comme on fe l'imagine. Quand je vois un Géométre qui a de l'efprit, je conclus qu'il en a plus qu'un autre ; fes calculs n'emportent que le fuperflu, & le néceffaire lui re-

reſte toujours. Eſt-il étonnant que le cercle de nos idées ſe reſſerre proportionnellement à celui des objets qui nous occupent ſans ceſſe? Les Géométres, j'en conviens, manient facilement la vérité ; & ce ſeroit doublement leur faute, s'ils ne ſçavoient pas la vraie méthode de l'expoſer, depuis que le célébre M. Clairaut a donné ſes *Elémens de Géométrie*; (car, bon Dieu ! avant cet excellent ouvrage, en quel déſordre, & quel cahos étoit cette ſçience !) Mais faites-les ſortir de leur petite ſphére ; qu'ils ne parlent ni de Phyſique, ni d'Aſtronomie ; qu'ils paſſent à de plus grands objets, qui n'aient aucun rapport avec ceux qui dépendent des Mathématiques, par exemple, à la Métaphyſique, à la Morale, à la Phyſiologie, à la Littérature : ſemblables à ces enfans qui croyoient toucher le ciel au bout de la plaine, ils trouveront le monde des idées bien grand. Que de problêmes, & de problêmes très-compoſés & très-difficiles ! Quelle foule d'idées, (ſans compter la peine que les Géométres ne ſe donnent pas ordinairement d'être lettrés & érudits,) & de connoiſſances diverſes

à

embrasser d'une vue générale, à
sembler, à comparer! Ceux qui
ite de lumières veulent des autori-
pour juger, n'ont qu'à lire le Dis-
urs que M. de Maupertuis pronon-
le jour qu'il fut reçu à l'Académie
ınçoise, & l'on verra si j'éxagère
peu de mérite des Géométres, &
talens nécessaires pour réüssir
ıs des Sciences d'une sphére plus
nduë. Je n'en appelle, comme
voit, qu'au suffrage d'un profond
ométre, & pourtant homme de
ıucoup d'esprit, & qui plus est,
i génie, si on l'est par les plus
es qualités qui le caractérisent, la
ité, la justesse, la précision & la
té. Qu'on me montre en Descar-
des qualités aussi essentielles au
ie, & sur-tout qu'on me les fasse
r ailleurs qu'en Géométrie, puis-
encore une fois le premier des
ométres seroit peut-être le dernier
Métaphysiciens; & l'illustre Phi-
ıphe dont je parle, en est lui-mê-
une preuve trop sensible. Il par-
les idées sans sçavoir d'où, ni
ıment elles lui viennent; ses deux
nières définitions sur l'essence de
ne & de la matière, sont deux
urs, d'où découlent toutes les

[redacted]

autres. Assurément dans ces *Méditations Métaphysiques* dont M. Deslandes admire la profondeur, ou plutôt l'obscurité, Descartes ne sçait ce qu'il cherche, ni où il veut aller; il ne s'entend pas lui-même. Il admet des idées innées ; il ne voit dans les corps qu'une force divine. Il montre son peu de jugement, soit en refusant le sentiment aux bêtes; soit en formant un doute impraticable, inutile, puéril; soit en adoptant le faux, comme le vrai ; en ne s'accordant pas souvent avec lui-même ; en s'écartant de sa propre Méthode; en s'élevant par la vigueur dereglée de ses esprits, pour tomber d'autant plus, & n'en retirer que l'honneur de donner, comme le téméraire Icare, un nom immortel aux Mers dans lesquelles il s'est noyé.

Je veux, & je l'ai insinué moi-même, que les égaremens mêmes de Descartes soient ceux d'un grand homme; je veux que sans lui nous n'eussions point eu les Huygens, les Boyles, les Mariotte, les Newton, les Musschenbroeck, les 'sGravesande, les Boerhaave, &c. qui ont enrichi la Physique d'une prodigieuse multitude d'expériences; & qu'en ce sens il soit fort permis aux imaginations vi-

ves

[redacted]

ves de se donner carriére. Mais, n'en déplaise à M. Privat de Molière, grand partisan des systèmes, en particulier de l'hypothèse Cartésienne, qu'est-ce que cela prouve en faveur des conjectures frivoles de Descartes? Il a beau dire, des systèmes gratuits ne seront jamais que des châteaux en l'air, sans utilité comme sans fondement.

Que dirons-nous de cet enfant de l'imagination, de cet ingrat, qui déclamant contr'elle, peut bien passer pour battre sa mère, ou sa propre nourrice? Il a été plus habile à édifier, que Bayle ne l'étoit à détruire; mais ce sçavant homme avoit le plus souvent l'esprit juste, & promt à éviter l'erreur; & Mallebranche n'a montré qu'un esprit faux, incapable de saisir la vérité; l'imagination qui le domine, ne lui permet pas de parler des passions, sans en montrer; ni d'exposer les erreurs des sens, sans les éxagérer. J'admire la magnificence de son ouvrage, il forme une chaîne nulle part interrompuë; mais l'erreur, l'illusion, les rêves, les vertiges, le délire, en font les matériaux, & comme les guides qui le menent à l'immortalité. Son palais

ressemble à celui des Fées, leurs mains ont apprêté les mêts qu'il nous sert. Qu'on a bien raison de dire qu'il n'a recherché la vérité que dans le titre de son livre! Il ne montre pas plus de sagacité à la découvrir, que d'adresse à la faire connoître aux autres. Esclave des préjugés, il adopte tout; dupe d'un phantôme, ou d'une apparition, il réalise les chiméres qui lui passent par la tête. Les préjugés ont justement été comparés à ces faux amis qu'il faut abandonner, dès qu'on en a reconnu la perfidie. Eh! qui la doit reconnoître, qui doit s'en garantir, si ce n'est un Philosophe?

Ce n'est pas tout: non seulement il voit tout en Dieu, excepté ses extravagances & ses folies; mais on a remarqué qu'il en fait un Machiniste si mal habile, que son ouvrage ne peut aller, si l'ouvrier ne le fait mouvoir sans cesse: comme s'il avoit prétendu par cette idée Cartésienne, faire trouver peu surprenant, que Dieu se fût repenti d'avoir fait l'homme.

Après cela, Mallebranche auroit-il prétendu au rang des Génies, c'est-à-dire, de ces esprits heureusement faits pour connoître & exposer

[redacted]

clairement la vérité? Qu'il en eſt différent! Mais ſans doute on le prendra pour un eſprit céleſte, étheré, dont les ſpéculations s'étendent au delà du douziéme ciel de Ptolomée; car des idées acquiſes par les ſens, que dis-je! les idées innées de Descartes ne lui ſuffiſent pas; il lui en faut de divines, puiſées dans le ſein de l'immenſité, dans l'infini: il lui faut un *monde ſpirituel*, *intelligible* (ou plutôt inintelligible,) où ſe trouvent les *idées*, c'eſt-à-dire, les images, les repréſentations de tous les corps, au hazard d'en conclure que Dieu eſt tout ce qu'on voit, & qu'on ne peut faire un pas, ſans le trouver dans ce vaſte Univers, ſelon l'idée que Lucain exprime ainſi dans le neuviéme livre de ſa Pharſale;

Jupiter eſt quodcumque vides, quòcumque moveris.

Le célébre Leibnitz raiſonne à perte de vuë ſur l'être, & la ſubſtance; il croit connoître l'eſſence de tous les corps. Sans lui, il eſt vrai, nous n'euſſions jamais deviné qu'il y eût des *Monades* au monde, & que l'Ame en fût une; nous n'euſſions point connu ces fameux principes qui excluënt toute égalité dans la natu-

re, & expliquent tous les phénomenes par une *raison*, plus *inutile*, que *suffisante*. Wolf se présente ici, comme un Commentaire sous son Texte. Rendons la même justice à cet illustre Disciple, à ce Commentateur, Original jusqu'à donner son nom à la secte de son maître, qui s'accroît tous les jours sous ses auspices. Le systême qu'il a embelli par la fécondité & la subtilité d'idées merveilleusement suivies, est sans doute le plus ingénieux de tous. Jamais l'esprit humain ne s'est si conséquemment égaré : quelle intelligence, quel ordre, quelle clarté président à tout l'ouvrage ! De si grands talens le font à juste titre regarder comme un Philosophe très-supérieur à tous les autres, & à celui même qui a fourni le fond de la Philosophie Wolfienne. La chaîne de ses principes est bien tissuë, mais l'or dont elle paroît formée, mis au creuset, ne paroît qu'un métal imposteur. Eh ! faut-il donc tant d'art à enchasser l'erreur, pour mieux la multiplier ? Ne diroit-on pas, à les entendre, ces ambitieux Métaphysiciens, qu'ils auroient assisté à la création du monde, ou au *débrouillement* du cahos ? Cependant

dant leurs premiers principes ne ſont que des ſuppoſitions hardies, où le génie a bien moins de part, qu'une préſomptueuſe imagination. Qu'on les appelle, ſi l'on veut, de grands génies, parce qu'ils ont recherché & ſe ſont vantés de connoître les prémières cauſes! Pour moi je crois que ceux qui les ont dédaignées, leur ſeront toujours préférables: & que le ſuccès des Locke, des Boerhaave, & de tous ces hommes ſages, qui ſe ſont bornés à l'examen des cauſes ſecondes, prouve bien que l'amour propre eſt le ſeul qui n'en tire pas le même avantage, que des prémières!

§. V.

Du ſommeil & des rêves.

La cauſe prochaine du ſommeil paroît être l'affaiſſement des fibres nerveuſes qui partent de la ſubſtance corticale du cerveau. Cet affaiſſement peut être produit, non ſeulement par l'augmentation du cours des liqueurs qui compriment la moëlle, & par la diminution de cette circulation; qui ne ſuffit pas pour diſtendre les nerfs, mais encore par la

diſſipation, ou l'épuiſement des éſprits, & par la privation des cauſes irritantes, qui procure du repos & de la tranquillité, & enfin par le tranſport d'humeurs épaiſſes & imméables dans le cerveau. Toutes les cauſes du ſommeil peuvent s'expliquer par cette première.

DANS le ſommeil parfait, l'Ame ſenſitive eſt comme anéantie, parce que toutes les facultés de la veille qui lui donnoient des ſenſations, ſont entiérement interceptées en cet état de compreſſion du cerveau.

PENDANT le ſommeil imparfait, il n'y a qu'une partie de ces facultés, qui ſoit ſuſpenduë, on interrompuë; & les ſenſations qu'elles produiſent, ſont incomplettes, ou toujours défectueuſes en quelque point. C'eſt par là qu'on diſtingue les rêves qui réſultent de ces ſortes de ſenſations, d'avec celles qui affectent l'Ame au réveil. Les counoiſſances que nous avons alors avec plus d'exactitude & de netteté, nous découvrent aſſez la nature des rêves, qui ſont formés par un cahos d'idées confuſes & imparfaites. Il eſt rare que l'Ame apperçoive en rêvant quelque vérité fixe, qui lui faſſe reconnoître ſon erreur.

[redacted]

Nous avons en rêvant un sentiment intérieur de nous-mêmes, & en même tems un assez grand délire, pour croire voir, & pour voir en effet clairement une infinité de choses hors de nous ; nous agissons, soit que la volonté ait quelque part, ou non, à nos actions. Communément des objets qui nous ont le plus frappés dans le jour, nous apparoissent la nuit, & cela est également vrai des chiens & des animaux en général. Il suit de là que la cause immédiate des rêves est toute impression forte, ou fréquente, sur la portion sensitive du cerveau, qui n'est point endormie, ou affaissée, & que les objets dont on est si vivement affecté, sont visiblement des jeux de l'imagination. On voit encore que le délire qui accompagne les insomnies & les fiévres, vient des mêmes causes, & que le rêve est une demi-veille, en ce qu'une portion du cerveau demeure libre & ouverte aux traces des esprits, tandis que toutes les autres sont tranquilles & fermées. Lorsqu'on parle en rêve, il faut de nécessité que les muscles du larinx, de la langue & de la respiration, obéïssent à la *volonté*, & que par conséquent

F 7 la

[redacted]

la région du *ſenſorium*, d'où partent les nerfs qui vont ſe rendre à ces muſcles, ſoit libre & ouverte, & que ces nerfs mêmes ſoient remplis d'eſprits. Dans les pollutions nocturnes, les muſcles releveurs & accélérateurs agiſſent beaucoup plus fortement, que ſi on étoit éveillé; ils reçoivent conſéquemment une quantité d'eſprits beaucoup plus conſiderable: car quel homme ſans toucher, & peut-être même en touchant une belle femme, pourroit répandre la liqueur de l'accouplement, autant de fois que cela arrive en rêve à des gens ſages, vigoureux, ou échauffés? Les hommes & les animaux geſticulent, ſautent, tréſſaillent, ſe plaignent; les Ecoliers recitent leurs leçons; les Prédicateurs declament leurs Sermons, &c. Les mouvemens du corps répondent à ceux qui ſe paſſent dans le cerveau.

Il eſt facile d'expliquer à préſent les mouvemens de ceux qu'on appelle *ſomnambules*, ou *noctambules*, parce qu'ils ſe promenent en dormant. Pluſieurs Auteurs racontent des hiſtoires curieuſes à ce ſujet; ils ont vu faire les chutes les plus terribles, & ſouvent ſans danger.

IL

[redacted]

Il ſuit de ce qui a été dit touchant les rêves, que les ſomnambules dorment à la vérité parfaitement dans certaines parties du cerveau, tandis qu'ils ſont éveillés dans d'autres, à la faveur deſquelles le ſang & les eſprits, qui profitent des paſſages ouverts, coulent aux organes du mouvement. Notre admiration diminuera encore plus, en conſidérant les dégrés ſucceſſifs, qui des plus petites actions faites en dormant, conduiſent aux plus grandes & aux plus compoſées, toutes les fois qu'une idée s'offre à l'Ame avec aſſez de force pour la convaincre de la préſence réelle du fantôme que l'imagination lui préſente: & alors il ſe forme dans le corps des mouvemens qui répondent à la volonté que cette idée fait naître. Mais pour ce qui eſt de l'adreſſe & des précautions que prennent les ſomnambules, avons-nous plus de facilité qu'eux, à éviter mille dangers, lorſque nous marchons la nuit dans des lieux inconnus? La Topographie du lieu ſe peint dans le cerveau du Noctambule, il connoît le lieu qu'il parcourt; & le ſiége de cette peinture eſt chez lui néceſſairement auſſi mobile, auſſi

li-

libre, aussi clair, que dans ceux qui veillent.

§. VI.

Conclusion sur l'Etre sensitif.

Il y a beaucoup d'autres choses, qui concernent nos connoissances, & qui n'intéressent pas peu notre curiosité; mais elles sont au dessus de notre portée: nous ignorons quelles qualités doit acquérir le principe materiel sensitif, pour avoir la faculté immédiate de sentir; nous ne sçavons pas si ce principe possède cette puissance dans toute sa perfection, dès le prémier instant qu'il habite un corps animé. Il peut bien avoir des sensations plus imparfaites, plus confuses, ou moins distinctes; mais ces défauts ne peuvent-ils pas venir des autres organes corporels qui lui fournissent ces sensations? Cette possibilité est du moins facile à établir, puisqu'elles lui sont toutes retranchées par l'interception du cours des esprits durant le sommeil, & que ce même principe sensitif, dans un sommeil léger, ou imparfait, n'a que des sensations incompletes, quoique par

par lui-même il soit immédiatement prêt à les recevoir completes & distinctes. Je ne demande pas ce que devient ce principe à la mort, s'il conserve cette immédiate faculté de sentir, & si dans ce cas d'autres causes que les organes qui agissent sur lui durant la vie, peuvent lui donner des sensations qui le rendent heureux ou malheureux. Je ne demande pas, „ si cette partie dégagée „ de ses liens, & conservant son es„ sence, reste errante, toujours prê„ te à reproduire un animal nou„ veau, ou à reparoître revêtuë d'un „ nouveau corps, après qu'avoir été „ dissipée dans l'air, où dans l'eau, „ cachée dans les feuilles des plan„ tes, ou dans la chair des animaux, „ elle se retrouveroit dans la semen„ ce de l'animal qu'elle devroit re„ produire?" Je m'inquiète peu, „ si „ l'Ame capable d'animer de nou„ veaux corps, ne pourroit pas re„ produire toutes les espéces possi„ bles par la seule diversité des com„ binaisons." * Ces questions sont d'une nature à rester éternellement indécises. Il faut avouër que nous n'a-

* *Venus Physique.*

[redacted]

n'avons ſur tout cela aucune lumière, parce qu'on ne ſçait rien au-delà de ce que nous apprennent les ſenſations, qui nous abandonnent ici; & par conſéquent on ne doit pas ſe permettre de former là-deſſus aucune ſorte de conjecture. Un homme d'eſprit propoſe des problêmes, le ſot & l'ignorant décident; mais la difficulté reſte toujours pour le Philoſophe. Soumettons-nous donc à l'ignorance, & laiſſons murmurer notre vanité. Ce qui me paroît aſſez vrai, & conforme aux principes établis ci-devant, c'eſt que les animaux perdent en mourant leur puiſſance immédiate de ſentir, & que par conſéquent l'Ame ſenſitive eſt véritablement anéantie avec eux. Elle n'éxiſtoit que par des modifications qui ne ſont plus.

CHAPITRE XIII.

Des facultés intellectuelles, ou de l'Ame raiſonnable.

LES facultés propres à l'Ame raiſonnable, ſont les perceptions in-

intellectuelles, la liberté, l'attention, la réflexion, l'ordre ou l'arrangement des idées, l'examen & le jugement.

§. I.

Des Perceptions.

Les perceptions ſont les rapports que l'Ame découvre dans les ſenſations qui l'affectent. Les ſenſations produiſent des rapports qui ſont purement ſenſibles, & d'autres qu'on ne découvre que par un examen ſérieux. Lorsque nous entendons quelque bruit, nous ſommes frappés de trois choſes; 1°. du bruit, qui eſt la ſenſation: 2°. de la diſtance de nous à la cauſe qui fait le bruit, laquelle eſt diſtincte de la ſenſation du bruit, quoiqu'elle n'en ſoit pourtant qu'une dépendance, rélative à la manière dont ce ſon nous affecte; & qu'elle ne ſoit par conſéquent qu'une ſimple perception, mais une perception ſenſible, parce que c'eſt le ſimple ſentiment qui nous la donne: 3°. de la manière dont la cauſe produit le bruit, en ébranlant l'air qui vient frapper nos oreilles. Mais cette con-

noiſſance ne peut s'acquérir que par les recherches de l'eſprit ; & ce ſont les connoiſſances de ce dernier genre, qu'on appelle *perceptions intellectuelles*, parce que la ſimple ſenſation ne peut nous les donner par elle-même, & qu'il faut, pour les avoir, ſe replier ſur elle, & l'éxaminer.

Ces perceptions ne ſe découvrent donc qu'à l'aide des ſenſations attentivement recherchées; car lorſque je vois un quarré, je n'y apperçois rien au premier coup d'œil, que ce qui frappe les animaux mêmes ; tandis qu'un Géomètre qui applique tout ſon génie à découvrir les propriétés de cette figure, reçoit de l'impreſſion que ce quarré fait ſur ſes ſens, une infinité de perceptions intellectuelles, qui échapent pour toujours à ceux qui bornés à la ſenſation de l'objet, ne voyent pas plus loin que leurs yeux. Concluons donc que cette opération de l'Ame, ſi déliée, ſi métaphyſique, ſi rare dans la plupart des têtes, n'a d'autre ſource que la faculté de ſentir, mais de ſentir en Philoſophe, ou d'une manière plus attentive & plus étudiée.

§. II.

De la Liberté.

La Liberté est la faculté d'examiner attentivement, pour découvrir des vérités, ou de déliberer pour nous déterminer avec raison à agir, ou à ne pas agir. Cette faculté nous offre deux choses à considérer. 1°. Les motifs qui nous déterminent à examiner, ou à déliberer; car nous ne faisons rien sans quelque impression, qui agissant sur le fonds de l'Ame, remuë & détermine notre volonté. 2°. Les connoissances qu'il faut examiner pour s'assurer des vérités qu'on cherche, ou les motifs qu'il faut peser, ou apprécier, pour prendre un parti.

Il est clair que dans le premier cas, ce sont des sensations qui préviennent les premieres démarches de notre liberté, & qui prédéterminent l'Ame, sans qu'il s'y mêle aucune délibération de sa part, puisque ce sont ces sensations mêmes qui la portent à délibérer. Dans le second cas, il ne s'agit que d'un examen des sensations, & à la faveur de cette revuë at-

attentive nous pouvons trouver les vérités que nous cherchons, & les constater. Or il s'agit des différens motifs, ou des diverses sensations, qui nous portent les uns à agir, les autres à ne pas agir. Il est donc vrai que la liberté consiste aussi dans la faculté de sentir.

Je ne veux cependant pas passer sous silence une dispute, qui est encore sans décision; l'examen qui est le principal acte de la liberté, exige une volonté déterminée à s'appliquer aux objets qu'on veut exactement connoître, & cette volonté fixe est connuë sous le nom d'attention, la mère des sciences. Or on demande si cette même volonté n'exige pas dans l'Ame une force par laquelle elle puisse se fixer, & s'assujettir elle-même à l'objet de ses recherces, ou si les motifs qui la prédéterminent, suffisent pour fixer & soutenir son attention.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Comme on n'a pu encore s'accorder sur ce point, il y a toute apparence que toutes les raisons alléguées de part & d'autre ne portent point avec elles ce *criterium veritatis*, auquel seul acquiescent les es-

prits

[redacted]

prits philosophiques; c'est pourquoi nous ne ferons point de vaines tentatives pour applanir de si grandes difficultés. Qu'il nous suffise de remarquer que dans l'attention, l'Ame peut agir par sa propre force, je veux dire, par sa force motrice, par cette activité coëssentielle à la matière, & que presque tous les Philosophes, comme on l'a dit, ont comptée au nombre des attribus éssentiels de l'être sensitif, & en général de la substance des corps.

Mais ne passons pas si légerement sur l'attention. Les idées qui sont du ressort des sciences sont complexes. Les notions particulieres qui forment ces idées, sont détruites par les flots d'autres idées qui se chassent successivement. C'est ainsi que s'affoiblit & disparoît peu-à-peu l'idée que nous voulons retourner de tous les côtés, dont nous voulons envisager toutes les faces, & graver toutes les parties dans la mémoire. Pour la retenir, qu'y a-t-il donc à faire, si ce n'est d'empêcher cette succession rapide d'idées toujours nouvelles, dont le nombre accable ou distrait l'Ame; jusqu'à lui interdire la faculté de penser. Il s'agit donc ici de mettre com-

[redacted]

me une espéce de frein, qui retienne l'imagination, de conserver ce même état du *censorium commune*, procuré par l'idée qu'on veut saisir & examiner ; il faut détourner entièrement l'action de tous les autres objets, pour ne conserver que la seule impression du premier objet qui l'a frappée, & en concevoir une idée distincte, claire, vive, & de longue durée ; il faut que toutes les facultés de l'Ame, tenduës & clairvoyantes vers un seul point, c'est-à-dire, vers la pensée favorite à laquelle on s'attache, soient aveugles par tout ailleurs : il faut que l'esprit assoupisse lui-même ce tumulte qui se passe en nous-mêmes malgré nous ; enfin, il faut que l'attention de l'Ame soit bandée en quelque sorte sur une seule perception, que l'Ame y pense avec complaisance, avec force, comme pour conserver un bien qui lui est chèr. En effet, si la cause de l'idée dont on s'occupe, ne l'emporte de quelque dégré de force, sur toutes les autres idées, elles entreront de dehors dans le cerveau ; & il s'en formera même au dedans, indépendamment de celles-là, qui seront des traces nuisibles à nos recherches, jus-

[redacted]

jusqu'à les déconcerter & les mettre en déroute. L'attention eſt la clé qui peut ouvrir, pour ainſi dire, la ſeule partie de la moëlle du cerveau, où loge l'idée qu'on veut ſe repréſenter à ſoi-même. Alors ſi les fibres du cerveau extrêmement tendües, ont mis une barriere qui ôte tout commerce entre l'objet choiſi, & toutes les idées indiſcretes qui s'empreſſent à le troubler, il en réſulte la plus claire, la plus lumineuſe perception qui ſoit poſſible.

Nous ne penſons qu'à une ſeule choſe à la fois dans le même tems: une autre idée ſuccede à la première, avec une vîteſſe qu'on ne peut définir, mais qui cependant paroît être différente en divers ſujets. La nouvelle idée qui ſe préſente à l'Ame, en eſt apperçuë, ſi elle ſuccéde, lorsque la première a diſparu; autrement l'Ame ne la diſtingue point. Toutes nos penſées s'expriment par des mots, & l'eſprit ne penſe pas plus deux choſes à la fois, que la langue ne prononce deux mots. D'où vient donc la vivacité de ceux qui réſolvent ſi vîte les problêmes les plus compoſés & les plus difficiles? De la facilité avec laquel-

[redacted]

le leur mémoire retient comme vraie, la propofition la plus proche de celle qui expofe le problême. Ainfi tandis qu'ils penfent à l'onziéme propofition, par exemple, ils ne s'inquiétent plus de la vérité de la dixiéme; & ils regardent comme des axiomes, toutes les chofes précedentes, démontrées auparavant, & dont ils ont un recueil clair dans la tête. C'eft ainfi qu'un grand Médecin voit d'un coup d'œil toutes les caufes de la maladie, & ce qu'il faut faire pour les combattre.

IL ne nous refte plus qu'à traiter de la réfléxion, de la méditation, & du jugement.

§. III.

De la Réfléxion, &c.

LA réfléxion eft une faculté de l'Ame qui rappelle & raffemble toutes les connoiffances qui lui font néceffaires pour découvrir les vérités qu'elle cherche, ou dont elle a befoin pour delibérer, ou apprécier les motifs qui doivent la déterminer à agir, ou à ne pas agir. L'Ame eft conduite dans cette recherche par la liai-

liaiſon que les idées ont entr'elles, & qui lui fourniſſent en quelque maniére le fil qui doit la guider, pour qu'elle puiſſe ſe ſouvenir des connoiſſances qu'elle veut raſſembler, à deſſein de les examiner enſuite, & de ſe décider ; en ſorte que l'idée dont elle eſt actuellement affectée, la ſenſation qui l'occupe au moment préſent, la mene peu-à-peu, inſenſiblement, & comme par la main, à toutes les autres qui y ont quelque rapport. D'une connoiſſance générale, elle paſſe ainſi facilement aux eſpéces; & des eſpéces, elle deſcend jusqu'aux particularités, de même qu'elle peut être conduite par les effets à la cauſe, de cette cauſe aux propriétés, & des propriétés à l'être. Ainſi c'eſt toujours par l'attention qu'elle apporte à ſes ſenſations, que celles dont elle eſt actuellement occupée, la conduiſent à d'autres, par la liaiſon que toutes nos idées ont entr'elles. Tel eſt le fil que la nature prête à l'Ame pour la conduire dans le labyrinthe de ſes penſées, & lui faire démêler le cahos de matière & d'idées, où elle eſt plongée.

[redacted]

§. IV.

De l'arrangement des idées.

AVANT de définir la méditation, je dirai un mot ſur l'arrangement des idées. Comme elles ont entr'elles divers rapports, l'Ame n'eſt pas toujours conduite par la plus courte voie dans ſes recherches. Cependant lorsqu'elle eſt parvenuë, quoique par des chemins détournés, à ſe rappeller les connoiſſances qu'elle vouloit raſſembler, elle apperçoit entr'elles des rapports qui peuvent la conduire par des ſentiers plus lumineux & plus courts. Elle ſe fixe à cette ſuite de rapports, pour retrouver & examiner ces connoiſſances avec plus d'ordre & de facilité.

NOUS voilà donc encore fort en droit d'inférer, que l'Ame raiſonnable n'agit que comme ſenſitive, même lorsqu'elle réfléchit, & travaille à arranger ſes idées.

§. V.

De la Méditation, ou de l'Examen.

LORSQUE l'Ame eſt déterminée à

à faire quelques recherches, qu'elle a recueilli les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, qu'elle les a arrangées & miſes en revûe avec ordre, vis-à-vis d'elle-même, elle s'applique ſérieuſement à les contempler avec cet œil fixe qui ne perd pas de vuë ſon objet, pour y découvrir toutes les perceptions qui échapent, lorsqu'on n'en a que des ſenſations paſſagères; & c'eſt cet examen qui met l'Âme en état de juger, ou de s'aſſûrer des vérités qu'elle pourſuit, ou bien de ſentir le poids des motifs qui la doivent décider ſur le parti qu'elle doit prendre.

Il eſt inutile d'obſerver que cette opération de l'Ame dépend auſſi entièrement de la faculté ſenſitive, parce qu' examiner, n'eſt autre choſe que ſentir plus exactement & plus diſtinctement, pour découvrir dans les ſenſations, les perceptions qui ont pu légerement gliſſer ſur l'Ame, faute d'y avoir fait aſſez d'attention, toutes les autres fois que nous en avons été affectés.

§. VI.

Du Jugement.

La plupart des hommes juge
tout, & ce qui revient au mêm
jugent mal. Est-ce faute d'idée
pes, qui sont toutes des no
seules, isolées? Non; person
confond l'idée du bleu, avec
du rouge; mais on se trompe
les idées composées, dont l'e
dépend de l'union de plusieurs
simples. On n'attend pas à avc
quis la perception de toutes le
tions qui entrent dans deux
composées; il faut pour cela
patience & de la modestie; att
qui font trop rougir l'orgueil
paresse de l'homme. Mais si
tion de l'idée A, convient ave
le de l'idée B, je juge souvent
& B sont les mêmes, faute de
attention que la première notio
qu'une partie de l'idée, dans la
le sont renfermées d'autres no
qui répugnent à cette conclusio
volonté même nous trompe
coup. Nous avons lié deux i
par sentiment d'amour, ou d

ne; nous les unissons, quoiqu'elles soient très différentes, & nous jugeons des idées proposées, non par elles-mêmes, mais par ces idées avec lesquelles nous les avons liées, & qui ne sont pas des notions *componentes* de l'idée qu'il falloit juger, mais des notions tout-à-fait étrangéres & accidentelles à cette même idée. On excuse l'un, & on condamne l'autre, suivant le sentiment dont on est affecté. On est encore trompé par ce vice de la volonté, & de l'association des idées, quand avant de juger, on souhaite que quelque idée s'accorde, ou ne s'accorde pas avec une autre; d'où naît ce gout pour telle secte, ou pour telle hypothèse, avec lequel on ne viendra jamais à bout de connoître la vérité.

COMME le jugement est la combinaison des idées, le raisonnement est la comparaison des jugemens. Pour qu'il soit juste, il faut avoir deux idées claires, ou une perception exacte de deux choses; il faut aussi bien voir la troisiéme idée qu'on leur compare, & que l'evidence nous force de déduire affirmativement, ou négativement, de la convenance, ou de la disconvenance de ces idées.

Cela ſe fait dans un clin d'œil, q
on voit clair, c'eſt-à-dire, quan
a de la pénétration, du diſcerne
& de la mémoire.

Les ſots raiſonnent mal, il
ſi peu de mémoire, qu'ils ne ſ
viennent pas de l'idée qu'ils vie
d'appercevoir; ou s'ils ont pu
de la ſimilitude de leurs idées
ont déjà perdu de vûe ce juge
lorsqu'il s'agit d'en inférer une
ſiéme idée, qui ſoit la juſte c
quence des deux autres. Le
parlent ſans liaiſon dans leurs i
ils rêvent, à proprement parle
ce ſens les ſots ſont des eſpec
fols. Ils ne ſe rendent pas juſt
croire *n'être qu'ignorans*; car ils
leur eſprit qu'en amour propre
dommagement bien entendu
part de la nature.

Il s'enſuit de notre Théori
lorsque l'Ame apperçoit diſtinct
& clairement un objet, elle eſ
cée par l'évidence même des
tions, de conſentir aux vérit
la frappent ſi vivement: & c'eſ
acquieſcement paſſif, que n
vons donné le nom de jugeme
dis *paſſif*, pour faire voir qu
part pas de l'action de la vo

comme le dit Descartes. Lorsque l'Ame découvre avec la même lumière les avantages qui prévalent dans les motifs qui nous doivent décider à agir, ou à ne pas agir, il est clair que cette décision n'est encore qu'un jugement de la même nature que celui qu'elle fait, lorsqu'elle céde à la vérité par l'évidence qui accompagne ses sensations.

Nous ne connoissons point ce qui se passe dans le corps humain, pour que l'Ame exerce sa faculté de juger, de raisonner, d'appercevoir, de sentir, &c. Le cerveau change sans cesse d'état, les esprits y font toujours de nouvelles traces, qui donnent nécessairement de nouvelles idées, & font naître dans l'Ame une succession continuelle & rapide de diverses opérations. Pour n'avoir point d'idées, il faut que les canaux, où coulent ces esprits, soient entièrement bouchés par la pression d'un sommeil très-profond. Les fibres du cerveau se relevent-elles de leur affaissement? Les esprits enfilent les chemins ouverts, & les idées qui sont inséparables des esprits, marchent & galopent avec eux. *Toutes les pensées*, comme l'observe judicieu-

sement Crousaz, *naissent les unes des autres ; la pensée*, (ou plutôt l'Ame dont la pensée n'est qu'un accident,) *se varie & passe par différens états ; & suivant la variété de ses états & de ses manières d'être, ou de penser, elle parvient à la connoissance, tantôt d'une chose, tantôt d'une autre. Elle se sent elle-même, elle est à elle-même son objet immediat ; & en se sentant ainsi, elle se représente des choses différentes de soi.* Que ceux qui croient que les idées différent de la pensée; que l'Ame a comme la vuë, ses yeux & ses objets, & qu'en un mot toutes les diverses contemplations de l'Ame ne sont pas diverses maniéres de se sentir elle-même, répondent à cette sage réfléxion.

CHAPITRE XIV.

Que la foi seule peut fixer notre croyance sur la nature de l'Ame raisonnable.

Il est démontré que l'Ame raisonnable a des fonctions beaucoup plus étenduës que l'Ame sensitive, bornée aux connoissances qu'elle peut

peut acquérir dans les bêtes, où elle est uniquement réduite aux sensations & aux perceptions sensibles, & aux déterminations machinales, c'est-à-dire, sans délibération, qui en résultent. L'Ame raisonnable peut en effet s'élever jusqu'aux perceptions, ou aux idées intellectuelles, quoiqu'elle jouïsse peu de cette noble prérogative dans la plupart des hommes. Peu, (c'est un aveu que la vérité ne m'arrache pas sans douleur,) peu sortent de la sphère du monde sensible, parce qu'ils y trouvent tous les biens, tous les plaisirs du corps, & qu'ils ne sentent pas l'avantage des plaisirs philosophiques, du bonheur même qu'on goûte, tant qu'on s'attache à la recherche de la vérité, car l'étude fait plus que la *piété*, non seulement elle *préserve de l'ennui*; mais elle procure souvent cette espéce de volupté, ou plutôt de satisfaction intérieure, que j'ai appellée sensations d'esprit, lesquelles sans doute sont fort du goût de l'amour propre.

Aprés cela est-il donc surprenant que le monde abstrait, intellectuel, où il n'est pas permis d'avoir un sentiment, qu'il ne soit examiné par les plus rigoureux Censeurs; est-il sur-

prenant, dis-je, que ce monde soit presqu' aussi désert, aussi abandonné, que celui de l'illustre fondateur de la secte Cartésienne, puisqu'il n'est habité que par un petit nombre de sages, c'est-à-dire, d'hommes qui pensent (car c'est-là la vraie sagesse, le reste est préjugés)? Eh! qu'est-ce que penser, si ce n'est passer sa vie à cultiver une terre ingrate, qui ne produit qu'à force de soins & de culture. En effet sur cent personnes, y en a-t-il deux pour qui l'étude & la réfléxion ayent des charmes? Sous quel aspect le monde intellectuel, dont je parle, se montre-t-il aux autres hommes, qui connoissent tous les avantages de leurs sens, excepté le principal, qui est l'esprit? On n'aura pas de peine à croire qu'il ne leur paroît dans le lointain qu'un pays idéal, dont les fruits sont purement imaginaires.

C'EST en conséquence de cette supériorité de l'Ame humaine, sur celle des animaux, que les Anciens l'ont appellée Ame raisonnable. Mais ils ont été fort attentifs à rechercher, si ces facultés ne venoient pas de celles du corps, qui sont encore plus excellentes dans l'homme. Ils ont

d'abord remarqué que tous les hommes n'avoient pas, à beaucoup près, le même dégré, la même étenduë d'intelligence; & en cherchant la raison de cette différence, ils ont cru qu'elle ne pouvoit dépendre que de l'organisation corporelle, plus-parfaite dans les uns, que dans les autres, & non de la nature même de l'Ame. Des observations fort simples les ont confirmés dans leur opinion. Ils ont vu que les causes qui peuvent produire du dérangement dans les organes, troublent, altérent l'esprit, & peuvent rendre imbécille l'homme du monde qui a le plus d'intelligence & de sagacité.

De-là ils ont conclu assez clairement, que la perfection de l'esprit consiste dans l'excellence des facultés organiques du corps humain: & si leurs preuves n'ont pas été jusqu'ici solidement réfutées, c'est qu'elles portent sur des faits; & à quoi servent en effet, tous les raisonnemens, contre des expériences incontestables & des observations journalières?

Il faut cependant sçavoir que quelques uns ont regardé notre Ame, non seulement comme une *substance spirituelle*, parce que chez eux cette

expreſſion ne ſignifioit qu'une matière déliée, active, & d'une ſubtilité imperceptible; mais même comme immatérielle, parce qu'ils diſtinguoient dans la ſubſtance des corps, comme on l'a tant de fois repété, la Partie muë, c'eſt-à-dire, celle qu'ils regardoient ſimplement comme mobile, & à laquelle ils ne donnoient que le nom de matière, d'avec les formes actives & ſenſitives de ces ſubſtances. Ainſi l'Ame n'étoit autrefois décorée des Epithètes de *ſpirituelle* & *d'immatérielle*, que parce qu'on la regardoit comme la forme, ou la faculté active & ſenſitive parfaitement dévelopée, & même élevée au plus haut point de pénétration dans l'homme. On connoît par ce que je viens de dire la véritable origine de la Métaphyſique, juſtement dégradée de ſa chimérique nobleſſe.

PLUSIEURS ont voulu ſe ſignaler, en ſoutenant que l'Ame raiſonnable & l'Ame ſenſitive formoient deux Ames d'une nature réellement diſtincte, & qu'il falloit bien ſe donner de garde de confondre enſemble. Mais comme il eſt prouvé que l'Ame ne peut juger que ſur les ſenſations qu'elle a; l'idée de ces Philoſophes

a

[redacted]

a paru impliquer une contradiction manifeste, qui a révolté tous les esprits droits & exemts de préjugés. Aussi avons-nous souvent fait observer que toutes les opérations de l'Ame sont totalement arrêtées, lorsque son sentiment est suspendu, comme dans toutes les maladies du cerveau, qui bouchent & détruisent toutes les communications d'idées entre ce viscère & les organes sensitifs; de sorte que plus on examine toutes les facultés intellectuelles en elles-mêmes, plus on demeure fermement convaincu qu'elles sont toutes renfermées dans la faculté de sentir, dont elles dépendent si essentiellement, que sans elle, l'Ame ne feroit jamais aucune de ses fonctions.

Enfin quelques Philosophes ont pensé que l'Ame n'est ni matière, ni corps, parce que considérant la matière par abstraction, ils l'envisageoient douée seulement de propriétés passives & mécaniques; & ils ne regardoient aussi les corps, que comme revêtus de toutes les formes sensibles, dont ces mêmes propriétés peuvent rendre la matière susceptible. Or, comme ce sont les Philosophes qui ont fixé la signification des

ter-

termes, & que la foi pour se faire entendre aux hommes, a dû se servir nécessairement du langage même des hommes ; de là vient que c'est peut-être en ce sens dont on a abusé, que la foi a distingué l'Ame, & de la matière, & du corps qu'elle habite : & sur ce que les anciens Métaphysiciens avoient prouvé que l'Ame est une substance active & sensible, & que toute substance est par soi-même impérissable, de là ne semble-t-il pas naturel que la foi ait prononcé en conséquence que l'Ame étoit immortelle ?

VOILÀ comme on peut accorder, selon moi, la Révélation & la Philosophie, quoique celle-ci finisse, où l'autre commence. C'est aux seules lumières de la foi à fixer nos idées sur l'inexplicable origine du mal ; c'est à elle à nous déveloper le juste & l'injuste, à nous faire connoître la nature de la liberté, & tous les secours surnaturels qui en dirigent l'exercice : enfin puisque les Théologiens ont une Ame si supérieure à celle des Philosophes, qu'ils nous disent & nous fassent imaginer, s'ils peuvent, ce qu'ils conçoivent si bien, l'essence de l'Ame, & son état après
la

la mort. Car non feulement la faine & raifonnable Philofophie avouë franchement qu'elle ne connoît pas cet être incomparable qu'on décore du beau nom d'Ame, & d'attributs divins, & que c'eft le Corps qui lui paroît penfer; * mais elle a toujours blâmé les Philofophes qui ont ofé affirmer quelque chofe de pofitif fur l'effence de l'Ame, femblable en cela à ces fages Académies † qui n'admettant que des faits en Phyfique, n'adoptent ni les fyftèmes, ni les raifonnemens des Membres qui les compofent.

J'avoue encore une fois que j'ai beau concevoir dans la matière les parties les plus déliées, les plus fubtiles, & en un mot la plus parfaite organifation, je n'en conçois pas mieux que la matière puiffe penfer. Mais, 1°. la matière fe meut d'elle-mê-

* *Je fuis corps & je penfe.* (Volt. Lett. Phil. *fur l'Ame.*) Voyez comme il fe mocque agréablement du raifonnement qu'on fait dans les Ecoles pour prouver que la matière (qu'on ne connoit pas) ne peut penfer.

† Voyez la Préface que M. de Fontenelle a mife à la tête des *Mémoires de l'Académie des Sciences.*

même; je demande à ces Philosophes, qui semblent avoir assisté à la création, qu'ils m'expliquent ce mouvement, s'ils le conçoivent. 2°. Voilà un corps organisé! Que de sentimens s'impriment dans ce corps, & qu'il est difficile d'appercevoir la cause qui les produit! 3°. Est-il plus aisé de se faire une idée d'une substance qui n'étant pas matière, ne seroit à la portée ni de la nature, ni de l'art; qu'on ne pourroit rendre sensible par aucuns moyens; d'une substance qui ne se connoît pas elle-même, qui apprend & oublie à penser dans les différens âges de la vie?

Si l'on me permet de parcourir ces âges un moment, nous voyons que les enfans sont des espéces d'oiseaux, qui n'apprennent que peu de mots & d'idées à la fois, parce qu'ils ont le cerveau mol. Le jugement marche à pas lent derrière la mémoire; il faut bien que les idées soient faites & gravées dans le cerveau, avant que de pouvoir les arranger & les combiner. On raisonne, on a de l'esprit; il s'accroît par le commerce de ceux qui en ont, il s'embellit par la communication des idées, ou des connoissances d'autrui.

L'adoleſcence eſt-elle paſſée ? Les Langues & les Sciences s'apprennent difficilement, parce que les fibres peu fléxibles n'ont plus la même capacité de recevoir promptement, & de conſerver les idées acquiſes. Le Vieillard, *laudator temporis acti*, eſt eſclave des préjugés qui ſe ſont endurcis avec lui. Les vaiſſeaux rapprochent leurs parois vuides, ou ſont corps avec la liqueur deſſechée, tout jusqu'au cœur & au cerveau s'oſſifie avec le tems; les eſprits ſe filtrent à peine dans le cerveau & dans le cervelet, les ventricules du cœur n'ont plus qu'un foible coup de piſton; défaut de ſang & de mouvement, défaut de parens & d'amis, qu'on ne connoît plus, défaut de ſoi-même qu'on ignore. Tel eſt l'âge décrépit, la nouvelle enfance, la ſeconde végétation de l'homme, qui finit, comme il a commencé. Faut-il pour cela être Miſantrope & mépriſer la vie? Non; ſi on a du plaiſir à ſentir, il n'eſt point de plus grand bien que la vie; ſi on a ſçu en jouïr, quoiqu'on en diſe, quoi que chantent nos Poëtes, * c'étoit la *peine*

* Rouſſeau. *Miroir de la vie.*

ne de naître, de vivre & de m
Vous avez vu que la facult
sitive exécute seule toutes les
tés intellectuelles ; qu'elle fa
chez l'homme, comme chez le
maux ; que par elle enfin tout
plique. Pourquoi donc demai
un être imaginaire plus distingu
raisons de votre supériorité su
ce qui respire ? Quel besoin vo
tes-vous d'une substance d'un
haute origine ? Est-ce qu'il e
humiliant pour votre amour pr
d'avoir tant d'esprit, tant de
res, sans en connoître la so
Non ; comme les femmes sont
de leur beauté, les beaux espr
ront toujours un orgueil qui le
dra odieux dans la société ;
Philosophes même ne feront
être jamais assez Philosophes,
éviter cet écueil universel. A
qu'on fasse attention que je ne
ici que de l'Histoire naturel
corps animés, & que pour ce
concerne en rien cette Physiq
suffit, ce me semble, qu'un
sophe Chrétien se soumette a
mières de la Révélation, & re
volontiers à toutes ses spécula
pour chérir une ressource c

ne à tous les Fidèles. Ouï, sans doute, cela doit suffire, & par conséquent rien ne peut nous empêcher de pousser plus loin nos recherches Physiques, & de confirmer cette théorie des sensations par des faits incontestables.

CHAPITRE XV.

Histoires qui confirment que toutes les idées viennent des sens.

HISTOIRE PREMIÈRE.

D'un Sourd de Chartres.

„ UN jeune homme fils d'un Ar-
„ tisan, sourd & muet de nais-
„ sance, commença tout d'un coup
„ à parler, au grand étonnement de
„ toute la Ville. On sçut de lui que
„ quelques trois ou quatre mois au-
„ paravant, il avoit entendu le son
„ des cloches, & avoit été extrême-
„ ment surpris de cette sensation
„ nouvelle & inconnuë. Ensuite il
„ lui

„ lui étoit ſorti comme une eſpece
„ d'eau de l'oreille gauche, & il a-
„ voit entendu parfaitement des deux
„ oreilles. Il fut ces trois ou qua-
„ tre mois à écouter ſans rien dire,
„ s'accoutumant à répéter tous bas
„ les paroles qu'il entendoit, & s'af-
„ fermiſſant dans la prononciation &
„ dans les idées attachées aux mots.
„ Enfin il ſe crut en état de rompre
„ le ſilence, & il déclara qu'il par-
„ loit, quoique ce ne fût encore
„ qu'imparfaitement. Auſſi-tôt des
„ Théologiens habiles l'interrogè-
„ rent ſur ſon état paſſé, & leurs prin-
„ cipales queſtions roulerent ſur
„ Dieu, ſur l'Ame, ſur la bonté, ou la
„ malice morale des actions. Il ne
„ parut pas avoir pouſſé ſes penſées
„ jusques-là. Quoiqu'il fût né de
„ parens Catholiques, qu'il aſſiſtât
„ à la Meſſe, qu'il fût inſtruit à fai-
„ re le Signe de la Croix, & à ſe
„ mettre à genoux dans la contenan-
„ ce d'un homme qui prie, il n'a-
„ voit jamais joint à cela aucune in-
„ tention, ni compris celles que les
„ autres y joignoient: il ne ſçavoit
„ pas bien diſtinctement ce que c'é-
„ toit que la mort, & il n'y penſoit
„ jamais. Il menoit une vie pure-
„ ment

„ ment animale, toute occupée des „ objets fenfibles & préfens, & du „ peu d'idées qu'il recevoit par les „ yeux. Il ne tiroit pas même de „ la comparaifon de ces idées, „ tout ce qu'il femble qu'il auroit „ pu en tirer. Ce n'eft pas qu'il „ n'eût naturellement de l'efprit, * „ mais l'efprit d'un homme privé du „ commerce des autres, eft fi peu „ cultivé, fi peu exercé, qu'il ne „ penfoit qu'autant qu'il y étoit in- „ difpenfablement forcé par les ob- „ jets extérieurs. Le plus grand ** „ fond des idées des hommes eft „ dans leur commerce réciproque".

CETTE Hiftoire connuë de toute la Ville de Chartres, fe trouve dans celle de l'Académie des Sciences. †

HI-

* Ou plutôt la faculté d'en avoir.

** Tout le fond. M. de F.. l'affirme fans y penfer, lorsqu'il dit que ce Sourd *n'avoit que les idées qu'il recevoit par les yeux*, car il s'enfuit qu'aveugle, il eût été fans idées.

† 1703. p. 19. *de l'Hift.*

HISTOIRE II.

D'un Homme sans Idées Morales.

DEPUIS plus de quinze ans il y a à l'Hôtel de Conti un Tourneur de broche, qui n'ayant rien de sourd, si ce n'est l'esprit, répond qu'il a été au Potager, lorsqu'on lui demande s'il a été à la Messe. Il n'a aucune idée acquise de la Divinité, & lorsqu'on veut sçavoir de lui s'il croit en Dieu, le coquin dit que non, & qu'il n'y en a point. Ce fait passe dans cet Hôtel pour le *duplicata* de celui de Chartres, auquel pour cette raison je l'ai joint.

HISTOIRE III.

De l'aveugle de Cheselden.

POUR voir, il faut que les yeux soient, pour ainsi dire, à l'unisson des objets. Mais si les parties

internes de cet admirable organe, n'ont pas leur poſition naturelle, on ne voit que fort confuſement. M. de Voltaire, *Elemens de la Philoſophie de Newton. chap.* 6. rapporte que l'aveugle-né âgé de 14 ans, auquel Cheſelden abatit la cataracte, ne vit immédiatement apres cette opération, qu'une lumière colorée, ſans qu'il pût *diſtinguer un globe d'un cube*, & qu'il n'eût aucune idée d'étenduë, de diſtance, de figure, &c. Je crois, 1°. que faute d'une juſte poſition dans les parties de l'œil, la viſion devoit ſe faire mal; (pour qu'elle ſe rétabliſſe, il faut que le criſtallin détrôné ait eu le tems de ſe fondre, car il n'eſt pas néceſſaire à la vuë.) 2°. S'il voit de la lumière & des couleurs, il voit par conſéquent de l'étenduë. 3°. Les aveugles ont le tact fin, un ſens profite toujours du défaut d'un autre ſens: les houpes nerveuſes, non perpendiculaires, comme par tout le corps, mais paralelles & longitudinalement étenduës jusqu'à la pointe des doigts, comme pour mieux éxaminer un objet; ces houpes, dis-je, qui ſont l'organe du tact, ont un ſentiment exquis dans les aveugles, qui par con-

séquent acquiérent facilement par le toucher les idées des figures, des distances, &c. Or un globe attentivement considéré par le toucher, clairement imaginé & conçu, n'a qu'à se montrer aux yeux ouverts; il sera conforme à l'image, ou à l'idée gravée dans le cerveau; & conséquemment il ne sera pas possible à l'Ame de ne pas distinguer cette figure de toute autre, si l'organe dioptrique a l'arrangement interne nécessaire à la vision. C'est ainsi qu'il est aussi impossible aux doigts d'un trés-habile Anatomiste de ne pas reconnoître les yeux fermés, tous les os du corps humain, de les emboiter ensemble, & d'en faire un squelette, qu'à un parfait Musicien de ne pas resserrer sa glotte, au point précis, pour prendre le vrai ton qu'on lui demande. Les idées reçuës par les yeux se retrouvent en touchant, & celles du tact, en voyant.

D'AILLEURS on étoit prévenu pour ce qui avoit été décidé avant cette opération, par Locke, p. 97. 98. sur le problême du sçavant Molineux; c'est pourquoi j'ose mettre en fait de deux choses l'une; Ou on n'a pas donné le tems à l'organe dioptrique

que ébranlé, de ſe remettre dans ſon aſſiéte naturelle; ou à force de tourmenter le nouveau voyant, on lui a fait dire ce qu'on étoit bien aiſe qu'il dit. Car on a, pour appuyer l'erreur, plus d'adreſſe, que pour découvrir la vérité. Ces *habiles Theologiens* qui interrogerent le ſourd de Chartres, s'attendoient à trouver dans la nature de l'homme des jugemens antérieurs à la prémière ſenſation. Mais Dieu qui ne fait rien d'inutile, ne nous a donné aucune idée primitive, même, comme on l'a dit tant de fois, de ſes propres attributs; & pour revenir à l'aveugle de Cheſelden, ces jugemens lui euſſent été inutiles pour diſtinguer à la vuë le globe d'un cube: il n'y avoit qu'à lui donner le tems d'ouvrir les yeux, & de regarder le tableau compoſé de l'Univers. Lorſque j'ouvre ma fenêtre, puis-je au premier inſtant diſtinguer les objets? De même le *pouce* peut paroître *grand comme une maiſon*, lorſque c'eſt la premiere fois qu'on apperçoit la lumière. Ce qu'il y auroit là d'étonnant, c'eſt qu'un homme qui voit les choſes ſi fort en grand, n'eût aucune perçeption de grandeur, comme on le dit contradictoirement.

[redacted]

HISTOIRE IV.

Ou Méthode d'Amman pour apprendre aux ſourds à parler.

VOICI la Méthode ſelon laquelle Amman apprend à parler en peu de tems aux ſourds & muets de naiſſance. * 1°. Le diſciple touche le goſier du maître qui parle, pour acquerir par le tact l'idée, ou la perception du tremblement des organes de la parole. 2°. Il examine lui-même de la même manière ſon propre goſier, & tâche d'imiter les mêmes mouvemens que le toucher lui a déjà fait appercevoir. 3°. Ses yeux lui ſervent d'oreilles, (ſelon l'idée d'Amman,) c'eſt-à-dire, il regarde attentivement les divers mouvemens de la langue, de la machoire, & des levres,

* Celui qui devient ſourd dans l'enfance avant que de ſçavoir parler, lire & écrire, devient muet peu-à-peu ; j'ai vérifié cette obſervation ſur deux ſœurs ſourdes & muettes que j'ai vuës au Port Louis.

vres, lorsque le maître * prononce une lettre. 4°. Il fait les mêmes mouvemens devant un miroir, & les répete jusqu'à une parfaite éxecution. 5°. Le maître ſerre doucement les narines de ſon écolier, pour l'accoutumer à ne faire paſſer l'air que par la bouche. 6°. Il écrit la lettre qu'il fait prononcer, pour qu'on l'étudie, & qu'on la prononce ſans ceſſe en particulier.

Les ſourds ne parlent pas, comme on le croit, dès qu'ils entendent; autrement nous parlerions tous facilement une langue étrangere, qui ne s'apprend que par l'habitude des organes à la prononcer: ils ont cependant plus de facilité à parler; c'eſt pourquoi l'ouïe qu'Amman donne aux ſourds, eſt le grand miſtere & la baze de ſon art. Sans doute à force d'agiter le fond de leur gorge, comme ils voient faire, ils ſentent à la faveur du canal d'Euſtachi un tremblement, une titillation, qui leur fait diſtinguer l'air ſonore de celui qui ne l'eſt pas, & leur apprend qu'ils parlent, quoique d'une voix rude & groſſiere, qui ne s'adoucit que par l'ex-

* On commence par les voyelles.

l'exercice & la répetition des mêmes ſons. Voilà l'origine d'une ſenſation qui leur étoit inconnuë ; voilà le modéle de la fabrique de toutes nos idées. Nous n'apprenons nous-mêmes à parler, qu'à force d'imiter les ſons d'autrui, de les comparer avec les nôtres, & de les trouver enfin reſſemblans. Les oiſeaux, comme on l'a dit ailleurs, ont la même faculté que nous, le même rapport entre les deux organes, celui de la parole, & celui de l'ouïe.

Un ſourd donne de la voix, quelle qu'elle ſoit, dès la prémière leçon d'Amman. Alors tandis que la voix ſe forme dans le larinx, on lui apprend à tenir la bouche ouverte, autant, & non plus qu'il faut pour prononcer telle ou telle voyelle. Mais comme ces lettres ont toutes beaucoup d'affinité entr'elles, & n'exigent pas des mouvemens fort différens, les ſourds, & même ceux qui ne le ſont pas, ne tiennent pas la bouche préciſément ouverte au point néceſſaire; c'eſt pourquoi ils ſe trompent dans la prononciation : mais il faut applaudir cette mépriſe, loin de la rélever, parce qu'en tâchant de répéter la même faute (qu'ils ne connoiſſent pas,) ils

ils en font une plus heureuse, & donnent enfin le son qu'on demande.

UNE phisionomie spirituelle, un âge tendre, * les organes de la parole bien conditionnés, voilà ce qu'Amman exige de son Disciple, & il préfere l'hyver aux autres saisons, parce que l'air condensé par le froid, rend la parole des sourds beaucoup plus sensible à eux-mêmes. Notre cerveau est originairement une masse informe, sans nulle idée ; il a seulement la faculté d'en avoir, il les obtient de l'éducation, avec la puissance de les lier, & de les combiner ensemble. Cette éducation consiste dans un pur mécanisme, dans l'action de la parole de l'un, sur l'ouïe de l'autre, qui rend les mêmes sons & apprend les idées arbitraires qu'on a attachées à ces sons: ou pour ne pas quitter nos sourds, dans l'impression de l'air & des sons qu'on leur fait rendre à eux-mêmes machinalement, comme je l'ai dit, sur leur propre nerf acoustique, qui est une des cordes, si l'on

* Depuis huit ans jusqu'à quinze. Plus jeunes, ils sont trop badins, & ne sentent pas l'utilité de ces leçons ; plus vieux, leurs organes sont engourdis.

l'on me permet de m'exprimer ainsi, à la faveur desquelles les sons & les idées vont se graver dans la substance medullaire du cerveau, & jettent ainsi les premières semences de l'esprit & de la raison.

AMMAN a tort de croire que le défaut de la luette empêche de parler. M. Astruc, * & plusienrs autres Auteurs † dignes de foi ont des observations contraires. Mais il faut d'ailleurs une parfaite organisation, & comme une communication (qui s'ouvre en quelque sorte au moindre signal,) du cerveau, aux nerfs des instrumens qui servent à parler. Sans ces organes naturellement bien faits, les sourds instruits par Amman pourroient bien un jour entendre les autres parler, & mettre leurs pensées par écrit, mais ils ne pourroient jamais parler eux-mêmes. Il faut aussi des organes bien conditionnés, lorsqu'on apprend à un animal à parler, ou qu'on l'instruit pour divers usages. Un sourd, & par conséquent muet de naissance, peut apprendre à lire & à prononcer un grand nombre

* *De Morb. Vener.*

† Bartholin, Hildanus, Fallope, &c.

bre de mots dans deux mois. Amman en cite un, qui sçavoit lire & réciter par mémoire l'Oraison Dominicale au bout de 15. jours. Il parle d'un autre enfant qui dans un mois apprit à bien prononcer les lettres, à lire, & à écrire passablement: il sçavoit même assez bien l'ortographe. Le plus court moyen de l'enseigner aux sourds, & de leur faire retenir plus aisément les idées des mots, c'est de leur faire coudre, ou joindre ensemble les lettres, (qu'ils entendent à leur manière & qu'ils répétent fort exactement) dans leur tête, dans leur bouche, & sur le papier. La difficulté des combinaisons doit être proportionnée à l'aptitude du Disciple; on mêle des voyelles, des demi voyelles, des consonnes, les unes & les autres, tantôt devant, tantôt derrière: mais dans le commencement on reculeroit, pour vouloir trop avancer. Les idées naissantes de deux ou trois lettres seroient troublées par un plus grand nombre; l'esprit se replongeroit dans son cahos.

Apres les voyelles, on vient aux demi-voyelles, & aux consonnes, & aux lettres les plus faciles de ces

[redacted]

dernières, enfin à leurs combinaisons les plus aisées ; & lorsqu'on sçait prononcer toutes les lettres, on sçait lire.

La lettre *M* séparée de l'*E* muet, qui tient à elle dans la prononciation, s'apprend, par la main que le sourd enfonce dans son gosier, & l'effort qu'il fait pour fermer la bouche, en parlant.

La lettre *N* se prononce en regardant dans le miroir la situation de la langue, & en portant une main au nés du maître, & l'autre au fond de sa bouche, pour sentir le tremblement du larinx, & comme l'air sonore sort des narines.

Les sourds apprennent la lettre *L* en n'appliquant leur langue qu'aux dents supérieures, incisives & canines, & à la partie du palais voisin de ces dents : cette action étant faite, on leur fait signe avec la main de faire sortir leur voix par la bouche.

Dans la lettre *R* la voix s'éleve, saute en quelque sorte & se rompt. Il faut du tems pour acquérir la souplesse & la mobilité nécessaire à cette prononciation. Cependant je commence, dit l'Auteur, par mettre la main du sourd dans ma bouche, pour qu'il touche en quelque sorte ma pro-

non-

nonciation, & apperçoive comme ce ſon eſt modifié; & en même tems, il ſe doit regarder dans un miroir, pour examiner le tremblement & la fluctuation de la langue.

C'est encore dans le miroir, qu'on apprend à rendre ſa langue convexe, autant qu'il le faut pour prononcer enſemble *ch*, ſur-tout ſi on examine avec la main comment l'air ſort de la bouche.

Pour prononcer K, T, P, on fait attention aux mouvemens de la bouche & de la langue du maître, & on examine toujours avec les doigts le mouvement de ſon goſier.

L'x ſe prononce comme SK. Il faut donc ſçavoir combiner deux conſonnantes ſimples, avant que de paſſer aux conſonnantes doubles. Tous les ſourds prononcent aſſez facilement les conſonnes ſimples, & ſur-tout la lettre H. Elles ne ſont qu'un air muet, ou peu ſonore qui en fermant, ou en ouvrant ſes conduits, ſort ſucceſſivement, ou tout à coup.

Lorsque le Diſciple ſçait prononcer ſéparément chaque lettre de l'Alphabet, il faut qu'il s'accoutume à prononcer, la bouche fort ouverte, *les conſonnes* & les demi-voyel-

 les,

les, pour que les lèvres & les dents ne l'empêchent pas de voir dans le miroir les mouvemens de la langue. Ensuite il doit peu-à-peu s'exercer à les prononcer à toutes sortes d'ouvertures: & lorsqu'enfin on a acquis cette faculté, on prend deux ou trois lettres qu'on tâche de prononcer de suite, ou sans interruption, suivant l'habileté qu'on a déjà.

L'ECOLIER ayant fait ces progrès, lit une ligne d'un livre & répete par cœur les mêmes mots, après que le Maître, qu'il examine attentivement, les a prononcés. D'un coup d'œil par ce moyen, il imite seul les sons qu'il lit, comme s'il les entendoit, parce que l'idée lui en est récente & bien gravée.

AMMAN remarque que c'est à peu près par le même diamétre de l'ouverture de la bouche qu'on prononce o, u, e, i, o, e, u, e: m, n, ng, p, t, x: ch, K. Toutes ces lettres sortent du fond du gosier. Ainsi elles sont fort difficiles à distinguer par un sourd. Aussi prononce-t-il mal, jusqu'à ce qu'il ait appris beaucoup de mots; mais enfin il est de fait qu'il répete avec le tems, & comprend fort bien les discours d'autrui.

Les *explosives*, *p*, *t*, *k*, ne se prononcent pas sans quelque élevation apparente du larinx; elles se distinguent par là des *nasales* m, n, ng. La prononciation des lettres ch, est sensible à l'œil; c'est comme en lisant, qu'un sourd conçoit ce qu'on lui dit; il est bon de lui parler dans la bouche pour mieux se faire entendre, lorsqu'il s'est déjà entendu lui-même, comme on l'a dit; mais on l'instruit mieux par la vuë & le toucher, *Aures sunt in oculis*, dit fort bien l'Auteur du Traité *de Loquelâ*, p. 102.

Le Disciple sçait il enfin lire & parler? On commence par lui apprendre les noms des choses qui ont le plus d'usages, & qui se présentent le plus familièrement, comme dans l'éducation de tous les enfans; les substantifs, adjectifs, les verbes, les adverbes, les conjonctions, les déclinaisons, les conjugaisons, & les contractions particulières de la langue qu'on enseigne.

Amman finit son petit, mais excellent Traité, par donner l'Art de corriger tous les défauts du langage, mais je ne le suivrai pas plus loin. Cette *Méthode* est d'autant plus au



[redacted]

dessus du *Bureau Typographique*, & du *Quadrille des Enfans*, qu'un sourd né, plus animal qu'un enfant, a par son seul instinct déjà appris à parler. Le sçavant Maître des sourds apprend à la fois & en peu de tems à parler, à lire, & à écrire suivant les régles de l'ortographe : & tout cela, comme vous voyez, machinalement, ou par des signes sensibles, qui sont la voie de communication de toutes les idées. Voilà un de ces hommes dont il est fâcheux que la vie ne soit pas proportionnée à l'utilité dont elle est au public.

§. I.

Réfléxions sur l'Education.

RIEN ne ressemble plus aux Disciples d'Amman, que les enfans; il faut donc les traiter à peu près de la même manière. Si on veut imprimer trop de mouvemens dans les muscles, & trop d'idées, ou de sensations dans le cerveau des sourds, la confusion se met dans les uns & dans les autres. De même la mémoire d'un enfant, le discernement qui ne fait que d'éclore, sont fatigués de

trop d'ouvrage. La foibleſſe des fibres & des eſprits exige un repos attentif. Il faut donc, 1°. ne pas devancer la raiſon, mais profiter du premier moment qu'on la voit paroître, pour fixer dans l'eſprit le ſens des mots appris machinalement. 2°. Suivre à la piſte les progrès de l'Ame, voir comment la raiſon ſe dévelope, en un mot obſerver exactement à quel dégré arrêter, pour ainſi dire, le thermométre du petit jugement des enfans, afin de proportionner à ſa ſphère, ſucceſſivement augmentée, l'étenduë des connoiſſances dont il faut l'embellir & le fortifier; & de ne faire travailler l'eſprit, ni trop, ni trop peu. 3°. De ſi tendres cerveaux ſont comme une cire molle dont les impreſſions ne peuvent s'effacer, ſans perdre toute la ſubſtance qui les a reçuës; de là les idées fauſſes, les mots vuides de ſens: les préjugés demandent dans la ſuite une refonte, dont peu d'eſprits ſont ſuſceptibles, & qui dans l'âge turbulent des paſſions devient preſque impoſſible. Ceux qui ſont chargés d'inſtruire un enfant, ne doivent donc jamais lui imprimer que des idées ſi évidentes, que rien ne ſoit

ca-

capable d'en éclipser la clarté. Mais pour cela il faut qu'ils en ayent eux-mêmes de semblables, ce qui est fort rare. On enseigne, comme on a été enseigné, & de là cette infinie propagation d'abus & d'erreurs. La prévention pour les premières idées, est la source de toutes ces maladies de l'esprit. On les a acquises machinalement, & sans y prendre garde, en se familiarisant avec elles, on croit que ces notions sont nées avec nous. Un célébre Abbé de mes amis, Métaphysicien de la première force, croyoit que tous les hommes étoient Musiciens nés; parce qu'il ne se souvenoit pas d'avoir appris les airs avec lesquels sa nourrice l'endormoit. Tous les hommes sont dans la même erreur; & comme on leur a donné à tous les mêmes idées, s'ils ne parloient tous que François, ils feroient de leur langue le même phantôme que de leurs idées. Dans quel cahos, dans quel labyrinthe d'erreurs & de préjugés, la mauvaise education nous plonge! Et qu'on a grand tort de permettre aux enfans des raisonnemens sur des choses dont ils n'ont point d'idées, ou dont ils n'ont que des idées confuses!

HISTOIRE V.

D'un Enfant trouvé parmi des Ours.

Un jeune enfant, âgé de dix ans, fut trouvé l'an 1694. parmi un troupeau d'Ours, dans les forêts qui ſont aux confins de la Lithuanie & de la Ruſſie. Il étoit horrible à voir; il n'avoit ni l'uſage de la raiſon, ni celui de la parole: ſa voix & lui même n'avoient rien d'humain, ſi ce n'eſt la figure exterieure du corps. Il marchoit ſur les mains & ſur les pieds, comme les quadrupedes: ſeparé des Ours, il ſembloit les regretter; l'ennui & l'inquiétude étoient peints ſur ſa phyſionomie, lorsqu'il fut dans la ſociété des hommes; on eut dit un priſonnier, (& il ſe croyoit tel) qui ne cherchoit qu'à s'enfuïr, jusqu'à ce qu'ayant appris à lever ſes mains contre un mur, & enfin à ſe tenir debout ſur ſes pieds, comme un enfant, ou un petit chat, & s'étant peu-à-peu accoutumé aux alimens

des

des hommes, il s'apprivoiſa enfin après un long eſpace de tems, & commença à proferer quelques mots d'une voix rauque, & telle que je l'ai dépeinte. Lorſqu'on l'interrogeoit ſur ſon état ſauvage, ſur le tems que cet état avoit duré, il n'en avoit pas plus de mémoire, que nous n'en avons de ce qui s'eſt paſſé, pendant que nous étions au berceau.

CONOR * qui raconte cette Hiſtoire arrivée en Pologne, pendant qu'il étoit à Varſovie à la Cour de Jean Sobieski, alors ſur le Thrône, ajoute que le Roi même, pluſieurs Sénateurs, & quantité d'autres habitans du Pays dignes de foi, lui aſſurèrent comme un fait conſtant, & dont perſonne ne doute en Pologne, que les enfans ſont quelquefois nourris par des ourſes, comme Remus & Romulus le furent, dit-on, par une Louve. Qu'un enfant ſoit à ſa porte, ou proche d'une haye, ou laiſſé par imprudence ſeul dans un champ, tandis qu'un ours affamé pâture dans le voiſinage, il eſt auſſi-tôt dévoré & mis en piéces: mais s'il eſt pris par une ourſe qui allaite, elle le por-

* P. 133, 134, 186. *Evang. Med.*

porte où ſont ſes petits, auxquels elle ne ſert pas plus de mère & de nourrice, qu'à l'enfant même, qui quelques années après eſt quelquefois apperçu & pris par les chaſſeurs.

CONOR cite une avanture ſemblable à celle dont il a été témoin, & qui arriva dans le même lieu (à Varſovie) en 1669. & qui ſe paſſa ſous les yeux de M. Wanden nommé Brande de Cleverskerk, Ambaſſadeur en Angleterre l'an 1699. Il décrit ce cas, tel qu'il lui a été fidelement raconté par cet Ambaſſadeur, dans ſon Traité du Gouvernement du Royaume de Pologne.

J'AI dit que ce pauvre enfant dont parle Conor, ne jouïſſoit d'aucunes lumières de la raiſon; la preuve en eſt qu'il ignoroit la miſère de ſon état; & qu'au lieu de chercher le commerce des hommes, il les fuyoit, & ne déſiroit que de retourner avec ſes Ours. Ainſi, comme le remarque judicieuſement notre Hiſtorien, cet enfant vivoit machinalement, & ne penſoit pas plus qu'une bête, qu'un enfant nouveau né, qu'un homme qui dort, qui eſt en léthargie, ou en apoplexie.

CHA-

CHAPITRE VI.

Des Hommes sauvages, appellés Satyres.

LES hommes sauvages, * assez communs aux Indes & en Afrique, sont appellés *Avang-outang* par les Indiens, & *Quoias morrou* par les Afriquains.

ILS ne sont ni gras, ni maigres, ils ont le corps quarré, les membres si trapus & si musculeux, qu'ils sont très-vites à la course, & ont une force incroyable. Au devant du corps ils n'ont de poil en aucun endroit; mais par derrière, on diroit d'une forêt de crains noirs dont tout le dos est couvert & hérissé. La face de ces animaux ressemble au visage de l'homme: mais leurs narines sont camuses & courbées, & leur bouche est ridée & sans dents.

LEURS oreilles ne different en rien de celles des hommes, ni leur poitrine: car les Satyres femelles ont de fort gros tétons, & les mâles n'en ont pas plus qu'on n'en voit commu-

mé-

* Il y a deux ans qu'il parut à la Foire saint Laurent un grand Singe, semblable au Satyre de Tulpius.

nément aux hommes. Le nombril eſt fort enfoncé, & les membres ſupérieurs & inférieurs reſſemblent à ceux de l'homme, comme deux gouttes d'eau, ou un œuf à un autre œuf.

Le coude eſt articulé, comme le nôtre; ils ont le même nombre de doigts, le pouce fait comme celui de l'homme, des molets aux jambes, & une baſe à la plante du pied, ſur laquelle tout leur corps porte comme le nôtre, lorſqu'ils marchent à notre manière, ce qui leur arrive ſouvent.

Pour boire, ils prennent fort bien d'une main l'anſe du gobelet, & portent l'autre au fond du vaſe; enſuite ils eſſuient leurs levres avec la plus grande propreté. Lorſqu'ils ſe couchent, ils ont auſſi beaucoup d'attention & de délicateſſe, ils ſe ſervent d'oreiller & de couverture dont ils ſe couvrent avec un grand ſoin, lorſqu'ils ſont apprivoiſés. La force de leurs muſcles, de leur ſang & de leurs eſprits, les rend braves & intrépides, comme nous-mêmes: mais tant de courage eſt reſervé aux mâles, comme il arrive encore dans l'eſpéce humaine. Souvent ils ſe jettent avec fureur ſur les gens même armés, comme ſur les femmes & les

fil-

[redacted]

filles, ausquelles ils font à la vérité de plus douces violences. Rien de plus lascif, de plus impudique & de plus propre à la fornication, que ces animaux. Les femmes de l'Inde ne sont pas tentées deux fois d'aller les voir dans les cavernes, où ils se tiennent cachés. Ils y sont nuds, & y font l'amour avec aussi peu de préjugés que les chiens.

PLINE, S. Jerôme & autres nous ont donné d'après les Anciens, des descriptions fabuleuses de ces animaux lascifs, comme on en peut juger, en les comparant avec celle ci. Nous la devons à Tulpius Médecin d'Amsterdam. * Cet Auteur ne parle du Satyre qu'il a vu, que comme d'un animal; il n'est occupé qu'à décrire les parties de son corps, sans faire mention s'il parloit & s'il avoit des idées. Mais cette parfaite ressemblance qu'il reconnoît entre le corps du Satyre & celui des autres hommes, me fait croire que le cerveau de ce prétendu animal est originairement fait pour sentir & penser comme les nôtres. Les raisons d'analogie sont chez eux beaucoup plus for-

* *Observat. Med.* Ed. d'Elzev. L. III. C. LVI. p. 270.

fortes que chez les autres animaux.

PLUTARQUE parle d'un Satyre qui fut pris en dormant, & amené à Sylla : la voix de cet animal ressembloit au hennissement des chevaux & au bêlement des boucs. Ceux qui dès l'enfance ont été égarés dans les forêts, n'ont pas la voix beaucoup plus claire & plus humaine ; ils n'ont pas une seule idée, comme on l'a vu dans le fait rapporté par Conor, je ne dis pas de morale, mais de leur état, qui a passé comme un songe, ou plutôt, suivant l'expression proverbiale, comme un rêve à la Suisse, qui pourroit durer cent ans sans nous donner une seule idée. Cependant ce sont des hommes, & tout le monde en convient. Pourquoi donc les Satyres ne seroient-ils que des animaux ? S'ils ont les instrumens de la parole bien organisés, il est facile de les instruire à parler & à penser, comme les autres Sauvages : je trouverois plus de difficulté à donner de l'éducation & des idées aux sourds de naissance.

POUR qu'un homme croye n'avoir jamais eu de commencement, il n'y a qu'à le sequestrer de bonneheure du commerce des hommes ;

rien

[redacted]

rien ne pouvant l'éclairer ſur ſon origine, il croira non ſeulement n'être point né, mais même ne jamais finir. Le ſourd de Chartres qui voyoit mourir ſes ſemblables, ne ſavoit pas ce que c'étoit que la mort: car n'en pas avoir une perception *bien diſtincte*, comme M. de F. en convient, c'eſt n'en avoir aucune idée. Comment donc ſe pourroit-il faire qu'un Sauvage qui ne verroit mourir perſonne, ſur-tout de ſon eſpéce, ne ſe crût pas immortel?

LORSQU'UN homme ſort de ſon état de bête, & qu'on l'a aſſez inſtruit, pour qu'il commence à réflêchir, comme il n'a point penſé durant le cours de ſa vie ſauvage, toutes les circonſtances de cet état ſont perduës pour lui: il les écoute, comme nous écoutons ce qu'on nous raconte de notre enfance, qui nous paroîtroit une vraie fable, ſans l'exemple de tous les autres enfans. La naiſſance & la mort, nous paroîtroient également des chimeres, ſans ceux qu'on voit naître & mourir.

LES Sauvages, qui ſe ſouviennent de la variété des états, par où ils ont paſſé, n'ont été égarés qu'à un certain point; auſſi les trouve-t-on marchant

chant comme les autres hommes ſur les piés ſeulement. Car ceux qui depuis leur origine ont long-tems vêcu parmi les bêtes, ne ſe ſouviennent point d'avoir exiſté dans la ſociété d'autres êtres : leur vie ſauvage, quelque longue qu'elle ait été, ne les a pas ennuyés, elle n'a duré pour eux, qu'un inſtant, comme on l'a déjà dit; enfin ils ne peuvent ſe perſuader qu'ils n'ont pas toujours été tels qu'ils ſe trouvent au moment qu'on leur ouvre les yeux ſur leur miſére, en leur procurant des ſenſations inconnuës, & l'occaſion de ſe replier ſur ces ſenſations.

Toute la Hollande a eu le plaiſant ſpectacle d'un enfant, abandonné dans je ne ſai quel deſert, élevé & trouvé enfin parmi des chévres ſauvages. Il ſe trainoit & vivoit comme ces animaux; il avoit les mêmes goûts, les mêmes inclinations, les mêmes ſons de voix: la même imbécilité étoit peinte ſur ſa phyſionomie. M. Boerhaave qui nous faiſoit cette hiſtoire en 1733. l'a, je crois, tirée du Bourguemaitre Tulpius.

On parloit beaucoup à Paris, quand j'y publiai la première édition de cet ouvrage, d'une fille ſauvage

[redacted]

qui avoit mangé sa sœur, & qui étoit alors au Couvent à Châlons en Champagne. Mgr. le Maréchal de Saxe m'a fait l'honneur de me raconter bien des particularités de l'histoire de cette fille. Mais elles sont plus curieuses, que nécessaires pour comprendre & expliquer ce qu'il y a de plus surprenant dans tous ces faits. Un seul suffit pour donner la clé de tous les autres; au fond ils se ressemblent tous; comme toutes nos observations de Médecine sur un même sujet, dont une bonne Théorie facilite beaucoup mieux l'intelligence, que tous les livres de ces Docteurs Cliniques & bornés.

---

§. VII.

Belle Conjecture d'Arnobe *qui vient à l'appui de tous ces faits.*

J'ai rapporté plusieurs * faits que le hazard, ou un art admirable, ont fournis aux Fontenelles, aux

Che-

* Je n'ai oublié que l'Aveugle-né de la Motte le Vayer; mais cet oubli n'est pas de conséquence, par la raison que j'ai donnée.

Cheseldens, aux Lockes, aux Ammans, aux Tulpies, aux Boerhaaves, aux Conors &c. Je passe à présent à ce qui m'a paru digne de les couronner; c'est une belle conjecture d'Arnobe, laquelle porte visiblement sur des observations qu'il avoit eu occasion de faire, quoiqu'il n'en dise qu'un mot en passant.

Faisons, dit-il, * un trou en forme de lit, dans la terre; qu'il soit entouré de murs, couvert d'un toit; que ce lieu ne soit ni trop chaud, ni trop froid: qu'on n'y entende absolument aucun bruit: imaginons les moyens de n'y faire entrer qu'une pâle lueur entrecoupée de ténèbres. Qu'on mette un enfant nouveau né dans ce souterrain: que ses sens ne soient frappés d'aucuns objets, qu'une nourrice nuë, en silence, lui donne son lait & ses soins. A-t-il besoin d'alimens plus solides? Qu'ils lui soient portés par la même femme: qu'ils soient toujours de la même nature, tels que le pain & l'eau froide, bûe dans le creux de la main. Que cet enfant, sorti de la race de Platon ou de Pithagore, quitte enfin sa soli-

tu-

* *Advers. Gent. L. II.*

tude à l'âge de vingt, trente, ou quarante ans; qu'il paroiſſe dans l'aſſemblée des mortels! Qu'on lui demande, avant qu'il ait appris à penſer & à parler, ce qu'il eſt lui-même, quel eſt ſon père, ce qu'il a fait, ce qu'il a penſé, comment il a été nourri & élevé jusqu'à ce tems. Plus ſtupide qu'une bête, il n'aura pas plus de ſentiment que le bois, ou le caillou; il ne connoitra ni la terre, ni la mer, ni les aſtres, ni les météores, ni les plantes, ni les animaux. S'il a faim, faute de ſa nourriture ordinaire, ou plutôt faute de connoitre tout ce qui peut y ſuppléer, il ſe laiſſera mourir. Entouré de feu, ou de bêtes venimeuſes, il ſe jettera au milieu du danger, parce qu'il ne ſait encore ce que c'eſt que la crainte. S'il eſt forcé de parler, par l'impreſſion de tous ces objets nouveaux, dont il eſt frappé; il ne ſortira de ſa bouche béante, que des ſons inarticulés, comme *pluſieurs ont coutume de faire en pareil cas.* Demandez lui, non des idées abſtraites & difficiles de Métaphyſique, de Morale, ou de Géometrie; mais ſeulement la plus ſimple queſtion d'Arithmétique, il ne comprend pas ce qu'il entend, ni

que

que vôtre voix puiſſe ſignifier quelque choſe, ni même ſi c'eſt à lui, ou à d'autres que vous parlez. Où eſt donc cette portion immortelle de la Divinité? Où eſt cette Ame, qui entre dans le corps, ſi docte & ſi éclairée, & qui par le ſecours de l'inſtruction, ne fait que ſe rappeller les connoiſſances qu'elle avoit infuſes? Eſt-ce donc là cet Etre ſi raiſonnable & ſi fort au deſſus des autres êtres? Hélas! oui, voilà l'homme; il vivroit éternellement ſéparé de la ſocieté, ſans acquérir une ſeule idée. Mais poliſſons ce diamant brut, envoyons ce vieux enfant à l'école, *quantum mutatus ab illo?* l'Animal devient homme, & homme docte & prudent. N'eſt-ce pas ainſi, que le bœuf, l'âne, le cheval, le chameau, le perroquet apprennent, les uns à rendre divers ſervices aux hommes, & les autres à parler, & peut être, (ſi, comme Locke, on pouvoit croire le Chev. Temple,) à faire une converſation ſuivie.

Jusqu'ici Arnobe que j'ai librement traduit & abrégé. Que cette peinture eſt admirable dans l'original! C'eſt un des plus beaux morceaux de l'Antiquité.

[redacted]



CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

POINT de ſens, point d'idées.
Moins on a de ſens, moins on a d'idées.
Peu d'éducation, peu d'idées.
Point de ſenſations reçûes, point d'idées.

Ces principes ſont les conſéquences néceſſaires de toutes les obſervations & expériences, qui ſont la baſe inébranlable de cet ouvrage. Donc l'Ame dépend eſſentiellemment des organes du corps, avec leſquels elle ſe forme, croît, décroît. *Ergo participem leti quoque convenit eſſe.* *

* Lucret. *de Nat. Rer.*

FIN.

ABRÉGÉ
DES
SYSTÈMES.

Mundum tradidit disputationibus eorum.



ABRÉGÉ
DES
SYSTÊMES,
POUR FACILITER
L'INTELLIGENCE
DU
TRAITÉ
DE
L'AME.

§. I.
DESCARTES.

DESCARTES a purgé la Philoſophie de toutes ces expreſſions *Ontologiques*, par lesquelles on s'imagine pouvoir rendre intelligibles les idées abſtraites de l'Etre. Il a diſſipé ce cahos, & a donné le modèle de l'art de raiſonner avec plus de juſteſſe, de clarté, & de mé-

méthode. Quoiqu'il n'ait point suivi lui-même sa propre méthode, nous lui devons l'esprit philosophique qui va dans un moment remarquer toutes ses erreurs; & celui qu'on fait aujourd'hui régner dans tous les livres. Que d'ouvrages bien faits depuis Descartes! Que d'heureux efforts depuis les siens! Ses plus frivoles conjectures ont fait naître l'idée de faire mille expériences, auxquelles on n'auroit peut-être jamais songé. Il est donc permis aux Esprits vifs, ardens à inventer, de devancer par leurs spéculations, quelqu'inutiles qu'elles soient en elles-mêmes, l'expérience même qui les détruit. C'est risquer d'être utile, du moins indirectement.

2. Ceux qui disent que Descartes ne fait pas un grand Géométre, peuvent, comme dit M. de Voltaire, (*Lettre sur l'Ame* 73. 74.) se reprocher de battre leur nourrice. Mais on voit, par ce que je dis plus loin, au sujet de la Géométrie, qu'il ne suffit pas d'être un grand Géométre, pour être à juste titre qualifié de génie.

3. Après la Méthode & les Ouvrages géométriques de ce Philosophe, on ne trouve plus que des sy-

ſtèmes, c'eſt-à-dire, des imaginations, des Erreurs. Elles ſont ſi connuës, qu'il ſuffira, ce me ſemble, de les expoſer. Deſcartes avoüe comme Locke, qu'il n'a aucune idée de l'Etre, & de la Subſtance, & cependant il la définit (*Def. 6. de ſes Médit. Rep. aux 2. Objeƈt. à la 2. des 3es & aux 4es.*) Il fait conſiſter l'eſſence de la matière qu'il ne connoît pas, dans l'étenduë ſolide; & lorsqu'on lui demande ce que c'eſt que le corps, ou la ſubſtance étenduë, il répond que c'eſt une ſubſtance compoſée de pluſieurs autres ſubſtances étenduës qui le ſont encore elles-mêmes de pluſieurs autres ſemblables. Voilà une définition bien claire & bien expliquée. Avec cette étenduë, Deſcartes n'admet que du mouvement dans les corps. Dieu eſt la cauſe première de ce mouvement, comme Deſcartes eſt l'Auteur de ces loix reconnuës pour fauſſes, & que les Cartéſiens mêmes corrigent tous les jours dans leurs Ouvrages. On explique tous les phénomenes par ces deux ſeules propriétés, l'etenduë matérielle, & le mouvement communiqué ſans ceſſe immédiatement par la force divine.

On imagine non ſeulement qu'il n'y a que trois ſortes de particules, ou de matière dans le monde, *ſubtilis, globulòſa, ſtriata*, mais on décide de quelle manière Dieu a mis chacune d'elles en mouvement. Ces particules rempliſſent tellement le monde, qu'il eſt abſolument plein. Sans Newton, ou plutôt ſans la Phyſique, la Mécanique, & l'Aſtronomie, adieu le vuide des Anciens! On fabrique des tourbillons, & des cubes, qui expliquent tout, juſqu'à ce qui eſt inexplicable, la Création. Voilà le poiſon, voici l'antidote. L'Auteur avoüe dans ſon *L. des Princip. art.* 9. que ſon ſyſtème pourroit bien n'être pas vrai, & qu'il ne lui paroit pas tel à lui-même. Que pouvoit-il donc penſer de ſon riſible Traité *de form. fœt?*

4. DESCARTES eſt le prémier qui ait admis un principe moteur, différent de celui qui eſt dans la matière, connu, comme on l'a dit au commencement du T. de l'A., ſous le nom de force motrice, ou de forme active. Mallebranche convient lui-même de ce que j'avance pour en faire honneur à Deſcartes. Ariſtote & tous les Anciens, excepté les Epi-

curiens, qui par un intérêt hypothétique n'avoient garde d'admettre aucun principe moteur, ni matériel, ni immatériel) reconnurent la force motrice de la matière, sans laquelle on ne peut completter l'idée des Corps. Mallebranche (L. VI. p 387. in 4°. 1678.) convient du fait, & à plus forte raison Leibnitz, dont on parlera à son Article. Enfin si vous lisez Goudin, p. 21. 165-167. 264. &c. Tom. II. 2. Edit. Barbay, *Comment. in Arist. Phys.* p. 121-123. & autres Scholastiques, vous verrez que la force motrice de la matière a été enseignée dans tous les tems dans nos Ecoles Chrêtiennes. *Ratio principii activi*, dit Goudin, *convenit substantiis corporeis*, & *inde pendent affectiones corporum quæ cernuntur in modo.*

5. DESCARTES écrit à la fameuse Princesse Palatine Elisabeth, qu'on n'a aucune assurance du destin de l'Ame après la mort : il définit la pensée, *Art.* 13. toute connoissance, tant sensitive, qu'intellectuelle. Ainsi penser, selon Descartes, c'est sentir, imaginer, vouloir, comprendre; & lorsqu'il fait consister l'essence de l'Ame dans la pensée, lorsqu'il dit que c'est une substance qui pen-

finition qu'il a donnée de la matière, il eût evité mille erreurs ; & nous n'eussions point été privés des grands progrés que cet excellent Esprit eut pû faire, si au lieu de se livrer à de vains systèmes, il eut toûjours tenu le fil de sa Géométrie, & ne se fût point écarté de sa propre Méthode. Encore, hélas! ce fil est-il un bien mauvais guide. Il a égaré Spinosa, qui n'est qu'un outré Cartésien.

---

§. II.

MALLEBRANCHE.

1°. MALLEBRANCHE, après avoir distingué la substance de ses modifications, & défini ce dont il n'a point d'idée, l'essence des choses (*V. Rech. de la Verit.* L. 3. C. 1. 2. Part. C. 7. 8.) fait consister celle de la matière dans l'étenduë, comme avoit fait Descartes En habile Cartésien, il déploie toute sa force & son éloquence contre les sens, qu'il imagine *toûjours trompeurs*: *il nie* aussi le vuide, met l'essence de l'A-

l'Ame dans la penſée (L. 3. p. 1. c. 1. &c.) qui n'eſt qu'un *mode*.

2°. QUOIQU'IL admette dans l'homme deux ſubſtances diſtinctes, il explique les facultés de l'Ame par celles de la matière, (L. 1. c. 1 L. III. c. VIII.) ſur une idée fauſſe du mot *penſée*, dont il fait une ſubſtance, il croit qu'on penſe toûjours, & que lorsque l'Ame n'a pas *conſcience* de ſes penſées, c'eſt alors qu'elle penſe le plus, parce qu'on a toûjours l'idée de l'Etre en général. (L. 3. c. 2. p. 1. c. 8.) Il définit l'Entendement, „la faculté de recevoir diffé„rentes idées ; & la volonté, celle „de recevoir différentes inclinations „(L. 1. c. 1.) ; ou, ſi l'on veut, une „impreſſion naturelle qui nous por„te vers le bien en général, l'uni„que amour (L. 4. c. 1.) que Dieu „nous imprime : Et la liberté, eſt „la force qu'a l'Eſprit de détermi„ner cette impreſſion divine, vers „les objets qui nous plaiſent. Nous „n'avons cependant, ajoute-t-il, ni „idée claire, ni même ſentiment in„térieur de cette égalité de mouve„ment vers le bien :" & c'eſt de ce défaut d'idées qu'il part pour donner les définitions que je viens de rap-

por-

porter, auxquelles on s'apperçoit effectivement que l'Auteur manque d'idées.

3°. MALLEBRANCHE est le premier des Philosophes, qui ait mis fort en vogue les esprits animaux, mais comme une Hypothèse, car il n'en prouve nulle part l'existence d'une manière invincible. Cela étoit reservé aux Médecins, & principalement à Boerhaave, le plus grand Théoreticien de tous.

4°. JE viens au fonds du Système principal du P. Mallebranche. Le voici :

„ LES Objets que l'Ame apperçoit, sont dans l'Ame, ou hors de l'Ame; les premiers se voyent dans le miroir de nos sentimens; & les autres dans leurs *idées* (L. 3. c. 1. p. 2.); c'est-à-dire, non eux-mêmes, ni dans les idées, ou images qui nous en viennent par les sens (L. 3. c. 14. p. 2. c. IX.), mais dans quelque chose qui étant intimement uni à nôtre Ame, nous représente les corps externes. Cette chose est Dieu. Il est très étroitement uni à nos Ames par sa présence: cette présence claire, intime, nécessaire de Dieu agit for-

„ tement fur l'efprit. On ne peut „ fe défaire de l'idée de Dieu. Si „ l'Ame confidére un Etre en parti„ culier, alors elle s'approche de „ quelques unes des perfections di„ vines, en s'éloignant des autres, „ qu'elle peut aller chercher le mo„ ment fuivant. (L. III. p. 2. V. „ VI.)

„ Les corps ne font vifibles que „ par le moyen de l'étenduë. Cet„ te étenduë eft infinie, fpirituelle, „ néceffaire, immuable, (fouvent „ M. en parle comme d'une éten„ duë compofée); c'eft un des attri„ buts de Dieu. Or tout ce qui eft „ en Dieu, eft Dieu; c'eft donc en „ Dieu que je vois les corps. Je „ vois clairement l'infini, en ce fens „ que je vois clairement, qu'il n'a „ point de bout. Je ne puis voir „ l'infini dans des Etres finis; donc „ &c. Donc l'idée de Dieu ne fe „ préfente à mon Ame, que par fon „ union intime avec elle. Donc il „ n'y a que Dieu qu'on connoiffe „ par lui-même, comme on ne con„ noit tout que par lui.

„ Comme tout ce qui eft en Dieu, „ eft très fpirituel, & très intelligi„ ble, & très préfent à l'efprit; de là

„ vient

„ vient que nous voyons les corps „ sans peine, dans cette idée que „ Dieu renferme en soi, & que j'ap- „ pelle *l'étenduë*, ou *le monde intelli-* „ *gible*. Ce monde ne représente en „ soi les corps que comme possibles, „ avec toutes les idées des vérités; „ & non les *vérités* mêmes qui ne „ sont *rien de réel* (L. 3. c. 6. p 2). „ Mais les sentimens de lumière & „ de couleurs, dont nous sommes „ affectés par l'étenduë, nous font „ voir les corps existans. Ainsi „ Dieu, les corps possibles, les corps „ existans, se voyent dans le mon- „ de intelligible, qui est Dieu, com- „ me nous nous voyons dans nous- „ mêmes. Les Ames des autres hom- „ mes ne se connoissent que par con- „ jectures: enfin il suit que nôtre en- „ tendement reçoit toutes les idées, „ non par l'union des deux substan- „ ces, (qui est inutile dans ce systè- „ me) mais par l'union seule du „ *Verbe*, ou de la sagesse de Dieu; „ par ce monde immatériel qui ren- „ ferme l'idée, la représentation, & „ comme l'image du monde maté- „ riel; par l'étenduë intelligible, qui „ est les corps possibles, ou la sub- „ stance divine même, entant qu'el-

„ le

„ le peut être participée par les corps,
„ dont elle est représentative ".

C'EST jusqu'ici Mallebranche qui parle, ou que je fais parler conformément à ses principes; desquels il s'ensuit, comme on l'a remarqué il y a long-tems, que les corps sont des modifications de Dieu, que nôtre célébre Metaphysicien appelle tant de fois l'être en général, qu'il sembleroit n'en faire qu'un Etre idéal. Ainsi voilà nôtre dévot Oratorien, Spinosiste sans le savoir, quoiqu'il fût déjà Cartésien, car encore une fois Spinosa l'étoit. Mais comme dit sagement M. de S. Hyacinthe dans ses *Recberces philosopbiques*, c'est une chose qu'il ne faut pas chercher à approfondir, de peur sans doute que les plus grands Philosophes ne fussent convaincus d'Athéïsme.

DE telles visions ne méritent pas d'être sérieusement réfutées. Qui pourroit seulement imaginer ce qu'un cerveau brulé par des méditations abstraites croit conçevoir? Il est certain que nous n'appercevons pas l'infini: & que nous ne connoissons pas même le fini par l'infini: cette vérité suffit pour ruïner le systême du P. Mallebranche, qui porte tout entier

fur une fuppofition contraire. D'ailleurs je n'ai point d'idée de Dieu, ni des Efprits : il m'eft donc impoffible de concevoir comment mon Ame eft unie à Dieu.

PASCAL a bien raifon de dire qu'on ne peut concevoir un Etre penfant fans tête. C'eft là en effet que font nos idées; elles ne font que des modifications de nôtre fubftance; & fi je n'en avois pas une parfaite conviction par mon fens intime, je ferois également fûr que mes idées des objets font dans moi & à moi; & non hors de moi, non dans Dieu, ni à Dieu; puisque c'eft toûjours dans moi que fe grave l'image qui repréfente les corps. D'où il s'enfuit que ces idées hors de mon Ame, diftinguées de ma fubftance, quelque étroitement unies qu'on les fuppofe, font chimériques. Je croirai que je vois en Dieu, quand une expérience fondée fur le fens intime, quand ma confcience me l'aura appris. Mallebranche au refte paroit avoir pris la magnifique imagination de fon *monde intelligible*. 1°. Dans Marcel Platonicien, *Zodiaq. Chant.* 7. où l'on trouve des rêves à peu près femblables. 2°. Dans le *Parménide* de

de Platon, qui croyoit que les idées étoient des Etres réels, distincts des créatures qui les apperçoivent hors d'elles. Ce subtil Philosophe n'a donc pas même ici le mérite de l'invention, & encore ce mérite-là feroit-il peu d'honneur à l'esprit. Il vaut mieux approfondir une vérité déjà découverte, que d'avoir la dangéreuse gloire d'inventer le faux, & d'enfiler une hypothèse de nouvelles chimères.

---

§. III.

LEIBNITZ.

LEIBNITZ fait consister l'essence, l'être, ou la substance, (car tous ces noms sont synonimes,) dans des *Monades*; c'est-à-dire, dans des corps simples, immuables, indissolubles, solides, individuels, ayant toûjours la même figure & la même masse. Tout le monde connoit ces Monades, depuis la brillante acquisition que les Leibnitiens ont faite de Mᵉ. la M. du Chattelet. Il

n'y

n'y a pas, selon Leibnitz, deux particules homogènes dans la matière; elles sont toutes différentes les unes des autres. C'est cette constante hétérogèneïté de chaque élément, qui forme & explique la diversité de tous les corps. Nul Etre pensant, & à plus forte raison Dieu, ne fait rien sans choix, sans motifs qui les déterminent. Or si les Atomes de la matière étoient tous égaux, on ne pourroit concevoir pourquoi Dieu eut préferé de créer, & de placer tel atome, ici, plûtôt que là; ni comment une matière homogène eut pû former tant de différens corps. Dieu n'ayant aucuns motifs de préférence, ne pourroit créer deux Etres semblables possibles. Il est donc nécessaire qu'ils soyent tous hétérogènes. Voilà comme on combat l'homogèneïté des élémens par le fameux *principe de la Raison suffisante.* J'avoüe qu'il n'est pas prouvé qu'un élément doive être similaire, comme le pensoit M$_r$. Boerhaave; mais réciproquement, parce qu'on me dit que Dieu ne fait rien sans une raison qui le détermine; dois-je croire que rien n'est égal, que rien ne se ressemble dans la Nature, & que toutes les
Mo-

Monades, ou essences, sont différentes? Il est évident que ce Systême ne roule que sur la supposition de ce qui se passe dans un Etre, qui ne nous a donné aucune notion de ses attributs. M. Clarke & plusieurs autres Philosophes admettent des cas de parfaite égalité, qui excluent toute *raison* Leibnitienne; elle seroit alors non *suffisante*, mais *inutile*, comme on le dit dans le *Traité de l'Ame*.

Comme on dit *l'Homme*, & *le Monde de Descartes*, on dit les *Monades de Leibnitz*, c'est-à-dire, des imaginations. Il est possible, je le veux, qu'elles se trouvent conformes aux réalités. Mais nous n'avons aucun moien de nous assûrer de cette conformité. Il faudroit pour cela connoître la première détermination de l'être, comme on connoit celle de toute figure, ou essence géométrique, par exemple, d'un cercle, d'un triangle, &c. Mais de pareilles connoissances ne pourroient s'acquérir qu'au premier instant de la création des êtres, à laquelle personne n'a assisté: & cette création même est encore une hypothèse qui souffre des difficultés insurmontables,

K les-

lesquelles ont fait tant d'Athées, & la moitié de la baze fondamentale du Spinosisme.

PUISQUE nous ne connoissons pas la *substance*, nous ne pouvons donc savoir, si les élemens de la matière sont similaires, ou non ; & si véritablement le principe de la *Raison suffisante* en est un. A dire vrai, ce n'est qu'un principe de Systême, & fort inutile dans la recherche de la vérité. Ceux qui n'en ont jamais entendu parler, savent par les idées qu'ils ont acquises, que le tout, par exemple, est plus grand que sa partie ; & quand ils connoîtroient ce principe, auroient-ils fait un pas de plus, pour dire que cela est vrai, parce qu'il *y a dans le tout quelque chose qui fait comprendre pourquoi il est plus grand que sa partie?*

LA Philosophie de Mr. Leibnitz porte encore sur un autre principe, mais moins, & encore plus inutile, c'est celui de *contradiction*. Tous ces prétendus premiers principes n'abrégent & n'éclaircissent rien ; ils ne sont estimables & commodes, qu'autant qu'ils sont le résultat de mille connoissances particulières, qu'un Général d'Armée, un Ministre, un Né-

Négociateur, &c. peuvent rédiger en axiomes utiles & importans.

CES êtres, qui séparés, sont des *monades*, ou la *substance*, forment par leur assemblage les corps, ou l'étenduë, étenduë métaphysique, comme je l'ai dit (Chap. IV.) puisqu'elle est formée par des êtres simples, parmi lesquels on compte l'Ame sensitive & raisonnable. Leibnitz a reconnu dans la matière 1°. non seulement une force *d'inertie*; mais une force *motrice*, un *principe d'action*, autrement appellé *Nature*. 2°. Des perceptions, & des sensations, semblables en petit à celles des corps animés. On ne peut en effet les refuser, du moins à tout ce qui n'est pas inanimé.

LEIBNITZ remarque 3°. que dans tous les tems on a reconnu la force motrice de la matière; 4°. que la Doctrine des Philosophes sur cette propriété essentielle, n'a commencé à être interrompüe qu'au tems de Descartes. 5°. Il attribuë la même opinion aux Philosophes de son tems. 6°. Il conclut que chaque être indépendamment de tout autre, & par la force qui lui est propre, produit tous ses changemens. 7°. Il vou-

droit cependant partager cet ouvrage entre la cause prémière, & la cause seconde, Dieu & la Nature; mais il n'en vient à bout que par des distinctions inutiles, ou par de frivoles abstractions.

VENONS au systême de *l'harmonie préétablie*; c'est une suite des principes établis ci-devant. Il consiste en ce que tous les changemens du corps correspondent si parfaitement aux changemens de la *Monade*, appellée *Esprit*, ou *Ame*, qu'il n'arrive point de mouvemens dans l'une, auxquels ne coëxiste quelque idée dans l'autre, & *vice versâ.* Dieu a préétabli cette harmonie, en faisant choix des substances, qui par leur propre force produiroient de concert la suite de leurs *mutations*; de sorte que tout se fait dans l'Ame, comme s'il n'y avoit point de corps, & tout se passe dans le corps, comme s'il n'y avoit point d'Ame. Leibnitz convient que cette dépendance n'est pas réelle, mais métaphysique, ou idéale. Or est-ce par une fiction qu'on peut découvrir & expliquer les perceptions? Les modifications de nos Organes semblent en être la vraie cause; mais com-

comment cette cauſe produit elle des idées? reciproquement comment le corps obeït il à la volonté? Comment une Monade ſpirituelle, ou inétenduë, peut elle faire marcher à ſon gré toutes celles qui compoſent le corps, & en gouverner tous les organes? L'Ame ordonne des mouvemens dont les moyens lui ſont inconnus; & dès qu'elle veut qu'ils ſoyent, ils ſont, auſſi vîte que la lumière fut. Quel plus bel appanage, quel tableau de la Divinité, diroit Platon! Qu'on me diſe ce que c'eſt que la matière; & quel eſt le mécaniſme de l'organiſation de mon corps, & je répondrai à ces queſtions. En attendant on me permettra de croire que nos idées, ou perceptions, ne ſont autre choſe que des modifications corporelles, quoique je ne conçoive pas comment des modifications penſent, aperçoivent, &c.

§. IV.

WOLF.

J'AI donné une idée très succincte des Systèmes de trois grands Philosophes ; je passe à l'abrégé de celui de Wolf, fameux commentateur de Leibnitz, & qui ne cede en rien à tous les autres. Il définit l'être, *tout ce qui est possible* ; & la substance, *un sujet durable & modifiable*. Ce qu'on entend par sujet, ou *substratum*, comme parle Locke, est une chose qui est, ou existe en elle-même, & par elle-même ; ainsi elle peut être ronde, quarrée, &c. Au contraire les accidens sont des êtres qui ne subsistent point par eux-mêmes, mais qui sont dans d'autres êtres, auxquels ils sont inhérens, comme les trois côtés dans un triangle. Ce sont donc des manières d'être ; & par conséquent ils ne sont point modifiables, quoiqu'en disent les Scholastiques, dont la subtilité a été jusqu'à faire du cercle, & de sa ron-

deur, deux êtres réellement diſtincts, ce qui me ſurprend d'autant plus, qu'ils ont eux-mêmes le plus ſouvent confondu la penſée avec le corps.

L'ESSENCE, ou l'être, ſelon Wolf, eſt formé par des déterminations eſſentielles, qu'aucune autre ne détermine, ou qui ne préſuppoſent rien par où on puiſſe concevoir leur exiſtence. Elles ſont la ſubſtance, comme les trois côtés ſont le triangle. Toutes les propriétés, ou tous les attributs de cette figure découlent de ces déterminations eſſentielles ; & par conſéquent, quoique les attributs ſoient des déterminations conſtantes, ils ſuppoſent un ſujet qui les détermine ; quelque choſe qui ſoit prémier, qui ſoit avant tout, qui ſoit le ſujet, & n'en ait pas béſoin. C'eſt ainſi que Wolf croit marquer ce en quoi conſiſte la ſubſtance, contre Locke, Philoſophe beaucoup plus ſage, qui avouë qu'on n'en a point d'idée. Je paſſe ſous ſilence ſes déterminations variables ; ce ne ſont que des modifications. Tout cela ne nous donne pas la moindre notion de l'être, du ſoutien, du ſupport des attributs, de ce ſujet

dont les modes varient sans cesse. Pour connoître l'essence de quelque chose que ce soit, il faudroit en avoir des idées qu'il est impossible à l'esprit humain d'acquerir. Les objets sur lesquels nos sens n'ont aucune prise, sont pour nous, comme s'ils n'étoient point. Mais comment un Philosophe entreprend-il de donner aux autres des idées qu'il n'a pas lui-même? v. Wolf *Inst. Phys.* surtout chap. 3.

„ L'ETRE simple, ou l'élément, „ n'est ni étendu, ni divisible, ni „ figuré, il ne peut remplir aucun „ espace. Les corps résultent de la „ multitude & de la réünion de ces „ êtres simples, dont ils sont com„ posés, & comme on dit, des *ag*„ *grégats*. L'imagination ne peut di„ stinguer plusieurs choses entr'elles, „ sans se les représenter les unes „ hors des autres; ce qui forme le „ phénomène de l'étenduë, qui n'est „ par conséquent que métaphysique, „ & dans laquelle consiste l'essence „ de la matière".

NON seulement l'étenduë n'est qu'une apparence, selon Wolf; mais la force motrice qu'il admet, la force d'inertie, sont des phénomè-

nes, ainsi que les couleurs mêmes, c'est-à-dire, des perceptions confuses de la réalité des objets. Ceci roule sur une fausse & ridicule hypothèse des perceptions. Wolf suppose „ que nos sensations sont composées d'un nombre infini de perceptions partielles, qui toutes séparément représentent parfaitement les êtres simples, ou sont semblables aux réalités; mais que toutes ces perceptions se confondant en une seule, représentent confonduës, des choses distinctes ".

Il admet contre Locke des perceptions obscures dans le sommeil, dont l'Ame n'a point conscience: & par conséquent il croit avec Mallebranche que l'Ame pense toûjours, au moment qu'elle y pense le moins. Nous avons prouvé ailleurs le contraire. Mais, suivant Wolf, toute substance simple n'est pas douée de perceptions; il en dépouille les monades Leibnitiennes; & il ne croit pas que la sensation soit une suite, & comme un développement nécessaire de la force motrice. D'où il suit, (contre ses propres principes) que les perceptions ne sont qu'acci-

dentelles à l'Ame ; & par conséquent encore il est aussi contradictoire, que gratuit, d'assurer, comme fait Wolf, que l'Ame est un petit monde sensitif, un miroir vivant de l'univers, qu'elle se représente par sa propre force, même en dormant. Pourquoi cela ? Ecoutez, (car cela est fort important pour expliquer l'origine & la génération des idées) parceque l'objet qui donne la perception, est lié avec toutes les parties du monde, & qu'ainsi les sensations tiennent à l'univers par nos organes.

Je ne parle point du Systême de l'Harmonie préétablie, ni des deux principes fameux de Leibnitz, *le principe de Contradiction*, *& le principe de la Raison suffisante.* C'est une Doctrine qu'on juge bien que Wolf a fait valoir avec cette sagacité, cette intelligence, cette justesse, & même cette clarté qui lui est propre, si ce n'est lorsqu'elle vient quelquefois à se couvrir des nüages de l'Ontologie. Exemple si contagieux dans une Secte qui s'accroît tous les jours, qu'il faudra bientôt qu'un nouveau Descartes vienne purger la Métaphysique de tous ces termes obscurs dont

l'e-

l'esprit se repaît trop souvent. La Philosophie Wolfienne ne pouvoit se dispenser d'admettre ce qui servoit de fondement à la Leibnitienne ; mais je suis fâché d'y trouver en même tems des traces du jargon inintelligible des écoles.

Je viens encore un moment à la force motrice. C'est comme dit Wolf, „le résultat des différentes „forces actives des élémens, con„fonduës entr'elles ; c'est un effort „des êtres simples, qui tend à chan„ger sans cesse le mobile de lieu. „Ces efforts sont semblables à ceux „que nous faisons pour agir" ; Wolf en fait lui-même de bien plus grands sans doute, pour que Dieu, témoin de cette action de la Nature, (qui fait tout dans le Systême de ce subtil Philosophe) ne reste pas oisif, & pour ainsi dire, les bras croisés devant elle : ce qui tend à l'*Athéisme*. Mais dans ce partage il n'est pas plus heureux que son Maître. C'est toûjours la Nature qui agit seule, qui produit, & conserve tous les phénomènes. Le choc des substances les unes sur les autres, fait tout, quoiqu'il ne soit pas décidé, s'il est réel, ou apparent ; car en général les

Leibnitiens se contentent de d
nous ne pouvons juger que s
apparences, dont la cause n
inconnuë. Tant de modestie
quoi surprendre dans des Philo
si hardis, si téméraires à s'élev
premiers principes, qui cep
dans l'hypothèse des perception
siennes, devoient au premier
d'œil paroître incompréhensib

IL étoit, ce me semble, c
& utile d'observer, par quelles
les plus grands génies ont ét
duits dans un Labyrinthe d'e
dont ils ont en vain cherché
La connoissance du point où
commencé à s'égarer, à se sé
à se rallier, peut seule nous f
viter l'erreur, & découvrir la
té, qui est souvent si près
qu'elles se touchent presque.
fautes d'autrui sont comme un
bre qui augmente la lumière;
conséquent rien n'est plus imp
dans la recherche de la vérité
de s'assûrer de l'origine de no
reurs. Le premier antidote,
connoissance du poison.

MAIS si tant de beaux gén
sont laissés aveugler par l'esp
Système, l'écueil des plus

hommes, rien doit-il nous inſpirer plus de méfiance dans la recherche de la vérité? Ne devons-nous pas penſer que tous nos ſoins, nos projets, doivent être de reſter toujours attachés au char de la Nature, & de nous en faire honneur, à l'exemple de ces vrais génies, les Newton, les Boerhaave, ces deux glorieux eſclaves dont la nature a ſi bien recompenſé les ſervices? (*Boerh. de honore med. ſervit.*) Mais pour arriver à ce but, il faut ſe défaire courageuſement de ſes préjugés, de ſes goûts les plus favoris pour telle ou telle ſecte, comme on quitte d'anciens amis dont on reconoit la perfidie. Il eſt aſſez ordinaire aux plus grands Philoſophes de ſe vanter, comme les petits Maitres; ceux-ci ont ſouvent obtenu des faveurs de femmes qu'ils n'ont jamais ni vuës ni connuës; ceux-là prétendent avoir pris la Nature ſur le fait, comme dit un fameux Néologue; qu'elle leur a révélé tous ſes ſecrets, & qu'ils ont, pour ainſi dire, tout vû, tout entendu, lors même que la Nature garde encore plus de voiles, que jamais n'en eut l'*Iſis* des Egyptiens. Pour avancer dans le chemin de la vérité,

qu'il faut suivre une conduite différente ! Il faut faire assidûment les mêmes pas avec la Nature, toujours aidé, comme dit Mme. la M. du Chatelet, du *Bâton* de l'observation & de l'expérience. Il faut en Physique imiter la conduite qu'a tenuë le sage Sydenham en Médecine.

---

§. V.

LOCKE.

1°. M. LOCKE fait l'aveu de son ignorance sur la nature de l'essence des corps : en effet, pour avoir quelque idée de l'être, ou de la substance, (car tous ces mots sont synonimes,) il faudroit savoir une Géométrie, inaccessible même aux plus sublimes Métaphysiciens, celle de la Nature. Le sage Anglois n'a donc pû se faire une notion imaginaire de l'essence des corps, comme Wolf le lui reproche sans assez de fondement.

2°. IL prouve contre l'Auteur de l'Art de Penser & tous les autres Lo-

giciens, l'inutilité des Syllogismes, & de ce qu'on appelle Analyses parfaites, par lesquelles on a la puérilité de vouloir prouver les axiomes les plus évidens, minuties qui ne se trouvent ni dans Euclide, ni dans Clairaut (Voyez Locke L. 4. c. 17. §. 10. p. 551. 552.); mais qui abondent en *Scholies* dans Wolf.

3°. Il a cru les principes généraux, très propres à enseigner aux autres les connoissances qu'on a soi-même. En quoi je ne suis pas de son avis, ni par conséquent de celui de l'Auteur de la Logique trop estimée que je viens de citer, chap. 4. c. 7. Le grand étalage, cette multitude confuse d'axiomes, de propositions générales systématiquement arrangées, ne sont point un fil assuré pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Au contraire cette méthode synthétique, comme l'a fort bien senti M. Clairaut, est la plus mauvaise qu'il y ait pour instruire. Je dis même qu'il n'est point de cas, ou de circonstances dans la vie, où il ne faille acquérir des idées particulières, avant que de les rappeller à des généralités. Si nous n'avions acquis par les sens les idées de tout.

& de partie, avec la notion de la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, sçaurions-nous que le tout est plus grand que sa partie ? Il en est ainsi de toutes ces vérités qu'on appelle éternelles, & que Dieu même ne peut changer.

4°. LOCKE a été le destructeur des idées innées, comme Newton l'a été du systême Cartésien. Mais il a fait, me semble, trop d'honneur à cette ancienne chimére, de la refuter par un si grand nombre de solides réfléxions. Selon ce Philosophe & la vérité, rien n'est plus certain que cet ancien axiome, mal reçu autrefois de Platon, de Timée, de Socrate, & de toute l'Académie; *Nihil est in intellectu, quod prius non fuerit in sensu.* Les idées viennent par les sens, les sensations sont l'unique source de nos connoissances. Locke explique par elles toutes les opérations de l'Âme.

5o IL paroit avoir crû l'Ame matérielle, quoique sa modestie ne lui ait pas permis de le décider. „ Nous „ ne serons peut être jamais, dit-il, „ capables de décider, si un être purement matériel pense, ou non, „ & parce que nous ne conçevons

„ ni

„ ni la matière, ni l'esprit". Cette simple réfléxion n'empêchera pas les Scholastiques d'argumenter en forme pour l'opinion contraire, mais elle sera toujours l'écueil de tous leurs vains raisonnemens.

6°. Il renonce à la vanité de croire que l'Ame pense toujours; il démontre par une foule de raisons tirées du sommeil, de l'enfance, de l'apoplexie, &c. que l'homme peut exister, sans avoir le sentiment de son être: que non seulement il n'est pas évident que l'Ame pense en tous ces états; mais qu'au contraire, à en juger par l'observation, elle paroit manquer d'idées, & même de sentiment. En un mot, M. Locke nie que l'Ame puisse penser & pense réellement, sans avoir conscience d'elle-même, c'est à-dire, sans sçavoir qu'elle pense, sans avoir quelque notion, ou quelque souvenir des choses qui l'ont occupée. Ce qui est bien certain, c'est que l'opinion de ce subtil Métaphysicien est confirmée par les progrés & la décadence mutuelle de l'Ame & du Corps, & principalement par les phénomènes des maladies, qui démontrent clairement, à mon avis, contre Pascal même.

(c. 23. n. 1.) que l'homme peut fort bien être conçu sans la pensée, & par conséquent qu'elle ne fait point l'être de l'homme.

QUELLE différence d'un Philosophe aussi sage, aussi retenu, à ces présomptueux Métaphysiciens, qui ne connoissant ni la force, ni la foiblesse de l'esprit humain, s'imaginent pouvoir atteindre à tout, ou à ces pompeux Declamateurs, qui comme Abadie, (*de la vérité de la Religion Chrétienne*) aboient presque, pour persuader; & qui par le dévot entousiasme d'une imagination échauffée, & presque en courroux, font fuïr la vérité, au moment même qu'elle auroit le plus de disposition à se laisser, pour ainsi dire, apprivoiser? Pour punir ces illuminés fanatiques, je les ai condamnés à écouter tranquilement, s'ils peuvent, l'histoire des différens faits que le hazard a fournis dans tous les tems, comme pour confondre les préjugés.

70. IL est donc vrai que M. Locke a le premier débrouïllé le cahos de la Métaphysique, & nous en a le premier donné les vrais principes, en rappellant les choses à leur première origine. La connoissance des éga-

remens d'autrui l'a mis dans la bonne voie. Comme il a pensé que les observations sensibles sont les seules qui méritent la confiance d'un bon esprit, il en a fait la baze de ses méditations; par tout il se sert du compas de la justesse, ou du flambeau de l'experience. Ses raisonnemens sont aussi séveres, qu'exemts de préjugés, & de partialité ; on n'y remarque point aussi cette espèce de fanatisme d'irréligion, qu'on blâme dans quelques-uns. Eh! ne peut-on sans passion remedier aux abus, & secouër le joug des préjugés? Il est d'autant plus ridicule à un Philosophe de déclamer contre les Religionaires, qu'il trouve mauvaise la représaille.

§. VI.

BOERHAAVE.

10. M. Boerhaave a pensé qu'il étoit inutile de rechercher les attributs qui conviennent à l'être, comme à l'être ; c'est ce qu'on nomme derniéres causes.

Mé-

Métaphyſiques. Il rejette ces cauſes, & ne s'inquiéte pas même des premières Phyſiques, tels que les Elémens, l'origine de la première forme, des ſemences, & du mouvement (Inſt. Med. XXVIII.):

2°. Il diviſe l'homme en Corps, & en Ame, & dit que la penſée ne peut être que l'opération de l'eſprit pur (XXVII.); cependant non-ſeulement il ne donne jamais à l'Ame les épithetes de ſpirituelle, & d'immortelle; mais lorſqu'il vient à traiter de *ſens internes*, on voit que cette ſubſtance n'eſt point ſi particulière, mais n'eſt que je ne ſçais quel ſens interne, comme tous les autres, dont elle ſemble être la réünion.

3°. Il explique par le ſeul mécaniſme toutes les facultés de l'Ame raiſonnable; & jusqu'à la penſée la plus métaphyſique, la plus intellectuelle, la plus vraie de toute éternité, ce grand Théoricien ſoumet tout aux loix du mouvement: de ſorte qu'il m'eſt évident qu'il n'a connu dans l'homme qu'une Ame ſenſitive plus parfaite que celle des animaux. Voyez ſes leçons données par Mr. Haller, & librement traduites en *François*: les *Inſtitutions* qui en ſont

le texte; furtout *de fenfib intern.* & fes Discours *de honore Medic. Servitut. de ufu ratiocinii Mecanici in Medicina: De comparando certo in Phyf.* &c.

4°. On fçait ce qu'il en penfa couter à ce grand Philofophe, pour avoir femblé prendre le parti de Spinofa devant un Inconnu avec lequel il voyageoit. (*Vie de Boerb.* par M. de la M. Schultens. *Orat. in Boerb. Laud.*) Mais au fond, autant qu'on en peut juger par fes ouvrages, perfonne ne fut moins Spinofifte; partout il reconnoit l'invifible main de Dieu, qui a tiffu, felon lui, jufqu'aux plus petits poils de notre corps; d'où l'on voit, comme par tant d'autres endroits, combien ce Médecin célébre étoit différent de ces deux Epicuriens Modernes, Gasfendi & Lami, qui n'ont pas voulu croire que les Inftrumens du corps humain fuffent faits pour produire certains mouvemens déterminés, dès qu'il furviendroit une caufe mouvante, (*Boerb. Inft. Med.* XL.) & qui enfin ont adopté à cet égard le Syftème de Lucrece (*de Natura Rerum* L. IV.) S'agit-il d'expliquer la correfpondance mutuelle du corps & de

l'A-

l'Ame? Ou le ſavant Profeſſeur de Leide tranche nettement la difficulté, en admettant au fond une ſeule & même ſubſtance : ou, quand il veut battre la campagne, comme un autre, il ſuppoſe des Loix Cartéſiennes établies par le Créateur, ſelon leſquelles tel mouvement corporel donne à l'Ame telle penſée, & *vice verſa &c.* avouänt d'ailleurs, qu'il eſt abſolument inutile aux Médecins de connoitre ces Loix, & impoſſible aux plus grands Génies de venir à bout de les découvrir. Je ne ſuis ici que l'Hiſtorien des opinions *vocales, ou typographiques* de mon illuſtre Maître, qui fut ſans contredit un parfait Déïſte. Qui peut ſe flatter de connoitre les opinions intimes du cœur? *Deus ſolus ſcrutator cordium.*

---

§. VII.

SPINOSA.

Voici en peu de mots le ſyſtème de Spinoſa. Il ſoutient 1°. qu'une ſubſtance ne peut produire une

ne autre ſubſtance. 2°. que rien ne peut être créé de rien, ſelon ce vers de Lucrece,

Nullam rem e nihilo fieri Divinitus unquam.

3°. Qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, parce qu'on ne peut appeller ſubſtance, que ce qui eſt éternel, indépendant de toute cauſe ſupérieure, que ce qui exiſte par ſoi-même & néceſſairement. Il ajoute que cette ſubſtance unique, ni diviſée, ni diviſible, eſt non ſeulement doüée d'une infinité de perfections, mais qu'elle ſe modifie d'une infinité de manières : entant qu'étenduë, les corps, & tout ce qui occupe un eſpace; entant que penſée, les ames, & toutes les intelligences, ſont ſes modifications. Le tout cependant reſte immobile, & ne perd rien de ſon eſſence pour changer.

Spinosa définit les ſens conſéquemment à ſes principes : *des mouvemens de l'Ame, cette partie penſante de l'Univers, produits par ceux des corps, qui ſont des parties étenduës de l'Univers.* Définition évidemment fauſſe; puiſqu'il eſt prouvé cent & cent fois, 1°. que la penſée n'eſt qu'une modification accidentelle du principe ſen-

sitif, qui par conséquent ne fait point *partie pensante de l'Univers* : 2°. que les choses externes ne sont point représentées à l'Ame, mais seulement quelques propriétés différentes de ces choses, toutes rélatives & arbitraires ; & qu'enfin la pluspart de nos sensations, ou de nos idées, dépendent teilement de nos organes, qu'elles changent sur le champ avec eux. Il suffit de lire Bayle, (Dictionnaire Critique, à l'article de *Spinosa*,) pour voir que ce bon homme (car *quoique* athée, il étoit doux & bon,) a tout confondu & tout embrouillé, en attachant de nouvelles idées aux mots reçus. Son Athéïsme ressemble assés bien au labyrinthe de Dédale, tant il a de tours & de détours tortueux. M. l'Abbé de Condillac a eu la patience de les parcourir tous, & leur a fait trop d'honneur. Dans le systême de Spinosa, qui a été autrefois celui de Xénophanes, de Melissus, de Parmenide, & de tant d'autres, adieu la Loy naturelle, nos principes naturels ne sont que nos principes accoutumés ! Le Traducteur du Traité de la Vie heureuse de Seneque a poussé fort loin cette idée, qui ne paroit pas avoir déplu à ce grand Génie,

nie, Paſcal, lorsqu'il dit : *qu'il craint bien que la nature ne ſoit une première coutume, & que la coutume ne ſoit une ſeconde nature.* Suivant Spinoſa encore, l'homme eſt un veritable Automate, une Machine aſſujettie à la plus conſtante neceſſité, entrainée par un impétueux fatalisme, comme un Vaiſſeau par le courant des Eaux. L'Auteur de *l'Homme Machine* ſemble avoir fait ſon livre exprès pour défendre cette triſte vérité.

Les anciens Hebreux, Alchimiſtes, & Auteurs ſacrés ont mis Dieu dans le feu pur, (Boerh. *de ign.*) dans la matière ignée ou ètherée ; d'où, comme de ſon Trône, il lançoit des feux vivifians ſur toute la Nature. Ceux qui voudront acquérir une plus grande connoiſſance des ſyſtèmes, doivent lire l'excellent Traité que Mr. l'Abbé de Condillac en a donné. Il ne me reſte plus qu'à parler de ceux qui ont pris parti, tantôt pour la mortalité, tantôt pour l'immortalité de l'Ame.

§. VIII.

De ceux qui ont cru l'Ame mortelle & immortelle.

SI nous n'avons pas de preuves philosophiques de l'immortalité de l'Ame, ce n'est certainement pas que nous soyons bien aises qu'elles nous manquent. Nous sommes tous naturellement portés à croire ce que nous souhaitons. L'amour propre trop humilié de se voir prêt d'être anéanti, se flatte, s'enchante de la riante perspective d'un bonheur éternel. J'avouë moi même que toute ma Philosophie ne m'empêche pas de regarder la mort comme la plus triste nécessité de la nature, dont je voudrois pour jamais perdre l'affligeante idée. Je puis dire avec l'aimable Abbé de Chaulieu:

Plus j'approche du terme, & moins je le redoute:
Par des principes sûrs, mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoit plus le doute;
Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.

Et

Et plein d'une douce eſpérance ;
Je mourrai dans la confiance,
Au ſortir de ce triſte lieu,
De trouver un azyle, une retraite ſûre,
Ou dans le ſein de la nature,
Ou bien dans les bras de mon Dieu.

Cependant je ceſſe d'être en quelque ſorte, toutes les fois que je penſe que je ne ſerai plus.

PASSONS en revüe les opinions, ou les deſirs des Philoſophes ſur ce ſujet. Parmi ceux qui ont ſouhaité que l'Ame fût immortelle, on compte 1°. Seneque (*Epiſt.* 107. *&c. Quæſt. Nat. L.* 7. *&c.*) 2°. Socrate. 3°. Platon, qui donne à la vérité (*in Phaed.*) une demonſtration ridicule de ce Dogme, mais qui convient ailleurs, *qu'il ne le croit vrai, que parce qu'il l'a oüi dire.* 4°. Ciceron (*de Naturâ Deorum, L.* 2.) quoiqu'il vacille, L. 3. dans ſa propre Doctrine, pour revenir à dire ailleurs qu'*il affectionne beaucoup le Dogme de l'immortalité, quoique peu vraiſemblable.* 5°. Paſcal, parmi les modernes ; mais ſa manière de raiſonner (*v. Penſ. ſur la Relig.*) eſt peu digne d'un Philoſophe. Ce grand homme s'imaginoit avoir de la foi, & il n'avoit qu'envie de croire, mais ſur de légitimes

motifs qu'il cherchoit, & chercheroit encore, s'il vivoit. Croire, parce qu'on ne risque rien ; c'est croire comme un Enfant, parce qu'on ne fait rien de ce qui concerne l'objet de la croiance. Le parti le plus sage est du moins de douter, pourvû que nos doutes servent à régler nos actions, & à nous conduire d'une manière irréprochable, selon la raison & les loix. Le Sage aime la vertu, pour la vertu même.

ENFIN les Stoïciens, les Celtes, les anciens Brétons, &c. désiroient tous que l'Ame ne s'éteignît point avec le corps. Tout le monde, dit plaisamment Pomponace, (*de immort. Anim.*) souhaite l'immortalité, comme un mulet désire la génération qu'il n'obtient pas.

CEUX qui ont pensé sans balancer, que l'Ame étoit mortelle, sont en bien plus grand nombre. Bion se livre à toutes sortes de plaisanteries, en parlant de l'autre monde. César s'en moque au milieu même du Sénat, au lieu de chercher à domter l'hydre du peuple, & à l'accoutumer au frein nécessaire des préjugés. Lucrece, (*de Nat. rer. L.* 3) Plutarque, &c. ne connoissent d'autre Enfer,

fer, que les remords. Je sai, dit l'Auteur d'Electre,

„ *Je sai que les remords d'un cœur, né*
„ *vertueux,*
„ *Souvent pour les (crimes) punir vont*
„ *plus loin que les Dieux.*

Virgile (*Georg.*) se moque du bruit* imaginaire de l'Acheron; & il dit (*Eneid.* L 3) que les Dieux ne se mêlent point des affaires des hommes.

Scilicet is superis labor est, ea cura, quietos
Sollicitat.

Lucrece dit la même chose.

Utque omnis per se divûm natura necesse est
Immortali ævo summâ cum pace fruatur,
Semota à nostris rebus, sejunctaque longè;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri,
Nec benè pro meritis gaudet, nec tangitur irâ.

En un mot tous les Poëtes de l'Antiquité, Homère, Hésiode, Pindare, Callimaque, Ovide, Juvenal, Horace, Tibule, Catule, Manilius, Lucain,

* *Felix qui potuit rerum cognoscere causas,*
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis!
L'Abbé de Chaulieu a très bien paraphrasé ces vers.

cain, Petrone, Perse, &c. ont foulé aux pieds les craintes de l'autre vie. Moyse même n'en parle pas, & les Juifs ne l'ont point connue ; ils attendoient le Messie, pour décider l'affaire.

HIPPOCRATE; Pline, Galien, en un mot tous les Medecins Grecs, Latins, & Arabes, n'ont point admis la distinction des deux substances, & la plûpart n'ont connu que la Nature.

DIOGENE, Leucippe, Democrite, Epicure, Lactance, les Stoïciens, quoique d'avis differens entr'eux sur le concours des Atomes, se sont tous réünis sur le point dont il s'agit ; & en général tous les Anciens eussent volontiers adopté ces deux vers d'un Poëte françois.

„ Une heure après ma mort, mon A-
„ me evanouïe,
„ Sera ce qu'elle étoit une heure a-
„ vant ma vie.

Dicæarque, Asclépiade, ont regardé l'Ame comme l'Harmonie de toutes les parties du Corps.. Platon à la vérité soutient que l'Ame est incorporelle, mais c'est comme faisant partie d'une chimère qu'il admet sous le

nom

nom *d'Ame du monde*; & selon le même Philosophe, toutes les Ames des Animaux & des hommes sont de même Nature; & la difficulté de leurs fonctions ne vient que de la différence des corps qu'elles habitent.

ARISTOTE dit aussi, que „ ceux „ qui pretendent qu'il n'y a point „ d'Ame sans corps, & que l'Ame „ n'est point un corps, ont raison; „ car, ajoute-t-il, l'Ame n'est point „ un corps, mais c'est quelque cho„ se du corps". *Animam qui existimant, neque sine corpore, neque corpus aliquod, benè opinantur: corpus enim non est, corporis autem est aliquid.* (*de Anim.* Text 26. c. 2.) Il entend bonnement la forme, ou un accident, dont il fait un être séparé de la matière. D'où l'on voit qu'il n'y a qu'à bien éplucher ceux d'entre les Anciens qui paroissent avoir crû l'Ame immatérielle, pour se convaincre qu'ils ne différent pas des autres. Nous avons vû d'ailleurs qu'ils pensoient que la spiritualité étoit aussi bien un véritable attribut de la substance, que la matérialité même: ainsi ils se ressemblent tous.

JE ferai ici une réflexion. Platon définit l'Ame, une essence se mou-

vant d'elle-même, & Pythagore un nombre se mouvant de lui-même. D'où ils concluoient qu'elle étoit immortelle. Descartes en tire une conséquence toute opposée; tandis qu'Aristote qui vouloit combattre l'immortalité de l'Ame, n'a cependant jamais songé à nier la conclusion de ces anciens Philosophes, & s'en est tenu seulement à nier fortement le principe, pour plusieurs raisons que nous supprimons, & qui sont rapportées dans *Macrobe.* Ce qui fait voir avec quelle confiance on a tiré en differens tems des mêmes Principes, des conclusions contradictoires. *O deliræ hominum mentes!*

Le systême de la spiritualité de la Matière étoit encore fort en vogue dans les quatre premiers siécles de l'Eglise. On crut jusqu'au Concile de Latran, que l'Ame de l'Enfant étoit la production moyenne de celles du Père & de la Mère. Ecoutons Tertullien: *Animam corporalem profitemur, habentem proprium genus substantiæ, & soliditatis, per quam quod & sentire & pati possit . . . . quid dicis cœlestem, quam unde cœlestem intelligas, non habes? . . . . caro atque anima simul fiunt sine calculo temporis,*

atque simul in utero etiam figurantur . . . . minimè divina res est, quoniam quidem mortalis.

ORIGÈNE, St. Irenée, St. Justin Martyr, Théophile d'Antioche, Arnobe, &c. ont pensé avec Tertullien que l'Ame a une étenduë formelle, comme depuis peu l'a écrit St. Hyacinthe.

ST. AUGUSTIN pense-t-il autrement? lorsqu'il dit: *Dum corpus animat, vitâque imbuit, anima dicitur: dum vult, Animus: dum scientiâ ornata est, ac judicandi peritiam exercet, mens; dum recolit, ac reminiscitur, memoria: dum ratiocinatur, ac singula discernit, ratio: dum contemplationi insistit, spiritus: dum sentiendi vim obtinet, sensus est anima.*

IL dit dans le même ouvrage (*de Anim.*) 1°. Que l'Ame habite dans le sang, parce qu'elle ne peut vivre dans le sec: pourquoi? Admirez la sagacité de ce grand homme; & comme en certains tems on peut devenir tel à peu de frais! *Parce que c'est un esprit.* 2°. Il avouë qu'il ignore si les Ames sont créées tous les jours, ou si elles descendent par propagation, des Pères aux enfans. 3°. Il conclut qu'on ne peut rien résoudre

fur la Nature de l'Ame. Pour traiter ce fûjet, il ne faut être ni Théologien, ni Orateur : il faut etre plus; Philofophe.

MAIS pour revenir encore à Tertullien; quoique les Ames s'éteignent avec les corps, tout éteintes qu'elles font, fuivant cet Auteur, elles fe rallument, comme une bougie, au Jugement dernier, & rentrent dans les corps reffufcités, fans lesquels elles n'ont point fouffert, *ad perficiendum & ad patiendum focietatem carnis* (Anima) *expoftulat, ut tam plenè per eam pati poffit, quam fine eà plenè agere non potuit.* (*De Refurr.* L. I. 98). C'eft ainfi que Tertullien imaginoit que l'Ame pouvoit être tout enfemble mortelle & immortelle, & qu'elle ne pouvoit être immortelle, qu'autant qu'elle feroit matérielle. Peut-on ajufter plus fingulièrement la mortalité, l'immortalité, & la matérialité de l'Ame, avec la réfurrection des corps? Conor va plus loin, (*Evangelium Medici*) il pouffe l'extravagance jusqu'à entreprendre d'expliquer phyfiquement ce myftère

LES Scholaftiques Chrêtiens n'ont pas penfé autrement que les Anciens

fur

sur la Nature de l'Ame, Ils disent tous avec St. Thomas. *Anima est principium quo vivimus, movemur & intelligimus.* „ Vouloir & comprendre, dit Goudin, sont aussi bien „ des mouvemens matériels, que vi-„ vre & végéter". Il ajoute un fait singulier, qui est, que dans un Concile tenu à Vienne „ sous Clement „ V. l'Autorité de l'Eglise ordonna „ de croire que l'Ame n'est que la „ forme substantielle du Corps; qu'il „ n'y a point d'idées innées, (com-„ me l'a pensé le même S. Thomas) „ & déclara hérétiques, tous ceux „ qui n'admettoient pas la matériali-„ té de l'Ame.

RAOUL Fornier, Professeur en droit, enseigne la même chose dans ses *Discours Académiques sur l'Origine de l'Ame*, imprimés à Paris en 1619. avec une approbation & des éloges de plusieurs Docteurs en Théologie.

Qu'on lise tous les Scholastiques, on verra qu'ils ont reconnu une force motrice dans la matière, & que l'Ame n'est que la forme substantielle du corps. Il est vrai qu'ils ont dit qu'elle étoit une forme subsistante (Goudin T. II. p. 93. 94.), ou

qui subsiste par elle-même, & vit indépendamment de la Vie du corps. De là ces *entités* distinctes, *ces accidens absolus*, ou plûtôt absolument inintelligibles. Mais c'est une distinction évidemment frivole ; car puisque les Scholastiques conviennent avec les Anciens 1°. que les formes tant simples, que composées, ne sont que de simples attributs, ou de pures dépendances des corps : 2°. que l'Ame n'est que la *forme*, ou *l'accident* du corps; ils ajoutent en vain pour se masquer, ou se sauver de l'Ennemi, les épithètes de *subsistante*, ou *d'absolu*: il falloit auparavant pressentir les conséquences de la Doctrine qu'ils embrassoient, & la rejetter, s'il eût été possible, plûtôt que d'y faire de ridicules restrictions. Car qui croira de bonne foi, que ce qui est matériel dans tous les corps animés, cesse de l'être dans l'homme? La contradiction est trop révoltante. Mais les Scholastiques l'ont eux-mêmes sentie, plus que les Théologiens, à l'abri desquels ils n'ont que voulu se mettre par ces détours, & ces vains subterfuges.

BAYLE dit dans son *Dictionnaire*, à l'article de Lucrece, „ que ceux
„ qui

„ qui nient que l'Ame ſoit diſtincte
„ de la matière, doivent croire tout
„ l'univers animé, ou plein d'Ames:
„ que les plantes & les pierres mê-
„ mes ſont des ſubſtances penſantes;
„ des ſubſtances qui peuvent bien ne
„ pas ſentir les odeurs, ne pas voir
„ les couleurs, ne pas entendre les
„ ſons; mais qui doivent néceſſaire-
„ ment avoir des connoiſſances dans
„ l'hypothèſe des Matérialiſtes, ou
„ des Atomiſtes; parce que les prin-
„ cipes matériels ſimples, de quelque
„ nom qu'on les décore, n'ont rien
„ de plus précieux que ceux qui for-
„ ment une pierre; & qu'en conſé-
„ quence ce qui penſe dans un corps,
„ doit penſer dans un autre."

TEL eſt le Sophisme de Bayle ſur une prétenduë ſubſtance, à laquelle il eſt clair par cent & cent endroits de ſes Ouvrages, qu'il ne croyoit pas plus que la Motte le Vayer, & tant d'autres théologiquement perſifleurs. Il faudroit avoir l'eſprit bien faux & bien bouché, pour ne pas découvrir l'erreur de ce mavais raiſonnement. Ce n'eſt point la Nature des principes ſolides des corps, qui en fait toute la variété, mais la diverſe configuration de leurs Atomes. Ainſi

la diverse disposition des fibres des corps animés, qui sont faites d'élémens terrestres colés fortement ensemble; celle des vaisseaux qui sont composés de fibres; des membranes qui sont vasculeuses &c. produit tant d'esprits différens dans le régne animal, pour ne rien dire de la variété qui se trouve dans la consistance & le cours des liqueurs; dernière cause qui entre (pour sa moitié) dans la production des divers esprits, ou instincts dont je parle. Si les corps des autres Régnes n'ont ni sentimens, ni pensées; c'est qu'ils ne sont pas organisés pour cela, comme les hommes & les animaux: semblables à une eau qui tantôt croupit, tantôt coule, tantot monte, descend, ou s'élance en jet d'eau, suivant les causes physiques & inévitables qui agissent sur elle. Un homme d'esprit en fait, comme le cheval avec son fer tire du feu du caillou. Il n'en doit pas être plus orgueilleux que cet animal. Les Montres à répétition sont de plus grand prix, & non d'une autre nature que les plus simples.

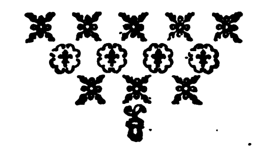
Je finirai par une remarque sur l'opinion que les anciens avoient de la Spiritualité & de la Matérialité.

Un

Ils entendoient par l'une, un aſſemblage de parties matérielles, légères & déliées, jusqu'à ſembler en effet quelque choſe d'incorporel, ou d'immatériel ; & par l'autre, ils concevoient des parties peſantes, groſſières, viſibles, palpables. Ces parties matérielles, appercevables, forment tous les corps par leurs diverſes modifications; tandis que les autres parties imperceptibles, quoique de même nature conſtituent toutes les Ames. Entre une *ſubſtance ſpirituelle*, & une *ſubſtance matérielle*, il n'y a donc d'autre différence que celle qu'on met entre les modifications, ou les façons d'être d'une même ſubſtance : & ſelon la même idée, ce qui eſt matériel, peut devenir inſenſiblement ſpirituel, & le devient en effet. Le blanc d'oeuf peut ici ſervir d'exemple ; lui, qui à force de s'atténuer, & de s'affiner au travers des filiéres vaſculeuſes infiniment étroites du poulet, forme tous les eſprits nerveux de cet Animal. Eh que l'Analogie prouve bien que la lymphe fait la même choſe dans l'homme! Oſeroit-on comparer l'Ame aux eſprits animaux, & dire qu'elle ne différe des corps, que

comme ceux-ci diffèrent des hu meurs groſſières, par le fin tiſſu ć l'extrême agilité de ſes Atomes?

C'EN eſt aſſés, & plus qu'il n faut, ſur l'immortalité de l'Ame Aujourd'hui c'eſt un Dogme eſſentie à la Religion; autrefois c'étoit un queſtion purement philoſophique comme le Chriſtianisme n'étoit qu'u ne Secte. Quelque parti qu'on prît on ne 'savançoit pas moins dans l Sacerdoce. On pouvoit croire l'am mortelle, quoique ſpirituelle; ou im mortelle, quoique matérielle. Au jourd'hui il eſt defendu de penſe qu'elle n'eſt pas ſpirituelle, quoiqu cette ſpiritualité ne ſe trouve null part révélée. Et quand elle le feroit il faudroit enſuite croire à la Révéla tion, ce qui n'eſt pas une petite af faire pour un Philoſophe : *hoc opus hic labor eſt.*



[redacted]

SYSTÈME D'EPICURE.

Quam misera Animalium superbissimi origo !

Pline.

voions tous les objets, tout ce qui se passe dans l'Univers, comme une belle Décoration d'Opera, dont nous n'apercevons ni les cordes, ni les contrepoids. Dans tous les Corps, comme dans le nôtre, les premiers ressorts nous sont cachés, & le seront vraisemblablement toujours. Il est facile de se consoler d'être privés d'une Science qui ne nous rendroit, ni meilleurs, ni plus heureux.

II.

Je ne puis voir ces Enfans qui avec une Pipe & du Savon battu dans de l'eau, s'amusent à faire ces belles vessies colorées, que le souffle dilate si prodigieusement, sans les comparer à la Nature. Il me semble qu'elle prend comme eux, sans y songer, les moiens les plus simples pour opérer. Il est vrai qu'elle ne se met pas plus en dépense, pour donner à la Terre un Prince qui doit la faire trembler, que pour faire éclore l'herbe qu'on foule aux pieds. Un peu de bouë, une goute de morve, forme l'homme & l'insecte; & la plus petite portion de mouvement a suffi pour faire jouër la Machine du Monde.

III.

III.

Les merveilles de tous les Régnes, comme parlent les Chymistes, toutes ces choses que nous admirons, qui nous étonnent si fort, ont été produites, pour ainsi dire, à peu près par le même mêlange d'eau & de savon, & comme par la Pipe de nos Enfans.

IV.

Comment *prendre la Nature sur le fait?* Elle ne s'y est jamais prise elle-même. Dénuée de connoissance & de sentiment, elle fait de la soye, comme le *Bourgeois Gentilhomme* fait de la Prose, sans le savoir: aussi aveugle, lorsqu'elle donne la vie; qu'innocente, lorsqu'elle la détruit.

V.

Les Physiciens regardent l'Air, comme le cahos universel de tous les corps. On peut dire qu'il n'est presque qu'une Eau fine, dans laquelle ils nagent, tant qu'ils sont plus légers qu'elle. Lorsque le soutien de cette eau, ce ressort inconnu par lequel nous vivons, & qui consti-

tuë,

tuë, ou est lui-même l'Air proprement dit, lors, dis-je, que ce ressort n'a plus la force de porter les graines dispersées dans toute l'Atmosphère, elles tombent sur la Terre par leur propre poids; ou elles sont jettées çà & là par les vents sur sa surface. De là toutes ces productions végétales, qui couvrent souvent tout à coup les fossés, les murailles, les marais, les eaux croupies, qui étoient, il y a peu de tems, sans herbe & sans verdure.

VI.

Que de chenilles & autres insectes viennent aussi quelquefois manger les arbres en fleur, & fondre sur nos jardins! D'où viennent-ils, si ce n'est de l'air?

VII.

Il y a donc dans l'air des graines ou semences, tant animales, que végétales; il y en a eu, & il y en aura toujours. Chaque individu attire à soi celles de son Espéce, ou celles qui lui sont propres, à moins qu'on n'aime mieux que ces semences aillent chercher les corps, où elles peuvent mûrir, germer, & se développer.

VIII.

VIII.

Leur première matrice a donc été l'air, dont la chaleur commence à les préparer. Elles se vivifient davantage dans leur seconde matrice, j'entens les vaisseaux spermatiques, les Testicules, les vésicules séminales ; & cela, par les chaleurs, les frottemens, la stagnation d'un grand nombre d'années ; car on sait que ce n'est qu'à l'âge de puberté, & par conséquent après une longue digestion dans le corps du mâle, que les semences viriles deviennent propres à la génération. Leur troisiéme & dernière matrice, est celle de la femelle, où l'œuf fécondé, descendu de l'ovaire par les Trompes de Fallope, est en quelque sorte intérieurement couvé, & où il prend facilement racine.

IX.

Les mêmes semences qui produisent tant de sortes d'*Animalcules*, dans les fluides exposés à l'air, & qui passent aussi aisément dans le mâle, par les organes de la respiration & de la déglutition ; que du mâle, sous une forme enfin visible, dans la femel-
le,

le, par le vagin; ces femences, dis-je, qui s'implantent & germent avec tant de facilité dans l'*uterus*, suppofent-elles qu'il y eut toujours des Hommes, des hommes faits, & de l'un, & de l'autre Sexe?

X.

Si les Hommes n'ont pas toujours exifté, tels que nous les voions aujourd'hui, (eh! le moyen de croire qu'ils foient venus au monde, grands, comme père & mère, & fort en état de procréer leurs femblables!) il faut que la Terre ait fervi d'*uterus* à l'Homme; qu'elle aît ouvert fon fein aux germes humains, déjà préparés, pour que ce fuperbe Animal, pofées certaines loix, en pût éclore. Pourquoi, je vous le demande, Anti-Épicuriens modernes, pourquoi la Terre, cette commune Mère & nourrice de tous les corps, auroit-elle refufé aux graines animales, ce qu'elle accorde aux végétaux les plus vils, les plus pernicieux? Ils trouvent toujours fes entrailles fécondes; & cette matrice n'a rien au fond de plus furprénant que celle de la femme.

XI.

XI.

MAIS la Terre n'eſt plus le ber-
ıu de l'Humanité ! On ne la voit
nt produire d'Hommes ! Ne lui
ırochons point ſa ſtérilité actuelle ;
: a fait ſa portée de ce côté-là.
e vieille Poule ne pond plus : une
ille femme ne fait plus d'enfans ;
ſt à peu près la réponſe que Lu-
ce fait à cette objection.

XII.

JE ſens tout l'embarras que pro-
t une pareille origine, & combien
ſt difficile de l'éluder. Mais com-
on ne peut ſe tirer ici d'une con-
ture auſſi hardie, que par d'au-
s, en voici que je ſoumets au ju-
nent des Philoſophes.

XIII.

LES prémières Générations ont
être fort imparfaites. Ici l'Eſo-
ıge aura manqué ; là l'Eſtomac, la
lve, les Inteſtins &c. Il ſte évi-
ıt que les ſeuls Animaux qui au-
ıt pû vivre, ſe conſerver, & per-
uer leur eſpéce, auront été ceux
ſe ſeront trouvés munis de tou-
les Piéces néceſſaires à la généra-

 tion.

tion, & auxquels en un mot a
ne partie effentielle n'aura man
Réciproquement ceux qui auron
té privés de quelque partie d'une
ceffité abfoluë, feront morts,
peu de teme après leur naiffance,
du moins fans fe reproduire. La
fection n'a, pa plus été l'ouvrage
jour pour la Nature, que pour l'

XIV.

J'AI vû cette (*) femme
fexe, animal indéfiniffable, to
fait châtré dans le fein maternel.
le n'avoit ni Motte, ni Clitoris,
Tetons, ni Vulve, ni grandes
vres, ni Vagin, ni Matrice, ni
gles; & en voici la preuve. On
choit par l'Anus la Sonde introd
par l'urètre; le Biftouri profondém
introduit à l'endroit où eft toujo
la grande fente dans les femmes,
perçoit que des graiffes & des ch
peu vafculeufes, qui donnoient
de fang: il fallut renoncer au pro
de lui faire une Vulve, & la dé
rier après dix ans de mariage a
un Païfan auffi imbécile qu'elle,

r

(*) On en a déjà parlé dans l'*Hom*
machine.

n'étant point au fait, n'avoit eu garde d'instruire sa femme de ce qui lui manquoit. Il croioit bonnement que la voie des Selles étoit celle de la Génération, & il agissoit en conséquence, aimant fort sa femme qui l'aimoit aussi beaucoup, & étoit très fachée que son secret eût été découvert. Mr. le Comte d'Erouville, Lieutenant Général, tous les Medecins & Chirurgiens de Gand, ont vû cette femme manquée, & en ont dressé un Procés verbal. Elle étoit absolument dépourvuë de tout sentiment du plaisir vénérien; on avoit beau chatouiller le siége du Clitoris absent, il n'en resultoit aucune sensation agréable. Sa Gorge ne s'enfloit en aucun tems.

XV.

Or si aujourd'hui même, la Nature s'endort jusqu'à ce point; si elle est capable d'une si étonnante erreur, combien de semblables jeux ont-ils été autrefois plus fréquens! Une distraction aussi considérable, pour le dire ainsi, un oubli aussi singulier, aussi extraordinaire, rend, me semble, raison de tous ceux où la Nature a dû nécessairement tom-

er dans ces tems reculés, dont les
énérations étoient incertaines, difficiles, mal établies, & plutôt des
ssais, que des coups de Maitre.

XVI.

Par quelle infinité de combinaisons il a fallu que la matière ait passé, avant que d'arriver à celle-là seule, de laquelle pouvoit résulter un Animal parfait! Par combien d'autres, avant que les générations soient parvenuës au point de perfection qu'elles ont aujourd'hui!

XVII.

Par une conséquence naturelle, ceux-là seuls auront eu la faculté de voir, d'entendre &c. à qui d'heureuses combinaisons auront enfin donné des yeux & des oreilles exactement faits & placés comme les nôtres.

XVIII.

Les Elémens de la Matière, à force de s'agiter & de se mêler entr'eux, étant parvenus à faire des yeux, il a été aussi impossible de ne pas voir, que de ne pas se voir dans un miroir, soit naturel, soit artificiel. L'œil s'est trouvé le miroir des ob-

objets, qui souvent lui en servent à leur tour. La Nature n'a pas plus songé à faire l'œil pour voir, que l'eau, pour servir de miroir à la simple Bergère. L'eau s'est trouvée propre à renvoier les images ; la Bergère y a vû avec plaisir son joli minois. C'est la pensée de l'Auteur de l'*Homme Machine*.

XIX.

N'y a-t-il pas eu un Peintre, qui ne pouvant représenter à son gré un Cheval écumant, réussit admirablement, fit la plus belle écume, en jettant de dépit son Pinceau sur la toile ?

Le hazard va souvent plus loin que la Prudence.

XX.

Tout ce que les Medecins & les Physiciens on écrit sur l'usage des Parties des Corps animés, m'a toujours paru sans fondement. Tous leurs raisonnemens sur les causes finales sont si frivoles qu'il faut que Lucrece ait été aussi mauvais Physicien, que grand Poëte, pour les refuter aussi mal.

XXI.

Les yeux se sont faits, comme la vuë, où l'ouïe se perd & se recouvre ; comme tel corps réfléchit le son, ou la lumière. Il n'a pas fallu plus d'artifice dans la construction de l'œil, ou de l'oreille, que dans la fabrique d'un Écho.

XXII.

S'il y a un grain de poussière dans le Canal d'Eustachi, on n'entend point ; si les Artères de Ridley dant la Rétine, gonflées de sang, ont usurpé une partie du siége qui attend les Raions de lumière, on voit des mouches voler. Si le nerf optique est obstrué, les yeux sont clairs & ne voient point. Un rien dérange l'Optique de la Nature, qu'elle n'a par conséquent pas trouvée tout d'un coup.

XXIII.

Les Tâtonnemens de l'Art pour imiter la Nature, font juger des siens propres.

XXIV.

Tous les yeux, dit-on, sont opti-

tiquement faits, toutes les oreilles mathématiquement ! Comment fait-on cela ? Parce qu'on a obſervé la Nature ; on a été fort étonné de voir ſes productions ſi égales, & même ſi ſupérieures à l'art : on n'a pû s'empêcher de lui ſuppoſer quelque but, ou des vuës éclairées. La Nature a donc été avant l'art, il s'eſt formé ſur ſes traces ; il en eſt venu, comme un fils vient de ſa mére. Et un arrangement fortuit donnant les mêmes priviléges, qu'un arrangement fait exprès avec toute l'-l'induſtrie poſſible, a valu à cette commune mère, un honneur que méritent les ſeules loix du mouvement.

XXV.

L'HOMME, cet Animal curieux de tout, aime mieux rendre le nœud qu'il veut délier, plus indiſſoluble, que de ne pas accumuler queſtions ſur queſtions, dont la dernière rend toujours le problême plus difficile. Si tous les corps ſont mus par le feu, qui lui donne ſon mouvement ? l'Ether. Qui le donne à l'Ether ? D*** a raiſon ; notre Philoſophie ne vaut pas mieux que celle des Indiens.

XXVI.

PRENONS les choses pour qu'elles nous semblent ; regardo tout autour de nous, cette circo spection n'est pas sans plaisir, Spectacle est enchanteur ; assisto y; en l'admirant, mais sans cette v ne démangeaison de tout concevo sans être tourmentés par une curic té toujours superfluë, quand les se ne la partagent pas avec l'esprit.

XXVII.

COMME, posées certaines lo Physiques, il n'étoit pas possit que la mer n'eût son flux & f reflux, de même certaines loix mouvement ayant existé, elles c formé des yeux qui ont vû des oreilles qui ont entendu, c nerfs qui ont senti, une lang tantôt capable & tantôt incapat de parler, suivant son organisa on ; enfin elles ont fabriqué Viscère de la Pensée. La Natur fait dans la machine de l'Homm une autre machine qui s'est trou propre à retenir les idées & à en re de nouvelles, comme dans la fe me, cette matrice, qui d'une g te de liqueur fait un enfant. Av

S

fait, fans voir, des yeux qui voient, elle a fait fans penfer, une machine qui penfe. Quand on voit un peu de morve produire une créature vivante, pleine d'efprit & de beauté, capable de s'élever au fublime du ftyle, des mœurs, de la volupté, peut-on être furpris qu'un peu de cervelle de plus ou de moins, conftituë le génie, ou l'imbécilité?

XXVIII.

La faculté de penfer n'ayant pas une autre fource, que celle de voir, d'entendre, de parler, de fe reproduire, je ne vois pas quelle abfurdité il y auroit à faire venir un Etre intelligent d'une Caufe aveugle. Combien d'Enfans extrémement fpirituels, dont les père & mère font parfaitement ftupides & imbéciles!

XXIX.

Mais ô bon Dieu! Dans quels vils infectes n'y a-t-il pas à peu prés autant d'Efprit, que dans ceux qui paffent une vie doctement puérile à les obferver! Dans quels Animaux les plus inutiles, les plus vénimeux, les plus féroces, & dont ne peut trop purger la Terre, ne brille pas

quelque raion d'intelligence? Supposerons-nous une Cause éclairée, qui donne aux uns un etre si facile à détruire par les autres, & qui a tellement tout confondu, qu'on ne peut, qu'à force d'expériences fortuites, distinguer le poison de l'antidote, ni tout ce qui est à rechercher, de ce qui est à fuir? Il me semble, dans l'extrème désordre où sont les choses, qu'il y a une sorte d'impiété à ne pas tout rejetter sur l'aveuglement de la Nature. Elle seule peut en effet innocemment nuire & servir.

XXX.

Elle se jouë davantage de nôtre raison, en nous faisant porter plus loin une vuë orgueilleuse, que ceux qui s'amusoient à presser le cerveau de ce Pauvre qui demandoit à Paris l'aumône dans son crâne, ne se jouoient de la sienne.

XXXI.

Laissons là

Cette fière raison, dont on fait tant de bruit.

Pour la détruire, il n'est pas besoin de recourir au délire, à la fiévre, à

la

la rage, à tout miasme empoiſonné, introduit dans les veines par la plus petite ſorte d'inoculation;

Un peu de vin la trouble, un Enfant la ſeduit.

A force de Raiſon, on parvient à faire peu de cas de la Raiſon. C'eſt un Reſſort qui ſe détraque, comme un autre, & même plus facilement.

XXXII.

Tous les Animaux, & l'homme par conſéquent, qu'aucun Sage ne s'aviſa jamais de ſouſtraire à leur Catégorie, feroient-ils véritablement fils de la Terre, comme la Fable le dit des Géans? La Mer couvrant peut-être originairement la ſurface de nôtre Globe, n'auroit-elle point été elle-même le berçeau flottant de tous les Etres éternellement enfermés dans ſon ſein? C'eſt le ſyſtème de l'auteur de *Telliamed*, qui revient à peu près à celui de Lucrece; car toujours faudroit-il que la mer, abſorbée par les pores de la Terre, conſumée peu à peu par la chaleur du Soleil & le laps infini des temps, eût été forcée, en ſe retirant, de laiſſer l'œuf humain, comme elle fait

quelque fois le poiſſon, à ſec ſ
le rivage. Moyennant quoi, ſa
autre incubation que celle du S
leil, l'homme & tout autre a
mal ſeroient ſortis de leur coqu
comme certains éclofent encore a
jourd'hui dans les païs chauds, & co
me font auſſi les Poulets dans
fumier chaud par l'art des Phyſicien

XXXIII.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt pr
bable que les animaux, entant qu
moins parfaits que l'homme, auro
pû être formés les premiers. Imit
teurs les uns des autres, l'homm
l'aura été d'eux; car tout leur *Rég*
n'eſt, à dire vrai, qu'un compoſé
différens ſinges plus ou moins
droits, à la téte deſquels Pope
mis Newton. La *poſtériorité* de
naiſſance, ou du dévelopement
la ſtructure contenuë dans le germ
de l'homme, n'auroit rien de ſi ſu
prénant. Par la raiſon qu'il faudro
plus de tems pour faire un homm
ou un animal doué de tous ſes mem
bres & de toutes ſes facultés, q
pour en faire un imparfait & tro
qué, il en faudroit auſſi davanta
pour donner l'être à un Homme, q
po

pour faire éclore un Animal. On ne donne point *l'antériorité* de la production des Brutes, pour expliquer la précocité de leur instinct, mais pour rendre raison de l'imperfection de leur espéce.

XXXIV.

Il ne faut pas croire qu'il ait été impossible à un fœtus humain, sorti d'un œuf enraciné dans la Terre, de trouver les moiens de vivre. En quelque endroit de ce Globe, & de quelque manière que la Terre ait accouché de l'Homme, les premiers ont dû se nourrir de ce que la Terre produisoit d'elle-même & sans culture, comme le prouve la lecture des plus anciens Historiens & Naturalistes. Croiez-vous que le premier nouveau-né ait trouvé un Téton, ou un Ruisseau de lait tout prêt pour sa subsistance?

XXXV.

L'homme nourri des sucs vigoureux de la Terre, durant tout son état d'embryon, pouvoit être plus fort, plus robuste qu'à présent, qu'il est énervé par une suite infinie de générations molles & délicates; en

conséquence il pouvoit participer :
la précocité de l'instinct animal, qu
ne semble venir que de ce que l
corps des Animaux qui ont moin
de tems à vivre, est plutôt formé
D'ailleurs, pour joindre des secour
étrangers aux ressources propres :
l'Homme, les Animaux, qui, loin d'ê
tre sans pitié, en ont souvent mon
tré dans des Spectacles barbares
plus que leurs Ordonnateurs, auron
pû lui procurer de meilleurs abris
que ceux où le hazard l'aura fait nai
tre; le transporter, ainsi que leur
Petits, en des lieux, où il aura et
moins à soufrir des injures de l'air
Peut-être même qu'émus de compas
sion, à l'aspect de tant d'embarras &
de langueurs, ils auront bien voulu
prendre soin de l'allaiter, comme
plusieurs Ecrivains qui paroissent di
gnes de foi, assurent que cela arrive
quelquefois en Pologne: je parle de
ces Ourses charitables, qui après a
voir enlevé, dit-on, des enfans pres
que nouveaux-nés, laissés sur une
porte par une nourrice imprudente,
les ont nourris & traités avec autant
d'affection & de bonté que leurs pro
pres Petits. Or tous ces soins pater
nels des Animaux envers l'homme

auront vraiſemblablement duré, juſqu'à ce que celui-ci devenu plus grand & plus fort, ait pû ſe trainer à leur exemple, ſe retirer dans les Bois, dans des troncs d'arbres creux, & vivre enfin d'Herbes comme eux. J'ajoute que ſi les Hommes ont jamais vêcu plus qu'aujourd'hui, ce n'eſt qu'à cette conduite & à cette nourriture qu'on peut raiſonnablement attribuer une ſi étonnante *Longévité.*

XXXVI.

Ceci jette, il eſt vrai, de nouvelles difficultés ſur les moiens & la facilité de perpétuer l'Eſpéce ; car ſi tant d'Hommes, ſi tant d'Animaux ont eu une vie courte, pour avoir été privés, ici d'une partie, ſouvent double là ; combien auront péri faute des ſecours dont je viens d'indiquer la poſſibilité ! Mais que deux, ſur mille peut-être, ſe ſoient conſervés, & aient pû procréer leur ſemblable, c'eſt tout ce que je demande, ſoit dans l'hypothéſe des générations ſi difficiles à ſe perfectionner, ſoit dans celle de ces Enfans de la Terre qu'il eſt difficile d'élever, ſi impoſſible même, quand on conſidère que ceux d'aujourd'hui, auſſitôt a-

bandonnés que mis au monde, périroient tous vraisemblablement, ou presque tous.

XXXVII.

Il est cependant des faits certains qui nous apprennent qu'on peut faire par nécessité bien des choses, que nos seuls usages plus que la raison même nous font croire absolument impossibles. L'Auteur du *Traité de l'Ame* en a fait la curieuse récolte. On voit que des Enfans laissés assez jeunes dans un désert, pour avoir perdu toute mémoire, & pour croire n'avoir ni commencement, ni fin; ou égarés pendant bien des années dans des Forêts, inhabitées, & à la suite d'un naufrage, ont vêcu des mêmes alimens que les bêtes, se sont trainés, comme elles, au lieu de marcher droits, & ne prononcoient que des sons inarticulés, plus ou moins horribles, au-lieu d'une prononciation distincte, selon ceux des Animaux qu'ils avoient machinalemen[t] imités. L'Homme n'apporte point raison en naissant; il est plus bêt[e] qu'aucun Animal; mais plus heur[eu]sement organisé pour avoir de la m[é]moire & de la docilité, si son insti[nct]

vient plus tard, ce n'est que pour se changer assez vîte en petite raison, qui, comme un corps bien nourri, se fortifie peu à peu par la culture. Laissez cet instinct en friche, la Chenille n'aura point l'honneur de devenir Papillon; l'Homme ne sera qu'un Animal comme un autre.

XXXVIII.

Celui qui a regardé l'homme, comme une Plante, & n'en a guères essentiellement fait plus d'estime, que d'un Chou, n'a pas plus fait de tort à cette belle espèce, que celui qui en a fait une pure Machine. L'Homme croît dans la matrice par végétation, & son corps se dérange & se rétablit, comme une montre, soit par ses propres ressorts, dont le jeu est souvent heureux; soit par l'art de ceux qui les connoissent, non en Horlogers, (les Anatomistes,) mais en Physiciens Chymistes.

XXXIX.

Les Animaux éclos d'un germe éternel, quel qu'il ait été, venus les prémiers au monde, à force de se mêler entr'eux, ont, selon quelques Philosophes, produit ce beau

mon-

monstre qu'on appelle Homme ; & celui-ci à son tour par son mêlange avec les Animaux auroit fait naître les différens peuples de l'Univers. On fait venir, dit un Auteur qui a tout pensé & n'a pas tout dit, les premiers Rois de Dannemarc du commerce d'une Chienne avec un Homme; les Péguins *se vantent* d'être issus d'un Chien & d'une femme Chinoise, que le débris d'un vaisseau exposa dans leur Païs : les premiers Chinois ont, dit-on, la même origine.

XL.

La différence frappante des physionomies & des caractères des divers Peuples, aura fait imaginer ces étranges congrès, & ces bizarres Amalgames : Et en voiant un homme d'esprit mis au monde par l'opération & le bon plaisir d'un sot, on aura cru que la Génération de l'Homme par les animaux n'avoit rien de plus impossible & de plus étonnant.

XLI.

Tant de Philosophes ont soutenu l'opinion d'Epicure, que j'ai osé mêler ma foible voix à la leur; comme eux au reste, je n'ai fait qu'un Sy-

Syſtème ; ce qui nous montre dans quel abyme on s'engage, quand voulant percer la nuit des tems, on veut porter de preſomtueux regards ſur ce qui ne leur offre aucune priſe ; car admettez la création, ou la rejettez, c'eſt par tout le même myſtère, par-tout la même incompréhenſibilité. Comment s'eſt formée cette Terre que j'habite ? Eſt-elle la ſeule Planéte habitée ? D'où viens-je ? Où ſuis-je ! Quelle eſt la nature de ce que je vois ? De tous ces brillans phantômes dont j'aime l'illuſion ? Etois-je, avant que de n'être point ? Serai-je, lorsque je ne ſerai plus ? Quel état a précédé le ſentiment de mon exiſtence ! Quel état ſuivra la perte de ce ſentiment ? C'eſt ce que les plus grands génies ne ſauront jamais ; ils battront philoſophiquement la Campagne, (*) comme j'ai fait, feront ſonner l'allarme aux Dévots, & ne nous apprendront rien.

XLII.

COMME la Médecine n'eſt le plus ſouvent qu'une Science de Reme-

(*) V. l'Hypothèſe nouvelle & ingénieuſe de Mr. de Buffon.

medes dont les noms sont admi
bles, la Philosophie n'est de mê
qu'une Science des belles parole
c'est un double bonheur, quand l
uns guérissent, & quand les aut
signifient quelque chose. Après
tel aveu, comment un tel ouvra
seroit-il dangereux? Il ne peut q
humilier l'orgueil des Philosophes
les inviter à se soumettre à la foi.

XLIII.

O! qu'un Tableau aussi varié q
celui de l'Univers & de ses Ha
tans, qu'une Scène aussi changea
& dont les décorations sont au
belles, a de charmes pour un P
losophe! Quoiqu'il ignore les p
mières causes, (& il s'en fait gl
re) du coin du Parterre où il s'
caché, voiant sans être vû, loin
peuple & du bruit, il assiste à un Sp
ctacle, où tout l'enchante & rien
le surprend, pas même de s'y vo

XLIV.

Il lui paroît plaisant de vivr
plaisant d'être le jouët de lui-m
me, de faire un rôle aussi comiqu
& de se croire un Personnage imp
tant.

XL

XLV.

La Raison pour laquelle rien n'étonne un Philosophe, c'est qu'il sait que la folie & la sagesse, l'instinct & la raison, la grandeur & la petitesse, la puérilité & le bon sens, le vice & la vertu, se touchent d'aussi près dans l'Homme, que l'Adolescence & l'Enfance ; que *l'Esprit Recteur* & l'huile dans les Végétaux ; enfin que le pur & l'impur dans les fossiles. L'homme dur, mais vrai, il le compare à un Carosse doublé d'une Etoffe précieuse, mal suspendu ; le fat n'est à ses yeux, qu'un Paon qui admire sa quëue ; le foible & l'inconstant, qu'une Girouëtte qui tourne à tout vent ; l'homme violent, qu'une fusée qui s'éleve, dès qu'elle a pris feu, ou un lait bouïllant, qui passe par dessus les bords de son vase, &c.

XLVI.

Moins délicat en amitié, en amour &c., plus aisé à satisfaire & à vivre, les défauts de confiance dans l'ami, de fidélité dans la femme & la maitresse, ne sont que de légers défauts de l'humanité, pour qui examine tout en Physicien, & le vol mê-

me, vû des mêmes yeux, eſt plutôt un vice, qu'un crime. Savez-vous pourquoi je fais encore quelque cas des Hommes? C'eſt que je les crois ſérieuſement des *Machines*. Dans l'hypothèſe contraire, j'en connois peu dont la ſociété fût eſtimable. Le Matérialisme eſt l'antidote de la Miſantropie.

XLVII.

On ne fait point de ſi ſages réfléxions, ſans en tirer quelque avantage pour ſoi-même; c'eſt pourquoi le Philoſophe, oppoſant à ſes propres vices, la même Egide, qu'à l'adverſité, n'eſt pas plus intérieurement déchiré par la malheureuſe néceſſité de ſes mauvaiſes qualités, qu'il n'eſt vain & glorieux de ſes bonnes. Si le hazard a voulu qu'il fût auſſi bien organiſé que la Société peut, & que chaque homme raiſonnable doit le ſouhaiter, le Philoſophe s'en félicitera, & même s'en réjouïra, mais ſans ſuffiſance & ſans préſomtion. Par la raiſon contraire, comme il ne s'eſt pas fait lui-même, ſi les reſſorts de ſa Machine jouënt mal, il en eſt fâché, il en gémit en qualité de bon Citoyen; comme Philoſophe, il ne

s'en croit point responsable. Trop éclairé pour se trouver coupable de pensées & d'actions, qui naissent & se font malgré lui; soupirant sur la funeste condition de l'homme, il ne se laisse pas ronger par ces Bourreaux de remords, fruits amers de l'éducation, que l'arbre de la Nature ne porta jamais.

XLVIII.

Nous sommes dans ses mains, comme une Pendule dans celles d'un Horloger; elle nous a pétris, comme elle a voulu, ou plutôt comme elle a pu; enfin nous ne sommes pas plus criminels, en suivant l'impression des mouvemens primitifs qui nous gouvernent, que le Nil ne l'est de ses inondations, & la Mer de ses ravages.

XLIX.

Après avoir parlé de l'Origine des Animaux, je ferai quelques réfléxions sur la Mort; elles seront suivies de quelques autres sur la Vie & la Volupté. Les unes & les autres sont proprement un *Projet de Vie & de Mort*, digne de couronner un Systême Epicurien.

La

L.

LA transition de la Vie à la Mort, n'est pas plus violente, que son passage. L'intervalle qui les sépare, n'est qu'un point, soit par rapport à la Nature de la Vie, qui ne tient qu'à un fil, que tant de causes peuvent rompre, soit dans l'immense durée des êtres. Hélas! puisque c'est dans ce point que l'homme s'inquiète, s'agite, & se tourmente sans cesse, on peut bien dire que la Raison n'en a fait qu'un fou.

LI.

QUELLE Vie fugitive! Les formes des corps brillent, comme les Vaudevilles se chantent. L'Homme & la Rose paroissent le matin, & ne sont plus le soir. Tout se succéde, tout disparoit, & rien ne périt.

LII.

TREMBLER aux approches de la Mort, c'est ressembler aux enfans, qui ont peur des Spectres & des Esprits. Le pâle Phantôme peut frapper à ma porte, quand il voudra, je n'en serai point épouvanté. Le Philosophe seul est brave, où la plu-

plupart des braves ne le font point.

LIII.

Lorsqu'une feuille d'arbre tombe, quel mal se fait-elle? La Terre la reçoit bénignement dans son sein; & lorsque la chaleur du Soleil en a exalté les principes, ils nagent dans l'air, & sont le jouët des vents.

LIV.

Quelle différence y a-t-il entre un homme & une plante, reduits en poudre? Les cendres animales ne ressemblent-elles pas aux végétales?

LV.

Ceux (*) qui ont défini le froid, une *privation du feu*, ont dit ce que le froid n'est pas, & non ce qu'il est: Il n'en est pas de même de la mort. dire ce qu'elle n'est pas; dire qu'elle est une privation d'air, qui fait cesser tout mouvement, toute chaleur, tout sentiment; c'est assés déclarer ce qu'elle est: rien de positif; rien; moins que rien, si on pouvoit le concevoir; non, rien de réel; rien qui nous regarde, rien qui nous appartienne, com-

(*) Boerh. *Elem. Chem.* T. I. *de Igne.*

comme l'a fort bien dit Lucrece. La mort n'est dans la Nature des choses que ce qu'est le Zéro dans l'Arithmétique.

LVI.

C'est cependant, (qui le croiroit?) c'est ce Zéro, ce chiffre qui ne compte point, qui ne fait point nombre par lui-même; c'est ce chiffre, pour lequel il n'y a rien à païer, qui cause tant d'allarmes & d'inquiétudes; qui fait flotter les uns dans une incertitude cruelle, & fait tellement trembler les autres, que certains n'y peuvent penser sans horreur. Le seul nom de la mort les fait frémir. Le passage de quelque chose à rien, de la vie à la mort, de l'Etre au Néant, est-il donc plus inconcevable, que le passage de rien à quelque chose, du Néant à l'Etre, ou à la vie? Non, il n'est pas moins naturel; & s'il est plus violent, il est aussi plus nécessaire.

LVII.

Accoutumons-nous à le penser; & nous ne nous affligerons pas plus de nous voir mourir, que de voir

voir la lame user enfin le fourreau; nous ne donnerons point des larmes puériles à ce qui doit indispensablement arriver. Faut-il donc tant de force de raison, pour faire le sacrifice de nous-mêmes, & y être toujours prêts? Quelle autre force nous retient à ce qui nous quitte?

LVIII.

Pour être vraiment sage, il ne suffit pas de savoir vivre heureux dans la médiocrité; il faut savoir tout quitter de sang froid, quand l'heure en est venuë. Plus on quitte, plus l'Héroïsme est grand. Le dernier moment est la principale pierre de touche de la sagesse; c'est, pour ainsi dire, dans le creuset de la mort qu'il la faut éprouver.

LIX.

Si vous craignez la mort, si vous êtes trop attaché à la vie, vos derniers soupirs seront affreux; la mort vous servira du plus cruel Bourreau; c'est un supplice, que d'en craindre.

LX.

Pourquoi ce Guerrier qui s'est acquis tant de gloire dans le champ

de Mars, qui s'est tant de fois montré redoutable dans des combats singuliers, malade au lit, ne peut-il soutenir, pour ainsi dire, le duel de la mort?

LXI.

Au lit de mort, il n'est plus question de ce faste, ou de ce bruyant appareil de guerre, qui excitant les esprits, fait machinalement courir aux armes. Ce grand aiguillon des François, le point d'honneur, n'a plus lieu; on n'a point devant soi l'exemple de tant de Camarades, qui braves les uns par les autres, sans doute plus que par eux-mêmes, s'animent mutuellement à la soif du carnage. Plus de spectateurs; plus de fortune; plus de distinction a espérer. Où l'on ne voit que le néant pour récompense de son courage, quel motif soutiendroit l'amour propre?

LXII.

Je ne suis point surpris de voir mourir lâchement au lit, & courageusement dans une action. Le Duc de *** affrontoit intrépidement le canon sur le revers de la tranchée, & pleuroit à la Garde-robe. Là Héros,

ros, ici Poltron; tantôt Achille, tantôt Therfite; tel eft l'Homme! Qu'y a-t-il de plus digne de l'inconféquence d'un Efprit auffi bizarre?

LXIII.

VOILA' Dieu merci, tant de fortes épreuves, par lesquelles j'ai paffé, fans trembler, que j'ai lieu de croire que je mourrai de même, en Philofophe. Dans ces violentes crifes, où je me fuis vû prêt de paffer de la vie à la mort; dans ces momens de foibleffe, où l'Ame s'anéantit avec le corps, momens terribles pour tant de grands Hommes, comment moi, frêle & délicate Machine, ai-je la force de plaifanter, de badiner, de rire?

LXIV.

JE n'ai ni craintes, ni efpérances. Nulle empreinte de ma prémière éducation; cette foule de préjugés, fucés, pour ainfi dire, avec le lait, a heureufement difparu de bonne heure à la divine clarté de la Philofophie. Cette Subftance molle & tendre, fur laquelle le cachet de l'erreur s'étoit fi bien imprimé, rafe aujourd'hui, n'a confervé aucuns veftiges,

ges, ni de mes Colléges, ni
mes Pédans. J'ai eu le coura
d'oublier ce que j'avois eu la f
blesse d'apprendre ; tout est rayé
(quel bonheur !) tout est effacé
tout est extirpé jusqu'à la racin
& c'est le grand ouvrage de la réf
xion & de la Philosophie ; elles se
les pouvoient arracher l'yvroie,
semer le bon grain dans les fillo
que la mauvaise herbe occupoit.

LXV.

LAISSONS-là cette Epée fat
qui pend sur nos têtes. Si no
ne pouvons l'envisager sans tro
ble, oublions que ce n'est q
un fil qu'elle est suspenduë. Vivo
tranquilles, pour mourir de mêm

LXVI.

EPICTÈTE, Antonin, Sénequ
Pétrone, Anacréon, Chaulieu, &
soiez mes Evangélistes & mes Dir
teurs dans les derniers momens
ma vie... Mais non; vous me
rez inutiles; je n'aurai besoin ni
m'aguerir, ni de me dissiper, ni
m'étourdir. Les yeux voilés, je
précipiterai dans ce fleuve de l'ét
nel oubli, qui engloutit tout fa

retour. La faulx de la Parque ne ſera pas plutôt levée, que déboutonnant moi-même mon col, je ſerai prêt à recevoir le coup.

LXVII.

La faulx! Chimère poëtique! La mort n'eſt point armée d'un inſtrument tranchant. On diroit, (autant que j'en ai pû juger par ſes plus intimes approches;) qu'elle ne fait que paſſer au col des mourans un nœud coulant, qui ſerre moins, qu'il n'agit avec une douceur narcotique : c'eſt l'Opium de la Mort; tout le ſang en eſt enivré, les ſens s'émouſſent : on ſe ſent mourir, comme on ſe ſent dormir, ou tomber en foibleſſe, non ſans quelque volupté.

LXVIII.

Combien tranquille en effet, combien douce eſt une mort qui vient comme pas à pas, qui ne ſurprend, ni ne bleſſe! Une mort prévuë, où l'on n'a que le ſentiment qu'il faut avoir, pour en jouïr! Je ne ſuis point étonné que ces morts-là ſéduiſent par leur flatteuſe amorce. Rien de douloureux, rien de violent ne les accompagne; les vaiſſeaux

ne se bouchant que l'un après l'autre, la vie s'en va peu à peu, avec une certaine nonchalance molle; on se sent si doucement tiré d'un côté, qu'à peine daigne-t-on se retourner de l'autre. Il en coûte, il est violent à la Nature, de ne pas succomber à la tentation de mourir, quand le dégoût de la vie fait le plaisir de la mort. . . .

LXIX.

La Mort & l'Amour se consomment par les mêmes moiens, l'expiration. On se reproduit, quand c'est d'amour qu'on meurt; on s'anéantit, quand c'est par le ciseau d'Atropos. Remercions la Nature, qui aïant consacré les plaisirs les plus vifs à la production de nôtre espece, nous en a encore réservés d'assés doux le plus souvent, pour ces momens, où elle ne peut plus nous conserver vivans.

LXX.

J'ai vû mourir, triste spectacle! des milliers de Soldats, dans ces grands Hopitaux militaires, qui m'ont été confiés en Flandre durant la dernière Guerre. Les morts agréables, telles que je viens de les peindre, m'ont pa-

paru beaucoup moins rares, que les morts douloureuses. Les plus communes sont insensibles. On sort de ce monde, comme on y vient, sans le savoir.

LXXI.

Que risque-t-on à mourir? Et que ne risque-t-on à vivre?

LXXII.

La mort est la fin de tout; après elle, je le répete, un abîme, un néant éternel; tout est dit, tout est fait; la somme des Biens, & la somme des Maux est égale : plus de soins, plus d'embarras; plus de personnage à représenter : *la farce est jouée.* (*)

LXXIII.

„ Pourquoi n'ai-je pas profité „ de mes maladies, ou plutôt d'une „ entr'elles, pour finir cette Comé- „ die du monde? Les frais de ma „ mort étoient faits; voilà un ouvra- „ ge manqué, auquel il faudra toû- „ jours revenir. Semblables à une „ montre dont les mouvemens retar- „ dés, parcourant toûjours le même „ cu-

(*) Rabelais.

„ cercle, quoique avec plus de len„ teur, remettent cependant l'aiguil„ le au point où elle étoit, quand „ elle a commencé de tourner, nous „ parviendrons tous de même au „ point que nous fuyons : la Méde„ cine la plus éclairée, ou la plus „ heureuſe, ne peut que retarder les „ mouvemens de l'aiguille. A quoi „ bon tant de peines & tant d'efforts! „ Après avoir courageuſement mon„ té ſur l'Echaffaut, eſt auſſi dupe „ que lâche, qui en deſcend, pour „ paſſer de nouveau par les verges „ & les étrivières de la vie." Langage bien digne d'un homme dévoré d'ambition, rongé d'envie, en proie à un amour malheureux, ou pourſuivi par d'autres furies!

LXXIV.

Non, je ne ferai point le corrupteur du goût inné qu'on a pour la vie; je ne répandrai point le dangereux poiſon du Stoïcisme ſur les beaux jours, & juſques ſur la proſpérité de nos Lucilius. Je tacherai au contraire d'émouſſer la pointe des épines de la vie, ſi je n'en puis diminuer le nombre, afin d'augmenter le plaiſir, d'en cueillir les Roſes: Et

ceux

ceux qui par un malheur d'organiſation déplorable, s'ennuyeront au beau ſpectacle de l'Univers, je les prierai d'y reſter : par Religion, s'ils n'ont pas d'Humanité ; ou, ce qui eſt plus grand, par humanité, s'ils n'ont pas de Religion. Je ferai enviſager aux ſimples les grands Biens que la Religion promet à qui aura la patience de ſupporter ce qu'un grand Homme a nommé *le mal de vivre* ; & les tourmens éternels dont elle menace ceux qui ne veulent point reſter en proye à la douleur, ou à l'ennui. Les autres, ceux pour qui la Religion n'eſt que ce qu'elle eſt, une fable ; ne pouvant les retenir par des liens rompus, je tacherai de les ſéduire par des ſentimens généreux ; de leur inſpirer cette grandeur d'Ame, à qui tout cède ; enfin faiſant valoir les droits de l'Humanité, qui vont devant tout, je montrerai ces rélations chères & ſacrées, plus pathétiques que les plus éloquens Diſcours. Je ferai paroître une Epouſe, une Maitreſſe en pleurs ; des enfans déſolés, que la mort d'un Père va laiſſer ſans éducation ſur la face de la Terre. Qui n'entendroit des cris ſi touchans du bord du tombeau ?

Qui ne r'ouvriroit une paupière mourante ? Quel eſt le lâche qui refuſe de porter un fardeau utile à pluſieurs ? Quel eſt le monſtre qui par une douleur d'un moment, s'arrachant à ſa famille, à ſes Amis, à ſa Patrie, n'a pour but que de ſe délivrer des devoirs les plus ſacrés !

LXXV.

Que pourroient contre de tels argumens, tous ceux d'une Secte, qui, quoiqu'on (*) en diſe, n'a fait de grands Hommes, qu'aux dépens de l'Humanité !

LXXVI.

Il eſt aſſés indifférent par quel aiguillon on excite les hommes à la vertu. La Religion n'eſt néceſſaire que pour qui n'eſt pas capable de ſentir l'Humanité. Il eſt certain, (qui n'en fait pas tous les jours l'obſervation ou l'expérience ?) qu'elle eſt inutile au commerce des honnêtes gens. Mais il n'appartient qu'aux Ames élevées de ſentir cette grande vérité. Pour qui donc eſt fait ce merveilleux Ouvrage de la Politique ? Pour

(*) Eſprit des Loix. T. I.

Pour des Esprits, qui n'auroient peut-être point eu assés des autres freins; Espèce, qui malheureusement constitue le plus grand nombre; Espèce imbécille, basse, rampante, dont la Société a cru ne pouvoir tirer parti, qu'en la captivant par le mobile de tous les Esprits, l'intérêt; celui d'un Bonheur chimérique.

LXXVII.

J'AI entrepris de me peindre dans mes Ecrits, comme Montagne a fait dans ses *Essais*. Pourquoi ne pourroit-on pas se traiter soi-même? Ce sujet en vaut bien un autre, où l'on voit moins clair: Et lorsqu'on a dit une fois que c'est de soi qu'on a voulu parler, l'excuse est faite, ou plutôt on n'en doit point.

LXXVIII.

Je ne suis point de ces Misantropes, tels que le Vayer, qui ne voudroient point recommencer leur carrière; l'ennui hypocondriaque est trop loin de moi; mais je ne voudrois pas repasser par cette stupide enfance, qui commence, & finit notre course. J'attache déjà volontiers, comme parle Montagne, *la*

queüe d'un Philosophe au plus bel âge de ma vie ; mais, pour remplir par l'esprit, autant qu'il est possible, les vuides du cœur ; & non pour me repentir de les avoir autrefois comblés d'amour. Je ne voudrois revivre, que comme j'ai vêcu : dans la bonne chère, dans la bonne Compagnie, la joie, le Cabinet, la Galanterie ; toûjours partageant mon tems entre les femmes, cette charmante Ecole des Graces, Hippocrate, & les Muses ; toûjours aussi ennemi de la débauche, qu'ami de la Volupté ; enfin tout entier à ce charmant melange de sagesse & de folie, qui s'aiguisant l'une par l'autre, rendent la vie plus agréable, & en quelque sorte, plus piquante.

LXXIX.

GEMISSEZ, pauvres Mortels ! Qui vous en empêche ? Mais que ce soit de la briéveté de vos égaremens ; leur délire est d'un prix fort au-dessus d'une Raison froide qui déconcerte, glace l'imagination & effarouche les plaisirs.

LXXX.

AU lieu de ces Bourreaux de remords

mords qui nous tourmentent, ne donnons à ce charmant & irréparable tems passé, que les mêmes regrets, qu'il est juste que nous donnions un jour, (modérément,) à nous-mêmes, quand il nous faudra, pour ainsi dire, nous quitter. Regrets raisonnables, je vous adoucirai encore, en jettant des fleurs sur mes derniers pas, & presque sur mon tombeau! Ces fleurs seront la gaieté, le souvenir de mes plaisirs, ceux des jeunes gens qui me rappelleront les miens; la conversation des personnes aimables, la vuë de jolies femmes, dont je veux mourir entouré, pour sortir de ce monde, comme d'un spectacle enchanteur; enfin cette douce amitié, qui ne fait pas tout-à-fait oublier le tendre amour. Délicieuse réminiscence, Lectures agréables, Vers charmans, Philosophes, Goût des Arts, aimables Amis, vous qui faites parler à la Raison même le langage des Graces, ne me quittez jamais!

LXXXI.

JOUISSONS du présent; nous ne sommes que ce qu'il est. Morts d'autant d'années que nous en avons, l'a-

ve-

venir qui n'est point encore, n'est pas plus en notre pouvoir, que le passé qui n'est plus. Si nous ne profitons pas des plaisirs qui se présentent, si nous fuïons ceux qui semblent aujourd'hui nous chercher, un jour viendra que nous les chercherons en vain, ils nous fuïront bien plus à leur tour.

LXXXII.

DIFFÉRER de se réjouïr jusqu'à l'hyver de ses ans, c'est attendre dans un festin pour manger, qu'on ait desservi. Nulle autre saison ne succède à celle-là. Les froids Aquilons soufflent jusqu'à la fin ; & la joie même alors sera plus glacée dans nos cœurs, que nos liquides dans leurs tuyaux.

LXXXIII.

JE ne donnerai point au Couchant de mes jours, la préférence sur leur Midi : si je compare cette dernière partie, où l'on végéte, c'est à celle où l'on végétoit. Loin de maudire le passé, m'acquittant envers lui du tribut d'éloges qu'il mérite, je le bénirai dans le bel âge de mes enfans, qui rassurés par ma douceur, contre

une

une sévérité apparente, aimeront & chercheront la compagnie d'un bon Pere, au lieu de la craindre & de la fuïr.

LXXXIV.

Voyez la Terre couverte de neige & de frimats! Des Cristaux de glace font tout l'ornement des arbres dépouillés; d'epais brouïllards éclipsent tellement l'astre du jour, que les mortels incertains voient à peine à se conduire. Tout languit, tout est engourdi; les fleuves sont changés en marbre, le feu des corps est éteint, le froid semble avoir enchaîné la Nature. Déplorable image de la vieillesse! La sève de l'Homme manque aux lieux qu'elle arrosoit. Impitoiablement flêtrie, reconnoissez-vous cette beauté, à qui votre cœur amoureux dressoit autrefois des autels? Triste, à l'aspect d'un sang glacé dans ses veines, comme les Poëtes peignent les Nayades dans le cours arrêté de leurs eaux, combien d'autres raisons de gémir, pour qui la Beauté est le plus grand présent des Dieux! La bouche est dépouïllée de son plus bel ornement; une tête chauve succède à ces cheveux blonds na-

tu-

turellement bouclés, qui flottoient, en se joüant, sur une belle gorge qui n'est plus. Changée en espèce de tombeau, les plus séduisans appas du sexe semblent s'y être écroulés, & comme ensévelis. Cette peau si douce, si unie, si blanche, n'est plus qu'une foule d'écailles, de plis & de replis hideusement tortueux: la stupide imbecillité habite ces rides jaunes & raboteuses, où l'on croit la Sagesse. Le cerveau affaissé, tombant chaque jour sur lui-même, laisse à peine passer un raïon d'intelligence; enfin l'Ame abrutie, s'éveille, comme elle s'endort, sans idées. Telle est la dernière enfance de l'Homme. Peut-elle mieux ressembler à la prémière, & venir d'une cause plus différente?

LXXXV.

COMMENT cet âge si vanté l'emporteroit-il sur celui d'Hébé? Seroit-ce sous le spécieux prétexte d'une longue expérience, qu'une Raison chancelante & mal assurée ne peut ordinairement que mal saisir? Il y a de l'ingratitude à mettre la plus dégoûtante partie de notre Etre, je ne dis pas au-dessus, mais au niveau

de

de la plus belle & de la plus floriſſante. Si l'âge avancé mérite des égards; la jeuneſſe, la beauté, le génie, la vigueur, méritent des hommages & des autels. Heureux tems, où vivant ſans nulle inquiétude, je ne connoiſſois d'autres devoirs, que ceux des plaiſirs: ſaiſon de l'amour & du cœur, âge aimable, âge d'or, qu'êtes vous devenus!

LXXXVI.

PRÉFÉRER la vieilleſſe à la jeuneſſe, c'eſt commencer à compter le mérite des ſaiſons par l'hyver. C'eſt moins eſtimer les préſens de Flore, de Cérès, de Pomone, que la neige, la glace, & les noirs frimats: les bleds, les raiſins, les fruits, & toutes ces fleurs odoriférantes dont l'air eſt ſi délicieuſement parfumé, que des champs ſtériles, où il ne croît pas une ſeule Roſe, parmi une infinité de Chardons: c'eſt moins eſtimer une belle & riante Campagne, que des Landes triſtes & déſertes, où le chant des oiſeaux qui ont fui, ne ſe fait plus entendre, & où enfin au lieu de l'allégreſſe & des chanſons des Moiſſonneurs & des Vendangeurs, régnent la déſolation & le ſilence.

LXXXVII.

A mesure que le sein glacé de la terre s'ouvre aux douces haleines du Zéphire, les grains semés germent; la Terre se couvre de fleurs & de verdure. Agréable livrée du Printems, tout prend une autre face à ton aspect; toute la Nature se renouvelle; tout est plus gai, plus riant dans l'Univers! L'Homme seul, hélas! ne se renouvelle point: il n'y a pour lui, ni Fontaine de Jouvence; ni Jupiter qui veuïlle rajeunir nos Titons; ni peut être d'Aurore qui daigne généreusement l'implorer pour le sien.

LXXXVIII.

La plus longue carrière ne doit point allarmer les Gens aimables. Les Graces ne vieillissent point; elles se trouvent quelquefois parmi les rides & les cheveux blancs; elles font en tout tems badiner la Raison; en tout tems elles empêchent l'esprit d'y croupir. Ainsi par elles on plaît à tout âge; à tout âge, on fait même sentir l'amour, comme l'Abbé Gédoin l'éprouva avec la charmante octogénaire Ninon de Lenclos, qui le lui avoit prédit.

LXXXIX.

LORSQUE je ne pourrai plus faire qu'un repas par jour avec Comus, j'en ferai encore un par semaine, si je peux, avec Venus, pour conserver cette humeur douce & liante, si non plus agréable, du moins plus nécessaire à la Société, que l'Esprit. On reconnoit ceux qui fréquentent la Déesse, à l'urbanité, à la politesse, à l'agrément de leur commerce. Quand je lui aurai dit, hélas! un éternel adieu dans le culte, je la célébrerai encore dans ces jolies chansons & ces joieux propos, qui applanissent les rides, & attirent encore la brillante jeunesse autour des vieillards rajeunis.

XC.

LORSQUE nous ne pouvons plus goûter les plaisirs, nous les décrions. Pourquoi déconcerter la jeunesse? N'est-ce pas son tour de s'ébattre & de sentir l'amour? Ne les défendons, que comme on faisoit à Sparte, pour en augmenter le charme & la fécondité. Alors vieillards raisonnables, quoique vieux avant la vieillesse, nous serons supportables, & peut-être aimables encore après.

XCI.

XCI.

Je quitterai l'amour, peut-être plutôt que je ne pense; mais je ne quitterai jamais Thémire. Je n'en ferois pas le sacrifice aux Dieux. Je veux que ses belles mains, qui tant de fois ont amusé mon réveil, me ferment les yeux. Je veux qu'il soit difficile de dire, laquelle aura eu plus de part à ma fin, ou de la Parque, ou de la Volupté. Puissé-je véritablement mourir dans ces beaux bras, où je me suis tant de fois oublié! Et, (pour tenir un langage qui rit à l'imagination, & peint si bien la Nature,) puisse mon Ame errante dans les Champs Elisées, & comme cherchant des yeux sa moitié, la demander à toutes les Ombres; aussi étonnée de ne plus voir le tendre objet qui la tenoit, il n'y a qu'un moment, dans des embrassemes si doux; que Thémire, de sentir un froid mortel dans un cœur, qui, par la force dont il battoit, promettoit de battre encore longtems pour elle. Tels sont mes *Projets de vie & de mort*; dans le cours de l'une & jusqu'au dernier soupir, Epicurien voluptueux; Stoïcien ferme, aux approches de l'autre.

XCII.



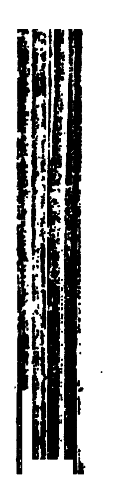
XCII.

VOILA' deux sortes de réflexions bien différentes les unes des autres, que j'ai voulu faire entrer dans ce Systême Epicurien. Voulez-vous savoir ce que j'en pense moi-même? Les secondes m'ont laissé dans l'Ame un sentiment de Volupté, qui ne m'empêche pas de rire des premières. Quelle folie de mettre en prose, peut-être médiocre, ce qui est à peine supportable en beaux Vers? Et qu'on est dupe, de perdre en de vaines recherches, un tems, hélas! si court, & bien mieux employé à jouïr, qu'à connoître!

XCIII.

JE vous saluë, heureux Climats, où tout homme qui vit comme les autres, peut penser autrement que es autres; où les Théologiens ne ont pas plus Juges des Philosophes, u'ils ne sont faits pour l'être; où liberté de l'Esprit, le plus bel apnage de l'humanité, n'est point enaînée par les préjugés; où l'on n'a int honte de dire, ce qu'on ne roupoint de penser; où l'on ne court nt risque d'être le Martyre de la

Do-



glorieux ; où l'on sent combie
conquêtes de l'Esprit sont au-
de toutes les autres ; où le Ph
phe enfin comblé d'honneurs
Bienfaits, ne passe pour un Mo
que dans l'Esprit de ceux qui
ont point. Puissiez-vous, heu
Terre, fleurir de plus en plus !
siez-vous sentir tout vôtre bon
& vous rendre en tout, s'il se
digne du grand Homme que
avez pour Roi ! Muses, Graces
mours, & Vous, sage Minerve
couronnant des plus beaux lau
l'auguste Front du *Julien mod*
aussi digne de gouverner que
cien, aussi Savant, aussi Bel-Es
aussi Philosophe, Vous ne cou
nez que vôtre ouvrage.





